

# action poétique

60

**Neruda Vallejo**

**Huidobro Gironde Girri**

**Textes INDIENS aujourd'hui**

**Lezama Lima Cardenal Adoum**

## HISPANO AMÉRICAINS

**Lihn Gelman Belli Yurkievich**

**Shimose Hinostroza Cisneros**

**Dalton Pizarnik Pacheco**

**Poètes Chicanos**

**Henri Deluy**

**Joseph Guglielmi**

**Jacques Roubaud**

**DAVID ANTIN**



**La poésie doit avoir pour but la vérité pratique**

**60**

# **action poétique**

Ce numéro a été réalisé par Saül Yurkievich et Pierre Lartigue avec la collaboration de Florence Delay, Jacqueline Labrot, l'ensemble de notre comité de rédaction et le concours de Anita Bautista, Jacqueline Cartier, Marie-Hélène Collinot, Marie Jouanard, Danielle Leeman, Rolande Lohro, Sylvia Roubaud, Jacqueline Sabatier, Albert Bensoussan, André Connes, Gérard de Cortanze, Claude Fell, Julien Garavito, Dominique Grandmont, Juan Marey, J.-F. Reille.

**RÉDACTEUR EN CHEF** : Henri Deluy.

**COMITÉ DE RÉDACTION** : Claude Adelen, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Elisabeth Roudinesco, Bernard Vargaftig.

**ADMINISTRATEUR** : Michel Ronchin.

**SECRÉTAIRE GÉNÉRAL** : Gil Jouanard.

**DIFFUSION** : Odéon Diffusion, 24, rue Racine, Paris-6<sup>e</sup>.

**ABONNEMENT** : France : 4 numéros : 30 F. — Etranger : 36 F.

France : 8 numéros : 60 F. — Etranger : 72 F.

(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

**C. C. P.** : Action Poétique, 19, rue Emile-Dubois, Paris-14<sup>e</sup> — 4.294.55 Paris

**Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.**

**Gérant responsable** : H. Deluy.

**Dépôt légal** : 4<sup>e</sup> trimestre 1974.

**IMPRIMERIE PIERRE JEAN OSWALD — HONFLEUR**

# Sommaire

Présentation : <i>Pierre Lartigue</i> .....	3
Retours et détours : <i>Saül Yurkievich</i> .....	6
Tentativa del hombre infinito : <i>Pablo Neruda</i> .....	11
Poèmes : <i>Cesar Vallejo</i> .....	18
Hallali : <i>Vicente Huidobro</i> .....	28
Hautfaucou : <i>Vicente Huidobro</i> .....	37
En la mieuxmoelle : <i>Oliverio Gironde</i> .....	44
Trois poèmes : <i>Alberto Girri</i> .....	48
TEXTES INDIENS	
Mapuches .....	51
Axé-Guayaki .....	54
Mak'a .....	59
Mbya-Guarani .....	60
POÈMES CHICANOS	
Jugabamos/we played : <i>Tino Villanueva</i> .....	62
Modos, école n° 1 : <i>René F. Cardenas</i> .....	68
Lettre/poème : <i>Roberto Vargas</i> .....	70
Trois poèmes : <i>José Lezama Lima</i> .....	72
Pedrarias Davila : <i>Ernesto Cardenal</i> .....	78
Trois poèmes : <i>Jorge Enrique Adoum</i> .....	82
La petite musique : <i>Enrique Lihn</i> .....	85
Six poèmes : <i>Juan Gelman</i> .....	88
Trois poèmes : <i>Carlos Germán Belli</i> .....	93
Temps zéro : <i>Saül Yurkievich</i> .....	98
Préparer l'heure prochaine : <i>Roque Dalton</i> .....	104
Sept poèmes : <i>Alejandra Pizarnik</i> .....	108
Huit poèmes : <i>José Emilio Pacheco</i> .....	111
Je veux écrire : <i>Pedro Shimose</i> .....	115
Deux poèmes : <i>Rodolfo Hinostroza</i> .....	117
Chronique de Chapi : <i>Antonio Cisneros</i> .....	126
Notices bio-bibliographiques .....	132
Musique populaire : <i>Julian Garavito</i> .....	134
Les mille : <i>Henri Deluy</i> .....	138
Le lit : <i>Joseph Guglielmi</i> .....	143
Etoffe deux (trames) : <i>Jacques Roubaud</i> .....	146

Chili : <i>Otto Orban</i> .....	152
Méditations : <i>David Antin</i> .....	153
Deux poèmes : <i>Sarah Kirsch</i> .....	159
Poèmes : <i>Arnold Slucki</i> .....	160
L'avorté : <i>Raymond Bozier</i> .....	163
A une page blanche : <i>Bruno de Montalivet</i> .....	166
Deux poèmes : <i>Yves Nedelec</i> .....	169
Deux poèmes : <i>Béatrice de Jurquet</i> .....	170
Poème : <i>Patrice Llaona</i> .....	173
Notes et informations .....	175

ILLUSTRATIONS : Vicente Huidobro par Pablo Picasso (page 28), Calligramme de Vicente Huidobro (page 36), lithographies de Matta (pages 77 et 125), « Agressions », dessin de Celso Salgueiro (page 97), dessin de Blanco (page 81).



Plus qu'une anthologie, ceci est un point de vue.

Avec le plus ancien de ces poèmes, *Hallali*, nous retrouvons l'écriture poétique en cette année où paraissent les *Calligrammes* et se tient à Moscou la première conférence du *Proletkult*... Passe une saison...

C'est moi qui parle en cette année 1919  
 C'est l'hiver  
 L'Europe a enterré tous ses morts  
 et un milliard de larmes font une seule croix de neige  
 Regardez ces steppes que les mains secouent  
 Des millions d'ouvriers ont compris enfin  
 Ils dressent vers le ciel leurs drapeaux d'aurore  
 venez venez nous vous attendons car vous êtes l'espérance  
 L'unique espérance  
 La dernière espérance. (1)

[Ces vers de *Hautfaucon* paraîtront en 1931.]



Le parti pris est de présenter les textes décisifs pour l'évolution des formes, la transformation qui s'opère dans la poésie sud-américaine en deux décades. Que Vallejo soit des tout premiers en 1922 avec ce recueil dont le titre n'a pas de sens : *Trilce* : chacun le reconnaît. Pour Pablo Neruda nous attendons 1925 *La tentative de l'homme infini*. La disparition de la ponctuation, le nouveau traitement de la syntaxe offrent de ces pages plusieurs lectures possibles. Ce ne sont peut-être pas là les plus belles fleurs de Neruda mais les données poétiques s'y font plus complexes. Nous y sentons un langage grandir.

Neruda dit :

« Il suffit de lire mon poème *Tentative de l'homme infini* ou les poèmes antérieurs pour établir que malgré l'habileté infinie l'art divin du jongleur de l'intelligence et de la lumière, malgré le jeu intellectuel que j'admirais en Vicente Huidobro, il m'était totalement impossible de le suivre sur ce terrain, étant donné que ma condition, mon être profond, ma tendance et mon expression

(1) ALTAZOR o el viaje en paracaídas, Madrid, CIAP, 1931.



propre étaient aux antipodes de la détresse intellectuelle de Vicente Huidobro. Ce livre, *Tentative de l'homme infini*, cette expérience frustrée d'un poème cyclique révèle précisément une croissance dans l'obscurité, une démarche pour approcher les choses avec une énorme difficulté pour les définir : tout le contraire de la technique de Vicente Huidobro qui dans son jeu illumine les plus petits espaces. Et ce livre mien procède comme presque toute ma poésie de l'obscurité de l'être qui va pas à pas rencontre des obstacles et en fait les pierres de son chemin » (2).

Poésie déployée dans sa divergence. Pour la lumière de Huidobro on a choisi dans *Altazor/Hautfaucou* parce que ce long poème proposait une nouvelle attitude : ouvrir le langage au jeu. La beauté n'est pas le produit de l'écriture automatique, une révélation de l'être dans son sommeil. Elle ne saurait naître que des moments de plein réveil de la conscience.

« Quand Ben Johnson dans « Volpone ou le Renard » fait dire au vieux Volpone : « Tes bains se composeront d'essence de giroflée, d'esprit de rose et de violette, de lait de licorne, de souffle de panthère conservé dans une boîte et mélangé avec du vin de Crète. Nous boirons de l'or et de l'ambre jusqu'à ce que le toit tourne à nous donner le vertige. » Ben Johnson n'a pas vu cela dans un rêve, mais sa fièvre lyrique a monté par degré, son délire s'est réchauffé par étape jusqu'à lui permettre de trouver (avec toutes ses facultés) ces bains de souffle de panthère » (3).

Huidobro dans le même esprit fait référence à Rabelais : ces « pages étonnantes de non sens, de *non sens voulu, cherché* » et *Hautfaucou* pourrait bien nous ramener à la lecture des réthoriciens tant de son petit moulin à ceux de Molinet les farines parfois se ressemblent.

On retrouvera chez Gironde ce langage moulu :

mi lu

mi luar

mi mito

demonoave dea rosa

et chez Girri enfin une imagination qui entretient des rapports subtils avec le monde



---

(2) Jorge ELLIOT, *Antología crítica de la nueva poesía chilena*, Santiago, 1957.

(3) Manifestes, Paris, la Revue mondiale, 1925.



Nous avons séparé ces poètes de leurs cadets par des poèmes qui n'ont jamais été écrits en espagnol, ou mieux, jamais été écrits du tout : les textes des Axe-Guayaki. La *Araucana* de Alonso de Ercilla est en partie à l'origine de ce mythe poétique de l'indien très productif dans le *Chant général* et qui a trouvé plus tard une expression précieuse dans un livre d'Ali Lameda : *Le grand cacique* :

Ta substance tremblante baignée de nuit  
déborde en flammes dans l'ombre  
comme une grande luciole fleurie  
Et la trace que tu laisses sur le tapis  
du sable stérile — fine trace  
de tigre — brille sous la minuit  
dormante du temps comme un astre... (4)

Une journaliste française, l'an passé, prédisait contre la junte chilienne un soulèvement d'Indiens Araucans...

Cette sorte de discours cache la réalité du monde indien et sa poésie.

On lira quelques adaptations de leurs chants faites à partir de l'espagnol car nous ne savons pas le guayaki. Le lecteur pourra aussi consulter l'Anthologie (5) que Pierre Clastres a établi à partir de textes originaux et son très beau livre *Chronique des indiens Guayaki* (6). Bilingues, les Chicanos des Etats-Unis prennent place à côté des Mapuches et des indiens du Chaco en tant que minorité méprisée, menacée dans sa culture et dans sa vie.

Viennent alors les poètes nouveaux. Je ne vois rien qui se puisse ajouter à ce que Saül Yurkievich dit dans sa présentation. Il donne les raisons de ce choix.

La seule absence qu'il nous faille expliquer est celle de Nicanor Parra.

Ce poète chilien apporte son soutien à ceux qui depuis plus d'un an assassinent et torturent au Chili.

Nous n'avons pu penser à sa seule poésie.

Qu'en toute clarté soit ainsi donné sur le plan formel et le plan politique, notre point de vue partisan.

---

(4) Poesía hispano americana 1960-1970 antología a través de un certamen continental por Saül Yurkiévich Siglo XXI editores, s.a. Mexico.

(5) Editions du Seuil.

(6) Plon.



La poésie hispano-américaine contemporaine est une et indivise. Il est artificiel de la diviser en poésies nationales. L'étendue des mouvements esthétiques ne coïncide jamais avec d'arbitraires limites géographiques. En Amérique Latine, au moins littérairement les frontières sont abolies. Il est impossible d'établir une poétique, une imagerie, une voix, un registre qui excluent un seul pays. L'identité de langue, de culture, de problématique, la plus grande intercommunication et la meilleure diffusion des textes ont engendré une synchronisation continentale chaque fois plus manifeste.

Notre contemporanéité commence avec le modernisme, amalgame très américain qui a tout mêlé, aussi bien les évanescences du symbolisme que la ferveur machiniste de Walt Whitman. Le modernisme provoque la première convergence continentale et la première internationalisation de notre poésie. Avec ce mouvement, la modernité telle que la conçoit notre époque apparaît : goût passionné de l'actualité, du cosmopolitisme, souci de participer au progrès et à l'expansion de l'ère industrielle, effort pour obtenir une poésie en communication avec le monde, qui ait le rythme et la mesure de ce temps de transformations vertigineuses. Coexistant avec l'idéalisme esthétique, avec la volonté d'harmonisation, avec l'enflure, avec l'exotisme, avec un style Versailles pommadé, avec les raffinements sensoriels, avec la parodie des littératures passées, le modernisme porte les germes de la première avant-garde. Sa sensibilité impressionniste contribue à rendre plus fluide tous les ordres de réalités, à promouvoir leur correspondance et leur circulation : elles préfigurent les libertés imaginatives des avant-gardistes. Voulant capter ce qui est mobile et instantané, les modernistes préparent la vision rapide et simultanée, la mutabilité, l'excitabilité de la poésie protéiforme d'avant-garde. Avec eux commence l'identification de l'inconnaissable avec l'inconscient, de l'originalité avec l'anormalité. L'obscurité et l'incongruité commencent à impulser la suggestion poétique. L'arbitraire, le ludique, l'absurde deviennent des stimulants esthétiques. Comme les avant-gardistes, leurs précurseurs s'acharnent à être des hommes du nouveau siècle, à manifester explicitement leur contact avec l'histoire présente — ce sont les premiers pan-américains anti-impérialistes — et en même temps ils accentuent l'autonomie poétique, s'efforcent de créer des entités verbales autosuffisantes, tentent de rompre avec la littérature mimétique et de doter le poème d'une beauté propre qui ne soit pas limitée par sa subordination à la réalité empirique.

Le modernisme culmine avec Rubén Darío, Leopoldo Lugones et Julio Herrera y Reissig : ce sont les trois poètes qui exerceront la plus grande influence sur la génération suivante et sur les deux principaux promoteurs de la rénovation avant-gardiste : Vincent Huidobro et Cesar Vallejo, deux révéulsifs encore actifs. Du modernisme aux promotions les plus récentes, il n'y a pas de hiatus dans la poésie hispano-américaine contemporaine ; nous trouvons des hauts et des bas, une progression sinueuse mais jamais de coupure comme celle qui s'est produite entre le vieux et le nouveau réalisme du récit. Le nouveau récit n'apporte pas d'innovation formelle qui n'ait été auparavant mise en œuvre par notre poésie d'avant-garde.

Le premier avant-gardiste est Vincent Huidobro. Avant 1916, avant son installation à Paris, il utilise le vers libre, emploie des moyens idéographiques et préconise une poésie de pure invention qui ne copie pas la réalité extérieure. En contact avec les cubistes et les dadaïstes parisiens, il assimile les nouveautés théoriques et techniques qu'il va ensuite diffuser en Espagne où en 1918 il lance le mouvement ultraïste. Les revues ultraïstes propagent la littérature avancée dans tout le monde de langue espagnole. Les filiales ultraïstes prolifèrent ; Jorge Luis Borges en organise une à Buenos-Aires en 1921. Le flux de cette diffusion d'avant-garde se fait immédiatement sentir. En 1922, César Vallejo publie « Trilce », un livre si nouveau que nous sommes tout juste aujourd'hui en mesure de le comprendre parfaitement. En 1923 Borges publie « Ferveur de Buenos-Aires » et en 1926 Pablo Neruda publie sa « Tentative de l'homme infini » comparable aux premières œuvres des surréalistes français mais non tributaires de celles-ci et il commence à composer les poèmes de « Résidence sur la terre ».

La poésie cesse d'être exclusivement un moyen d'accéder au sublime, une consécration de la beauté transcendante, une épiphanie pour se changer en perception du milieu environnant, en registre de l'expérience à tous les niveaux. En même temps qu'elle descend des sublinités stellaires et s'applique à la réalité quotidienne jusque dans ses aspects les plus sordides, elle provoque des renversements humoristiques, des associations inusitées qui nous projettent en dehors du monde normal, dans un univers où la fantaisie se donne libre cours et où les mots reprennent leur libre-arbitre. Crise et révision des valeurs, instabilité sémantique, insécurité ontologique, explosion vitaliste, éclosion de l'irrationnel, relativité, plongée dans les abîmes de la conscience, rejet de la culture bourgeoise, révolution sociale, abolition des censures, l'absurde, l'aléatoire, la laideur agressive, le démoniaque, le démentiel, l'instinctif, l'onirique, tout cela entre dans la poésie contemporaine, participant à un monde qui aiguise ses contradictions. Présidé par une vision fragmentant



et désintégrant la réalité, le poème devient discontinu, dissonant, multifocal, excentrique, polymorphe. Relâchement de la forme unitaire, liberté structurelle, extension du dicible, renversements logiques, composition kaléidoscopique, montage cinématique, surprises, ruptures vont donner son étrangeté et sa richesse au message poétique en le rendant davantage plurivalent, hermétique, en accroissant sa puissance évocatrice. Telle est la poétique des quatre livres paradigmatiques de notre avant-garde : « *Trilce* » de Cesar Vallejo, « *Altazor* » de Vincent Huidobro, « *Résidence sur la terre* » de Pablo Neruda et « *Dans la mieux-moelle* » d'Oliverio Girondo, les quatre désespérés, convulsifs et subversifs.

A mesure que nous approchons des années quarante, la fureur avant-gardiste décroît : la poésie veut retrouver son sacré, ses ressources de louange, elle veut revenir à la transparence, à la pureté, en somme se libérer de la prison de l'histoire, idéaliser à nouveau, harmoniser la réalité, poursuivre exclusivement la beauté, accéder au sublime, aux valeurs intemporelles. Maîtres d'une culture universaliste, au courant de l'actualité littéraire mondiale, les poètes pratiquent une poésie de bon niveau technique, honnête, mesurée, raffinée, tributaire des synesthésies symbolistes et dans une certaine mesure des libertés métaphoriques du surréalisme, une retenue lyrique qui s'exprime en vers réguliers. C'est une époque d'apaisement, de retour aux patrons classiques : l'invention est détrônée par la tradition. L'Espagne retrouve son influence à travers les poètes de la génération de 27, surtout Cernuda, Guillén, Salinas et Aleixandre. La recherche de l'universalité se manifeste à travers une poésie ni localisée, ni temporelle, ni géographique, sans singularité de langue, une poésie qui élude les références au circonstanciel et au milieu environnant. Le groupe majoritaire réagit contre les stridences, contre l'expressionnisme, contre l'expérimentation verbale, contre les délires, les aliénations les distorsions, les mutilations, contre la platitude et le langage cru, contre le ludisme et l'humour de l'avant-garde. Les meilleurs témoins de cette étape sont Ricardo Molinari, José Gorostiza, Xavier Villaurrutia, Martin Adan. Dans le cadre de cette dominante idéaliste de purification esthétique, utopique et intemporelle, Octavio Paz, José Lezama Lima, Alberto Girri, Cintio Vitier commencent leur œuvre ; polyvalents, multiformes, ils vont échapper à toute étiquette. Le discours tranquillisant accordé, harmonique sera rompu par les désordres historiques. Le monde devient inhabitable : c'est l'époque de l'apogée fasciste, de la collusion qui écrase la République Espagnole, de la Seconde Guerre Mondiale, de la bombe atomique, de l'implantation des dictatures en Amérique Latine, ensuite de la guerre froide. Les intellectuels d'Occident ressentent l'effondrement d'une civilisation, la faillite, des valeurs humanistes, l'impossibilité de

conciliation, de transcendance, l'atteinte à la liberté, la perte du sens de l'existence, le démantèlement de la personnalité. Le monde se défait, il est devenu trop absurde, hostile, opaque, asservissant : il n'offre que peu d'être et beaucoup de néant. Le pathos existentialiste pénètre partout y compris chez les intellectuels marginaux et aliénés d'Amérique Latine. C'est évident chez Paz et chez Girri qui a inspiré des poètes plus jeunes comme Roberto Juárez et leur a servi de base. Une conscience déchirée et conflictuelle caractérisera presque unanimement notre poésie.

Le surréalisme également, assumé comme école littéraire avec ses aspirations à se muer en vision du monde et en orientation éthique, se répand dans le monde hispano-américain à partir de 1950. Il s'agit d'une filiation officialisée de groupes qui intègrent le mouvement surréaliste, organisé internationalement. Quelques-uns, comme Enrique Molina militent avec une agressive orthodoxie ; d'autres encore comme Octavio Paz, Emilio Adolfo Westphalen, Jose Lezama Lima, se rapprochent avec moins de turbulence et moins d'intempérance. Le surréalisme, qui semble coïncider avec notre tempérament spontané et instinctif, notre nature excessive et peu disciplinée, se répand chez une légion de poètes ; parmi eux, je cite comme échantillon Mario Montes de Oca, Homero Aridjis, Guillermo Sucre et Alexandra Pizarnik. Les discours surréalistes comprennent aussi bien la fantaisie échevelée, l'alluvion métaphorique, la sensualité verbeuse que la suggestion provoquée par l'arrêt du temps quotidien et l'étrangeté due à de subtils renversements.

Aussi bien les poètes purs que les poètes existentialistes ou surréalistes, quoique déchirés par l'irréconciliable opposition entre désirs et réalités, entre l'aspiration à la transcendance, à la plénitude, à la liberté et la soumission, les restrictions, les amputations, les agressions, l'imperméabilité, le pragmatisme violateur de tous les codes que le monde contemporain nous impose, tous ces poètes persévèrent dans l'attitude idéaliste, dans la croyance à la capacité rédemptrice, sublimante, cathartique de la poésie. Les uns, poètes purs, réaffirment les valeurs de la tradition, le lien avec le prestigieux passé, l'universalité et l'intemporalité de l'art. Les autres, les surréalistes, renient les héritages, l'accumulation historique, le rationalisme occidental, toute abstraction ou intellection, l'art concerté, les principes d'autorité fondés sur le consensus social. Tous rejettent ou pour le moins excluent l'homme commun, la réalité quotidienne, domestique, la vulgarité, la banalité, l'insignifiance, le caractère immédiat de nos actes. Une poésie distante ou pathétique, fantastique, mystérieuse, convulsive, apollinienne, oraculaire, rapsodique, présuppose presque toujours un protagoniste exceptionnel qui aurait l'étoffe d'un héros, avec une perception privilégiée, une singularité, une originalité et qui serait un visionnaire. Pour



tous ceux-ci, la poésie est une tentative de suggérer un ineffable, un exil, un transport, une brèche, une fissure qui nous laisse entrevoir ce qui est « autre » ; elle est la découverte d'un au-delà, la révélatrice de la réalité essentielle.

Mais la distanciation de cette poésie pure ou visionnaire est telle face à la réalité empirique, face au monde de l'immense majorité, le désaccord entre l'illusion idéaliste et le monde des réalités possibles reste si grand que certains poètes rejettent l'utopie romantique, la rêverie chimérique, le délire démoniaque, les extases souterraines ou ultra-terrestres. C'est intentionnellement que Nicanor Parra écrit des anti-poèmes, c'est-à-dire des poèmes prosaïques, pedestres directs, gratuits. Il réagit ainsi contre la volonté idéalisatrice, en rejoignant la multitude des êtres communs, ceux qui n'ont pas de biographie privilégiée. Parra, avec son humour moqueur, sa malice populaire, profane la solennité et l'esthétisme de la poésie prétentieuse. Il évite, quand il le peut, la métaphore pour réduire au maximum la distance entre le signe et la chose signifiée ; il ne tombe pas dans des préciosités cultistes, il reste anecdotique, non actif, circonstanciel ; il rejette l'éclat de son écriture, la rend terne, il assume une posture franchement anti-héroïque. Il ne veut appartenir à aucune caste, il se refuse à toute fonction sacerdotale. La poésie implique à la fois un assainissement et un appauvrissement ; les deux ont été nécessaires. Parra amorce un néoréalisme qui sera l'élément dominant chez les poètes les plus actuels : Ernesto Cardenal, Carlos German Belli, Jorge Enrique Adoum, Juan Gelman, Roque Dalton, Roberto Fernández Retamar, Enrique Lihn, Antonio Cisneros, Jose Emilio Pacheco, Rodolfo Hinostroza et l'auteur de ces lignes. Ils se chargeront de renforcer le contact avec la vie quotidienne, l'expérience concrète, avec la rue, avec la veine populaire, avec l'histoire. Laissant de côté tout élan naïf vers le naturalisme, acceptant et profitant de l'artifice de la formalisation poétique, avec les poètes de ma génération nous reprenons notre lien avec l'avant-garde et nous essayons de réincorporer à la poésie le registre le plus étendu de ressources verbales.

Crise de l'idéalisme romantique, conscience critique conflictuelle, désacralisation humoristique, irruption de notre pressante réalité, politisation, passage du psychologisme au sociologisme, agressivité, liberté d'expression, progression du langage parlé et du prosaïsme, pluralité stylistique, discontinuité, instabilité, rupture, ouverture, cosmopolitisme, telles sont les lignes de force de la poésie hispano-américaine la plus récente.

*(Traduction André CONNES.)*

**Tentativa del hombre infinito  
(extraits)**

**Pablo Neruda**

pâles feux qui remuent au bord des nuits  
des fumées défuntes courent poussières invisibles  
forges noires qui dorment derrière les collines  
ennuitées  
tristesse de l'homme jetée entre les bras du songe  
ville du haut des collines dans la nuit les moissonneurs  
dorment  
disputée aux derniers feux  
mais tu es là collée à ton horizon  
comme une barque au quai prête à gagner la mer je le crois  
avant l'aube  
arbre du dernier souffle candélabre de flammes vieilles  
incendie lointain mon cœur est triste  
seule une étoile immobile phosphorescente et bleue  
les mouvements de la nuit vont envahir le ciel

ville du haut des collines dans la nuit des feuilles  
tache jaune son visage ouvre l'ombre  
alors qu'étendu sur le pré j'épelle  
ils se consomment en passant moi seul je vis

étendu sur le pré mon cœur est triste  
la lune bleue se lève et déborde

messenger joyeux tu allais dans le soir qui tombe  
le crépuscule errait éteignant les fleurs

étendu sur le pré piqué de trèfles noirs  
seule titube sa passion délirante

cueille un papillon humide comme un collier  
et noue sur moi ton ceinturon d'étoiles vivifiantes



oh maquis crépus où le songe avance ses trains  
oh tas de terre enthousiaste où debout je sanglotte  
vertèbres de la nuit eau si lointaine vent turbulent  
tu brises  
aussi les étoiles crucifiées derrière la montagne  
une aile agrandit son élan passe un vol oh nuit sans  
clefs  
oh nuit davantage en mon heure en mon heure furieuse  
douloureuse  
cela me soulevait comme l'algue la vague  
accueille mon cœur malheureux  
quand tu rassembles les animaux du songe  
croise sur lui les larges courroies du silence  
il est à tes pieds espérant un départ  
car tu le mets face à face à toi-même nuit d'hélices noires  
et que toute force en lui soit féconde  
attachée au ciel avec des étoiles de pluies  
procrée-toi ammarre-toi à cette proue minéraux bleus  
embarqué pour ce paysage nocturne  
un homme de vingt ans retient les rênes frénétiques  
c'est qu'il voulait aller à la poursuite de la nuit  
entre ses mains avides le vent sursaute

étoile attardée dans la nuit grosse les jours de  
grandes voiles  
comme les hésitations se couchent entre ton ombre et toi  
embarcadère des doutes funambule tu reliais  
les crépuscules  
il gardait en secret un mort comme un chemin solitaire  
je te vois alors ressortant les audaces et tu grimpes  
le long des lumières émigrant  
qui reconnaît le filin quais déserts et la brume  
ta jetée de métaux douloureux agenouillé au bord des  
eaux le temps te poursuivant  
la nuit d'émeraudes et de moulins tourne  
que désires-tu il est seul sentinelle  
tu courais vers la rive du pays le cherchant  
comme un somnambule au bord de son sommeil  
approche-toi quand les cloches te réveilleront  
laisse s'enfuir les fièvres avec espoirs et douleurs

j'évite cette broussaille hostile qui berce les oiseaux  
messager égaré oh solitude je veux chanter

solitude aux ténèbres difficiles mon âme affamée  
trébuche

train de lumière tout là-haut t'assaille un être  
sans mémoire

je griffe l'écorce et défais l'enchevêtrement d'herbe  
et la nuit comme le vin envahit le tunnel

vent sauvage qui creuse le ciel nous hululons  
mon âme en désespérance et joie qui frappe

face à l'inaccessible à travers toi passe une présence  
sans limites

tu signaleras les chemins comme la croix des morts

proue mât feuille dans la tourmente alors que l'abandon  
sans retour te pousse

tu ressembles à l'arbre vaincu à l'eau qui le brise

là où le suit son rail glacé

alors que s'arrête un instant l'animal de la nuit

je ne sais pas comment chanter le jour

sans le vouloir j'abandonne au chant la louange des nuits  
le vent a passé me fouettant le dos sortant joyeux de  
son œuf

les étoiles descendent boire l'océan

de grands vaisseaux de feux tordent des voiles vertes

est-ce pour dire de si petites choses que tu te caches pour  
chanter

les planètes tournent comme des fuseaux heureux qui  
s'enroulent

le cœur du monde se replie et s'étire

avec l'élan d'une colonne et la froide furie des plumes

oh les silences des champs cloutés d'étoiles

je me souviens les yeux tombaient dans ce puits renversé

vers où montait la solitude de tous les bruits épouvantés

l'insouciance des bêtes qui dorment leurs durs iris

alors j'ai fécondé l'horizon de papillons noirs papillon méduse

lorsqu'apparaissait le fracas humide des brumes

et tourné contre le mur j'écrivis

oh nuit ouragan mort ta lave sombre glisse

mes joies mordent tes encres

no sé hacer el canto de los días  
sin querer suelto el canto la alabanza de las noches  
pasó el viento latigándome la espalda alegre saliendo de su huevo  
descienden las estrellas a beber al océano  
tuercen sus velas verdes grandes buques de brasa  
para qué decir eso tan pequeño que escondes canta pequeño  
los planetas dan vueltas como husos entusiastas giran  
el corazón del mundo se repliega y se estira  
con voluntad de columna y fría furia de plumas  
oh los silencios campesinos claveteados de estrellas  
recuerdo los ojos caían en ese pozo inverso  
hacia donde ascendía la soledad de todos los ruidos espantados  
el descuido de las bestias durmiendo sus duros lirios  
preñé entonces al altura de mariposas negras mariposa medusa  
aparecían estrépitos humedad nieblas  
y vuelto a la pared escribí  
oh noche huracán muerto resbala tu oscura lava  
mis alegrías muerden tus tintas  
mi alegre canto de hombre chupa tus duras mamas  
mi corazón de hombre se trepa por tus alambres  
exasperado contengo mi corazón que danza  
danza en los vientos que limpian tu color  
bailador asombrado en las grandes mareas que hacen surgir el alba



mon chant joyeux d'homme suce tes dures mamelles  
mon cœur d'homme s'enroule le long de tes fils  
exaspéré je contiens mon cœur qui danse  
danse dans le vent qui nettoie ta couleur  
danseur émerveillé des grandes marées qui font surgir  
l'aube

que tu ailles de ce côté-là ou plus loin tu es toujours  
mienne  
quand arrive la solitude du soir tes sourires  
grimpe à cet instant comme les volubilis aux fenêtres  
le vent des hauteurs vient cingler la soif de ta présence  
une mimique de joie un mot de chagrin qui serait plus  
près de toi  
en son horloge profonde la nuit isole les heures  
pendant je te tenais dans mes bras j'hésitais  
quelque chose qui ne t'appartient pas se détache de ta tête  
et s'emplit d'or ta main levée

je vois cela entre deux murs au loin  
des roues de pierres rayonnantes soutiennent le jour pendant  
ce temps  
puis suspendu aux fourches du crépuscule  
avance sur les clochers et les femmes du village  
se mouvant au bord de mes filets  
femme chérie ta tête silencieuse sur ma poitrine  
à grande flambée tourne le moulin  
et tombent les heures nocturnes comme les chauve-souris  
du ciel

ailleurs plus loin existent toi et moi pareils à nous  
tu écris des marguerites sur la terre solitaire  
c'est que ce pays assurément nous appartient  
l'aube s'envole de notre maison

lorsque je tends mes mains vers le ciel pour m'éveiller  
complètement  
ses mottes humides et ses filets emmêlés se défont  
tes baisers se collent comme des escargots sur mon dos  
du calendrier les années tournent et les jours sortent du  
monde comme des feuilles

chaque fois chaque fois au nord se trouvent des villes  
inachevées  
le sud mouillé maintenant une triste croisée de chemin  
avec des poissons mobiles comme des ciseaux  
ah toi seul apparais en mon espace dans mon anneau  
à côté de ma photographie comme la parole malade  
derrière toi je mets une malheureuse famille  
radieuse mienne je saute hors de ma distraction  
tes parents sont inclinés et toi tranquillement  
tu te mires dans une larme tu sèches tes yeux où je suis  
présent  
il pleut soudain ma porte va s'ouvrir...

.....

.....

le mois de juin s'est répandu soudain dans le temps  
avec exactitude et sérieux  
comme un cheval et sur l'éclair j'ai traversé la rive  
ah le crissement de l'air pacifique était si grand  
les cinématographes délaissent la couleur des cimetières  
les navires détruits les tristesses  
au-dessus des feuillages  
au-dessus des cornes des vaches la nuit agite son mouchoir  
en dansant  
le mouvement rapide du jour est pareil à celui des mains  
qui stoppent un véhicule  
et moi effrayé je mangeais  
oh la pluie qui pousse comme les plantes oh les pousses  
secrètes  
homme au cœur volontaire j'ai tout célébré  
dans un train de satisfactions d'où mon portrait  
a derrière lui le monde que je décris avec passion  
les arbres intéressants comme des journaux les fermes  
les rails  
ah le lieu où l'arc-en-ciel est tombé  
laisse sa jupe accrochée en fuyant  
tout comme les poètes les philosophes des couples  
qui s'aiment  
moi je me mets à chanter tout cela simplement enthousiaste  
j'ai la gaieté des boulangers contents alors  
le jour se levait faiblement comme une couleur de violon  
avec un tintement de cloche avec l'odeur d'une longue  
randonnée

redonne-moi la grande rose la soif apportée au monde  
là où je vais je suppose égales toutes choses  
la nuit imposante et triste est là ma complainte  
chante en barcarole les longues eaux quand  
soudain une mouette pousse sur tes tempes mon cœur  
est fatigué

laisse marquée ta patte grise pleine de lointain  
ton voyage au bord de la mer âpre où tu m'attends  
la brume s'éveille comme une violette c'est qu'  
à ton arbre nuit bien armée grimpe un enfant  
pour dérober les fruits  
et les lézards jaillissent de ta lourde vêtue  
alors le jour saute par-dessus son abeille  
je suis debout dans la lumière comme midi sur terre  
je veux tout raconter avec tendresse  
sentinelle des mauvaises saisons tu es là  
pêcheur inquiet laisse-moi te parer par exemple  
une ceinture de fruits douce mélancolie  
attends-moi où je vais ah le soir qui tombe  
la nourriture les barcaroles de l'océan oh attends-moi  
t'avançant comme un cri t'attardant comme une trace oh  
attends-moi  
assis en cette ombre ultime ou encore après  
encore

*(Traduit et adapté par Anita BAUTISTA,  
Jacqueline LABROT et Paul Louis ROSSI.)*



## TRILCE

## XIII

Je pense à ton sexe.  
Simplifié le cœur, je pense à ton sexe,  
devant le mûrement mettre au monde du jour.  
Je palpe le bouton du bonheur, il est bon à cueillir.  
Et meurt un sentiment antique  
dégénéré en sens commun.

Je pense à ton sexe, sillon plus prolifique  
et harmonieux que le ventre de l'Ombre,  
bien que la Mort conçoive et accouche  
de Dieu même.

Oh Conscience,  
je pense, oui, à la brute libre  
qui jouit où elle veut, où elle peut.

Oh scandale de miel des crépuscules.  
Oh fracas muet.

Teumsacarf !

## XIV

Comme mon explication.  
Ceci me déchire de précocité.  
Cette manière d'aller son chemin par les trapèzes.  
Ces brutes à corps perdu comme des mannequins.  
Ce caoutchouc qui colle le mercure au for intérieur.  
Ces tenancières assises vers le haut.  
Cela ne peut ni être, ni été.  
Absurde.  
Démence.

Pourtant je suis venu de Trujillo à Lima.  
Pourtant je gagne un salaire de cinq sols.

### XXXIII

S'il pleuvait cette nuit, je me retirerais  
d'ici à mille années.

Au mieux à cent pas plus.

Comme si rien ne s'était passé, je ferais  
le compte de ce que je viens encore.

Ou sans mère, sans aimée, sans insistance  
à me baisser pour guetter au fond, à la seule force  
du poignet,

je serais ainsi, cette nuit, à démêler

la fibre védique,

la laine védique de ma fin finale, fil

du diable, signe que j'ai tenu

par les narines

à deux battants aux temps inaccordés

dans une même cloche.

Que je fasse le compte de ma vie  
ou que je compte n'être pas encore né,  
je ne parviendrai pas à me libérer.

Ce ne sera pas ce qui ne serait pas venu, mais  
ce qui est arrivé et qui déjà s'en est allé,  
mais ce qui est arrivé et qui déjà s'en est allé.

### XLIX

Murmuré d'inquiétude, je traverse,  
le costume ample de sentir, les lundis  
de la vérité.

Personne ne me cherche ni ne me reconnaît,  
et même moi j'ai oublié  
de qui je peux bien être.

Certaine garde-robe, uniquement elle, nous connaîtra  
tous dans les battants blancs  
des entrées.

Cette garde-robe, elle uniquement,  
au retour de chaque action,  
de chaque candélabre  
aveugle de naissance.

Moi non plus je ne découvre personne, sous  
cet humus qui avirise les lundis  
de la raison ;

et je ne fais que sourire à chaque pointe  
des grilles, dans la folle recherche  
du connu.

Bonne garde-robe, ouvre-moi  
tes battants blancs ;  
je veux reconnaître au moins le l,  
je veux le point d'appui, je veux  
savoir de l'être au moins le là.

Dans les coulisses où nous nous habillons  
n'existe, n'Existe personne : uniquement des battants  
grands ouverts.

Et toujours les costumes se décrochant  
tout seuls, de cintres  
pareils à de grotesques indices transformels,  
et faisant leur entrée, vides,  
jusqu'à la nuance prudente  
d'un grand bouillon d'ailes avec causes  
et limites frites.  
Et jusqu'à l'os !

## POÈMES HUMAINS

### TREMBLEMENT DE TERRE

EST-CE qu'en parlant du bois, je tais le feu ?  
En balayant le sol, j'oublie le fossile ?  
En raisonnant,  
ma tresse, ma couronne de chair ?  
(Rétorque, tendre Hermeregildo, le brutal ;  
questionne, Luis, le nonchalant !).

Au-dessus, en bas, avec tant de hauteur,  
Madrier par delà le règne des fibres !  
Isabelle, avec horizon d'arrivée !  
Loin, à côté, astucieux Atanacios !

Tout, la partie !  
A la lumière je remets sans rien voir mes chaussettes,  
au risque, la grande paix de ce péril,  
et mes comètes, au miel pensé,  
le corps, au miel pleuré.



Questionne, Luis ; réponds, Hermeregildo !  
En bas, en haut, à côté, loin !  
Isabelle, feu, diplômés des morts !  
Horizon, Atanacio, partie, tout !  
Miel de miel, plainte de front !

Règne du madrier,  
coupe oblique à la ligne du chameau,  
fibre de ma couronne de chair !

LES mineurs sont sortis de la mine  
en remontant leurs ruines futures ;  
ils ont attaqué leur santé à coups d'explosions  
et, en élaborant leur fonction mentale,  
ils ont fermé avec leurs cris  
le puits, en forme de symptôme profond.  
Il fallait voir leurs poussières corrosives !  
Il fallait entendre leurs oxydes de hauteur !  
Coins de bouche, enclumes de bouche, appareils de bouche (C'est  
formidable !)

L'ordonnance de leurs tumulus,  
leurs inductions plastiques, leurs réponses chorales,  
se sont massées au pied d'épreuves de feu  
et les attristés et les tristes ont connu la jauneur aérielle,  
pénétrés  
du métal qui s'achève, du métalloïde pâle et petit.

Ecrânés de travail  
et chaussés de cuir de vizcacha,  
chaussés de sentiers infinis,  
et les yeux aux larmes physiques,  
créateurs de la profondeur,  
ils savent, à ciel intermittent d'escalier,  
descendre en regardant vers le haut,  
ils savent monter en regardant vers le bas.

Louange à l'antique jeu de leur nature,  
à leurs organes d'insomnie, à leur salive rustique !  
Trempe, tranchant et pointe, à leurs paupières !

Que croissent l'herbe, le lichen et la grenouille dans leurs adverbes !  
Peluche de fer pour leurs draps nuptiaux !  
Femmes jusqu'en bas, leurs femmes !  
Beaucoup de bonheur pour les leurs !

Ils sont quelque peu prodigieux, les mineurs  
remontant leurs ruines futures,  
élaborant leur fonction mentale  
et ouvrant avec leurs cris  
le puits, en forme de symptôme profond !

Louange à leur nature jaunâtre,  
à leur lanterne magique,  
à leurs cubes et losanges, à leurs épreuves plastiques,  
aux coups d'œil de leurs six nerfs optiques  
et à leurs fils qui jouent dans l'église  
et à leurs taciturnes pères enfants !  
Salut, oh créateurs de la profondeur !....

## LES NEUF MONSTRES

ET, malheureusement,  
la douleur grandit dans le monde à chaque instant,  
grandit à trente minutes par seconde, pas à pas,  
et la nature de la douleur est douleur deux fois  
et la condition du martyr, carnivore, vorace,  
est douleur deux fois  
et la fonction de l'herbe la plus pure, douleur  
deux fois  
et le bien être au monde nous est douleur doublement.

Jamais, hommes humains,  
il n'y a eu tant de douleur dans la poitrine, dans le revers, dans le  
portefeuille,  
dans la tasse, dans la boucherie, dans l'arithmétique !  
Jamais tant de tendresse douloureuse,  
jamais si près ne s'est précipité le loin,  
jamais le feu, jamais,  
n'a mieux joué son rôle de froid mort !  
Jamais, monsieur le ministre de la santé, la santé  
n'a été plus mortelle  
et la migraine n'a arraché tant de front au front !  
Et le meuble n'a eu, dans son tiroir, douleur,  
le cœur, dans son tiroir, douleur,  
le lézard, dans son tiroir, douleur.

La détresse grandit, frères hommes,  
plus vite que la machine, par dix machines, grandit  
avec l'animal de Rousseau, avec nos barbes ;  
le mal grandit pour des raisons que nous ignorons

et c'est une inondation avec ses propres liquides,  
sa propre boue et son propre nuage solide !  
La souffrance inverse les positions, sa fonction  
fait que l'humeur aqueuse est verticale  
au pavé,  
que l'œil est vu et cette oreille entendue,  
et cette oreille sonne neuf coups de cloche à l'heure  
de la foudre, et neuf éclats de rire  
à l'heure du blé, et neuf sons femelles  
à l'heure des pleurs, et neuf cantiques  
à l'heure de la faim, et neuf tonnerres  
et neuf fouets, moins un cri.

La douleur nous empoigne, frères hommes,  
de dos, de profil,  
nous rend fous dans les cinémas,  
nous cloue aux gramophones,  
nous décloue sur les lits, tombe perpendiculaire  
à nos billets, à nos lettres ;  
et souffrir est très grave, on pourrait prier...  
Car résultat  
de la douleur, il en est certains  
qui naissent, d'autres grandissent, d'autres meurent,  
et d'autres qui naissent et ne meurent pas et d'autres  
qui meurent sans être nés, et d'autres  
qui ne naissent ni ne meurent (La majorité).  
Et résultat encore  
de la souffrance, je suis triste  
jusqu'à la tête, et plus triste jusqu'à la cheville,  
de voir le pain, crucifié, le navet,  
ensanglanté,  
en larmes, l'oignon,  
les céréales, cas général, en farine,  
le sel, en poussière, l'eau, en fuite,  
le vin, un ecce homo,  
si pâle, la neige, le soleil si torride !  
Comment, frères humains,  
ne pas vous dire que je n'en peux plus et  
n'en peux plus de tant de tiroir,  
tant de minutes, tant  
de lézard, et tant  
d'inversion, tant de loin et tant soif de soif !  
Monsieur le Ministre de la Santé : que faire ?  
Ah malheureusement, hommes humains,  
il y a, frères, tellement à faire.

CONSIDÉRANT de sang-froid, impartialement,  
que l'homme est triste, qu'il tousse et, pourtant,  
se complaît dans sa poitrine toute rouge ;  
que l'unique chose qu'il fasse est de se composer  
de jours ;  
qu'il est un sombre mammifère et qu'il se peigne...

Considérant  
que l'homme est suavement produit du travail,  
répercussion du chef, résonance du subordonné ;  
que le diagramme du temps  
est constant diorama sur ses médailles  
et qu'à demi ouverts, ses yeux ont étudié,  
depuis des temps lointains,  
sa famélique formule de masse...

Comprenant sans effort  
que l'homme reste là, parfois, à penser,  
comme s'il voulait pleurer,  
et que sujet à s'abandonner en objet,  
il devient bon charpentier, sue, tue  
et puis chante, déjeune, se boutonne...

Considérant encore  
que l'homme est véritablement un animal  
et que pourtant, s'il se retourne, il me frappe de sa tristesse en  
plein visage...

Examinant, pour finir,  
ses pièces de bric et de broc, son petit coin,  
son désespoir, quand se termine son jour atroce, qui le supprime...

Comprenant  
qu'il sait que je l'aime,  
que je le hais avec affection et qu'il m'est, en somme, indifférent...

Considérant ses papiers officiels  
et regardant avec des lunettes ce certificat  
qui prouve qu'il est né tout ce qu'il y a de petit...

Je lui fais signe,  
il vient,  
et je le prends dans mes bras, ému.  
Et bien oui ! Emu... Emu...

QU'IL AILLE tout nu, à même le poil, le millionnaire !  
 Malheur à qui fait de trésors son lit de mort !  
 Un monde à qui salue ;  
 un fauteuil à qui sème dans le ciel ;  
 des larmes pour qui met fin à ce qu'il fait, réservant les débuts ;  
 que marche celui qui porte des éperons ;  
 que dure peu la muraille où ne croisse pas d'autre muraille ;  
 que soit donnée au miséreux toute sa misère,  
 du pain à celui qui rit ;  
 puissent échouer les triomphes et mourir les médecins ;  
 qu'il y ait du lait dans le sang ;  
 qu'on ajoute une bougie au soleil,  
 huit cents à vingt ;  
 que l'éternité passe sous les ponts !  
 Dédain pour qui s'habille,  
 que les pieds se couronnent de mains, qu'ils tiennent dans leur  
 pointure ;  
 que ma personne s'assoie tout contre moi !  
 Des pleurs pour avoir tenu dans ce ventre,  
 bénédiction à qui regarde l'air dans l'air,  
 une kyrielle d'années de clou au coup de marteau ;  
 que celui qui est nu se dénude,  
 qu'en pantalon se mette la cape,  
 que fulgure le cuivre aux dépens de ses lames,  
 majesté pour qui tombe de l'argile à l'univers,  
 que pleurent les bouches, que gémissent les regards,  
 qu'on interdise à l'acier de durer,  
 du fil pour les horizons portatifs,  
 une douzaine de cités pour le sentier de pierre,  
 une sphère à celui qui joue avec son ombre ;  
 un jour d'une heure pour les époux ;  
 une mère à la charrue en l'honneur du sol,  
 qu'on scelle à double sceau les liquides,  
 que la bouchée fasse l'appel,  
 que soient les descendants,  
 que soit la caille,  
 que soit la ligne du peuplier et de l'arbre ;  
 que l'océan, à l'encontre du cercle, soit vainqueur de son fils  
 et le sanglot du cheveu blanc ;  
 ne vous occupez pas des aspics, messieurs les hommes,  
 sillonnez la flamme avec les sept bûches,  
 vivez,  
 que s'élève la hauteur,  
 que la profondeur descende plus profond,  
 que l'onde conduise au pas son impulsion,  
 que soit réussie la trêve de la voûte !

Mourons ;  
lavez votre squelette chaque jour ;  
ne faites pas attention à moi,  
un oiseau boiteux pour le despote et pour son âme ;  
une tache épouvantable pour qui va seul ;  
des moineaux pour l'astronome, pour le moineau, pour l'aviateur !  
Pleuvez, ensoleillez,  
surveillez Jupiter, voleur d'idoles en or,  
copiez votre écriture sur trois cahiers,  
apprenez des conjoints quand ils se parlent, et  
des solitaires, quand ils se taisent ;  
donnez à manger aux fiancés,  
donnez à boire au diable dans vos mains,  
luttez pour la justice avec la nuque,  
soyez vos égaux,  
que s'accomplisse le chêne,  
que s'accomplisse le léopard entre deux chênes,  
soyons,  
soyons au monde,  
sentez comme l'eau navigue à l'intérieur des océans,  
alimentez-vous,  
que soit conçue l'erreur, puisque je pleure,  
que soient acceptés, tant qu'ils grimpent au rocher, les chèvres et  
leurs petits ;  
faites perdre à Dieu l'habitude d'être un homme,  
croissez... !  
on m'appelle. Je reviens.

TRANSI, salomonique, décent,  
il hululait ; composé, circonspect, cadavérique, parjure,  
il allait, il revenait, il répondait ; il osait,  
fatidique, écarlate, irrésistible.

En société, en verre, en poussière, en houille,  
il s'en est allé ; il a vacillé, à dire franc ; il a fulguré,  
il a tourné, en signe de respect ;  
en velours, en larmes, il s'est retiré.

Se souvenir ? Insister ? Aller ? Pardonner ?  
Sourcils froncés, il finirait  
étendu, âpre, hébété, mural ;  
il méditait de s'imprimer, de se confondre, d'être à son terme.

Inattaquablement, impunément,  
noirement, il flairera, il comprendra ;  
il se vêtira oralement ;  
incertainement il ira, il aura peur, il oubliera.



QUATRE consciences  
simultanées s'emmailent dans la mienne !  
Si vous voyiez comme ce mouvement  
tient à peine à présent dans ma conscience !  
C'est stupéfiant ! D'une voûte  
peuvent très bien  
partir, internes ou externes,  
des voûtes secondaires, mais jamais quatrièmes ;  
à mieux dire, si,  
toujours, mais, tout au plus, comme des secondaires.  
Je ne peux le concevoir ; c'est stupéfiant.  
Vous-mêmes que j'initie à la connaissance  
de ces quatre consciences simultanées,  
emmailées en une seule, à peine vous tenez-vous  
debout face à mon quadrupède intensif.  
Et moi qui l'ai entrevu (J'en suis certain) !

*(Adaptations Maurice REGNAUT.)*



## Vicente Huidobro

On lira ici le texte complet d'un recueil écrit par Vicente Huidobro en français et publié à Madrid en 1918 : *Hallali*. Nous ne savons pas la date de ce moulin-calligramme trouvé dans le numéro 1 de « Europa » (Barcelonne, 1933). La rédaction de cette revue précise que ce poème lui vient du numéro 167 de la « Kölnische Zeitung » (1933).

Ces œuvres témoignent de l'activité française de Huidobro qui se situe alors dans le sillage d'Apollinaire. *Les Calligrammes* ont été publiés au printemps 1918 : les étoiles d'Hallali ne sont pas sans rappeler celles de ce recueil ou les vers des *Mamelles de Tiresias*.

Il ne convient pas d'évoquer ici les brouilles qui éloignèrent Huidobro de l'horizon français. Nous regrettons simplement qu'elles nous aient fait ignorer longtemps le poème *Altazor* (*Hautfaucou*) (publié en 1931) car c'est avec ce texte que Huidobro sut trouver la modernité de sa voix, évoquer avec humour et comme par jeu ce qui toujours nous inquiète : le fonctionnement du langage, l'invention.

L'exemplaire de *Saisons choisies* que l'on peut consulter à la réserve de la bibliothèque nationale est dédié

« A mon très cher ami le poète Tristan Tzara avec une affection ailée comme le téléphone sans fil et sans colombe. »

On rapproche toujours Huidobro de Reverdy à cause de cette façon de couper le vers et bâtir le poème. Est-ce là le meilleur de son œuvre ? Vu d'Altazor il est peut-être plus près de Tzara.

P. L.

### Bibliographie

- 1911 Ecos del alma
- 1913 La gruta del silencio  
Revue « Azul »  
Canciones de la noche (apparition du calligramme)
- 1914 Manifeste « non serviam »  
Pasando y pasando
- 1916 Adan  
Collaboration à « Sic »  
Espejo de Agua
- 1917 Horizon carré (en français) illustr. Juan Gris  
Collaboration à Nord-Sud
- 1918 La Tour Eiffel (Madrid) peinture Robert Delaunay
- 1918 Hallali poèmes de guerre (en français)  
Ecuatorial  
Poemas árticos
- 1920 Collaboration à « Dada almanach » Berlin

- 1921 Saisons choisies (en français) comprenant : I Horizon carré — II poèmes arctiques — III automne régulier. Dessin de Picasso
- 1922 Gilles de Rais
- 1923 Finis Britanniae
- 1925 Automne régulier (en français)  
Tout à coup (en français)  
Manifestes
- 1926 Vientos contrarios
- 1929 Mfo Cid campeador
- 1931 Altazor  
Temblor del cielo
- 1932 Tremblement de ciel (en français)
- 1935 Tres immensas novelas
- 1941 Ver y palpar — el ciudadano del olvido
- 1948 Ultimos poemas  
Monumento al mar

En français : *Altazor* a été traduit sous le titre *Altaigle ou l'aventure de la planète* par Fernand Verhesen et publié par l'Édition des Artistes, Bruxelles, 1957. Le même traducteur a publié en 1974 aux Éditions Saint-Germain-des-Prés *Le citoyen de l'oubli*. Ce livre qui regroupe des poèmes écrits par Huidobro entre 1917-1931 comporte une préface de Pablo Neruda.

Trois nouvelles exemplaires écrites en français (1931) par Arp et Huidobro ont été par ce dernier traduites en espagnol et publiées à Santiago du Chili en 1935. Le texte espagnol a été retraduit en français par Rilka Walter et publié dans la collection « l'Âge d'or » dirigée par Henri Parisot, aux Éditions Fontaine, Paris, 1946. (Cf. l'admirable *Jours effeuillés* de Jean Arp, Gallimard, 1966.)

**Hallali**  
poème de guerre  
*par*  
**Vicente Huidobro**

madrid 1918

*à mon ami marius andré*

1914

Nuages sur le jet d'eau d'été

La nuit

Toutes les tours de l'Europe se parlaient en secret

Tout d'un coup un œil s'ouvre

La corne de la lune crie

Hallali

Hallali

Les tours sont des clairons pendus

AOUT 1914

C'est la vendange des frontières

Derrière l'horizon il se passe quelque chose

Au gibet de l'aurore toutes les villes sont pendues

Les villes qui fument comme des pipes

Hallali

Hallali

Et ce n'est pas une chanson

Les hommes s'en vont

LES VILLES

Dans les villes

On parle

On parle

Mais on ne dit rien

La terre nue roule encore  
Et même les pierres crient  
Soldats vêtus de nuages bleus

Le ciel vieillit entre les mains  
Et la chanson dans la tranchée

Les trains s'en vont sur des cordes parallèles

On pleure dans toutes les gares

Le premier tué a été un poète  
On a vu un oiseau s'échapper de sa blessure

L'aéroplane blanc de neige  
Gronde parmi les colombes du soir

Un jour

il s'était égaré dans la fumée des cigares  
nuées des usines                      nuées du ciel

c'est un trompe l'œil

Les blessures des aviateurs saignent dans toutes les étoiles

Un cri d'angoisse  
S'est noyé dans les brouillards  
Et un enfant à genoux

Lève les mains

TOUTES LES MÈRES DU MONDE PLEURENT

## LA TRANCHÉE

Sur le canon  
Un rossignol chantait

J'ai perdu mon violon

La tranchée  
Fait le tour de la Terre

Quel froid

Tous les pères habillés en soldats

On siffle derrière sa propre vie

CRAONNE

VERDUN

ALSACE



C'est une belle cible la lune

L'ombre d'un soldat  
Était tombée dans un trou

On voit par terre sanglant  
L'aviateur qui se cogna la tête contre une étoile éteinte

Et mieux qu'un chien  
Le canon surveille

quelques fois  
il aboie

LA LUNE

Toutes les étoiles sont des trous d'obus

## LE CIMETIÈRE DES SOLDATS

L'ombre qui tombe des arbres  
S'est mouillée dans l'eau

On ne voit pas le vent  
Mais la forêt métallique  
Chante comme un orgue

La voilà  
La France d'hier sous l'herbe  
Plus belle qu'une femme nue

La terre encore tiède  
Garde les derniers secrets

Où sont toutes les mains coupées

Une cloche sonne  
Derrière les nuages

Tournée vers l'océan filial  
Elle appelait quelqu'un

SILENCE

SILENCE

## LE JOUR DE LA VICTOIRE

Un jour la paix viendra

Torche au fond du siècle

Alors les soldats les yeux pleins de pluie  
Regagneront Paris

### UN OISEAU CHANTERA SUR L'ARC DE TRIOMPHE

Et le retour  
Eclairera toutes les fenêtres

Avions

Soldats

Canons

Même les aveugles  
Sortiront aux balcons  
Et leurs fleurs tomberont aussi sur les têtes des soldats

Le cortège viendra des siècles plus lointains  
La foule dansera dans les yeux des chevaux

un cri s'élève comme une étincelle

Et les chapeaux monteront dans l'air  
mieux que les boules dans les jets d'eau

Avions

Soldats

Canons

### LES AÉROPLANES

### LES AÉROPLANES

De quel cimetière de héros  
sont envolées ces croix  
chanter la gloire de leurs morts

Le jour de la Victoire  
Tous les peuples chanteront

Et les mers  
Se changeront en miel

Soldats

Canons

Un ballon jette un bouquet de fleurs

Les matelots lointains

Les matelots couleur de vieille pipe

Chanteront à genoux sur les vagues

La Seine coulera pleine de fleurs

Et ses ponts

Seront aussi des arcs de triomphe

LES VILLES ET LES TAMBOURS ROULENT

Et quand la nuit viendra

Les étoiles tomberont sur la foule

Et après

Tout en haut de la Tour Eiffel

J'allume mon cigare

Pour les astres en danger

Là-bas

Sur la borne du monde

Quelqu'un chante un hymne de triomphe

Paris 1916-1917.

achevé d'imprimer  
en octobre 1918  
r Jesus López  
Madrid

MOULIN DE LA MORT MOULIN DE LA VIE

MOUD LES INSTANTS COMME UNE HORLOGE

*Moulin qui moule le printemps*  
*Bientôt c'est le Printemps*  
*Tu auras les ailes planes de l'air*

*Moulin qui moule les jours*  
*Bientôt sera l'été*  
*Et tu auras des fruits dans la toue*

*Moulin moule d'années*  
*Bientôt viendra l'hiver*  
*Et les farines sont gelées*

*Moulin qui moule les mois*  
*Bientôt viendra l'automne*  
*Tu seras triste comme la cloche*

MATIN PLUS QU'UN AN  
MIDI  
NUIT EST PATIENT SOIR

VOILÀ ICI LE VRAI MOULIN

N'OUBLIEZ JAMAIS ÇA CHANSON

IL FAIT LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS  
IL FAIT LES QUATRE SAISONS

FARINE DU TEMPS QUI FERA NOS CHEVEUX BLANCS

# Hautfaucon

## Chant I

Hautfaucon pourquoi as-tu perdu ta sérénité première ?  
Quel mauvais ange s'est arrêté à la porte de ton sourire  
L'épée à la main ?  
Qui a semé l'angoisse dans les plaines de tes yeux comme l'ornement  
d'un dieu ?

Pourquoi as-tu senti un jour soudain la terreur d'être ?  
Et cette voix qui te cria tu vis et ne te vois pas vivre  
Qui a fait converger tes pensées à la croisée des vents de la douleur ?  
Le diamant de tes songes s'est brisé en une mer de stupeur.  
Tu es perdu Hautfaucon  
Seul au milieu de l'univers  
Seul comme une note qui fleurit dans les hauteurs du vide  
Il n'y a ni bien ni mal ni ordre ni vérité ni beauté  
Où es-tu Hautfaucon ?

La nébuleuse de l'angoisse passe comme un fleuve  
Et m'entraîne selon la loi de l'attraction  
La nébuleuse en odeurs solidifiée fuit sa propre solitude  
Je sens un télescope sur moi braqué comme un revolver  
La queue d'une comète me fouette le visage passe gorgé d'éternité  
Et cherche infatigable un lac tranquille où rafraîchir sa tâche  
inéluçtable

Hautfaucon tu mourras Ta voix sèchera tu seras invisible  
La Terre continuera de tourner sur son orbite précise  
Avec la crainte d'un faux pas comme l'équilibriste sur le fil  
Qui attache les regards de la peur  
Tu cherches en vain œil fou  
Il n'est pas de porte de sortie le vent déplace les planètes  
Tu penses qu'il n'y a pas d'importance à tomber éternellement si  
l'on peut s'échapper

Ne vois-tu pas que tu tombes déjà ?  
Lave ta tête de tout préjugé de toute morale  
Et si voulant monter tu n'as rien obtenu  
Laisse-toi tomber sans freiner ta chute et sans peur jusqu'au profond  
de l'ombre

Sans peur pour l'énigme de toi-même  
Tu trouveras peut-être une lumière sans nuit  
Perdue dans les plis des précipices

Tombe

Tombe éternellement

Tombe au fond de l'infini  
Tombe au fond du temps  
Tombe au fond de toi-même  
Tombe au plus bas où l'on puisse tomber  
Tombe sans vertige  
A travers tous les espaces      tous les âges  
A travers toutes les âmes      tous les désirs      tous les naufrages  
Tombe et brûle au passage les astres et les mers  
Brûle les yeux qui te regardent      les cœurs qui te veillent  
Brûle le vent avec ta voix  
Le vent qui s'enroule autour de ta voix  
Et la nuit qui a froid dans sa caverne d'os

Tombe en enfance  
Tombe en vieillesse  
Tombe en larmes  
Tombe en rires  
Tombe en musique sur l'univers  
Tombe de ta tête à tes pieds  
Tombe de tes pieds à ta tête  
Tombe de la mer à la source  
Tombe au dernier abîme du silence  
Comme un bateau qui coule éteignant ses lumières

Tout es fini  
La mer anthropophage frappe à la porte des roches impitoyables  
Les chiens aboient après les heures mourantes  
Le ciel écoute le pas d'étoiles qui s'éloignent.  
Tu es seul  
Et vas droit vers la mort comme un iceberg détaché du pôle  
.....

### Chant III

.....  
Madame la harpe assez de ces belles images  
Assez de commes      furtifs      illuminés  
C'est autre chose      autre chose      que nous cherchons  
Nous savons poser un baiser comme un regard  
Planter les regards comme des arbres  
Mettre les arbres en cage comme des oiseaux  
Arroser les oiseaux comme des héliotropes  
Jouer un héliotrope comme une musique  
Vider la musique comme un sac  
Egorger un sac comme un pingouin



Cultiver les pingouins comme des vignes  
Traire la vigne comme une vache  
Démâter les vaches comme des voiliers  
Peigner un voilier comme une comète  
Débarquer les comètes comme des touristes  
Charmer les touristes comme des serpents  
Cueillir les serpents comme des amandes  
Déshabiller une amande comme un athlète  
Débiter les athlètes comme des cyprès  
Illuminer les cyprès comme des lampes  
Nichier les lampes comme des hirondelles  
Exhaler les hirondelles comme des soupirs  
Broder des soupirs comme la soie  
Faire déborder la soie comme les fleuves  
Agiter les fleuves comme un drapeau  
Plumer un drapeau comme un coq  
Eteindre un coq comme un incendie  
Naviguer sur les incendies comme sur des mers  
Moissonner les mers comme des champs de blé  
Faire sonner ces champs comme des cloches  
Saigner les cloches comme des agneaux  
Dessiner les agneaux comme des sourires  
Mettre le sourire en bouteille comme des liqueurs  
Enchâsser les liqueurs comme des bijoux  
Electriser les bijoux comme des crépuscules  
Piloter les crépuscules comme des navires  
Déchausser un navire comme un roi  
Pendre les rois comme des aurores  
Crucifier les aurores comme des prophètes  
Etc. Etc. Etc.  
Assez monsieur violon plongé dans une vague vague  
Quotidienne vague de religion misère  
De rêve en rêve possession de pierrerie

Après le cœur qui mange les roses  
Et les nuits de rubis parfait  
Le nouvel athlète saute sur la piste magique  
Joue avec les paroles magnétiques  
Chaudes à la terre quand va jaillir un volcan  
Et lance les sortilèges de ses phrases oiseau

Agonise le dernier poète  
Sonnent les cloches des continents  
La lune meurt la nuit sur son dos  
Le soleil sort de sa poche le jour  
Le nouveau paysage solennel ouvre les yeux

Et de la terre aux constellations passe  
L'enterrement de la poésie

Toutes les langues sont mortes  
Mortes dans les mains du voisin tragique  
Il faut ressusciter les langues  
Avec des rires sonores  
Des wagons d'éclats de rire  
Des court-circuits dans les phrases  
Un cataclysme dans la grammaire

Lève-toi et marche  
Etire tes jambes anquilosées saute  
Flambées de rire pour le langage tremblant de froid  
Gymnastique astrale pour les langues engourdis  
Lève-toi et marche  
Vis vis comme un ballon de football  
Eclate dans la bouche des diamants motocyclette  
Ivre de ses lucioles  
Vertige oui de sa libération  
Une belle folie dans la vie de la parole  
Une belle folie dans la zone du langage  
Aventure doublée de dédains tangibles  
Aventure de la langue entre deux naufrages  
Et belle catastrophe sur les rails du vers.

## Chant IV

.....

Il n'y a pas de temps à perdre  
Voici l'hirondelle monotemporelle  
Elle apporte un accent antipode de lointains qui se rapprochent  
Comme une gondole l'hirondelle

A l'horizagne de la monton  
La violondelle et l'hironcelle  
Ce matin décrochée de la lunela  
S'approche au grand galop  
Et voici que vient l'hirondelle  
Et voici que vient l'hironfine  
Vient l'hirontrille  
Vient l'hironcime  
Vient l'hironchine  
Vient l'hironclime  
Et voici l'hironrime

Et voici l'hironrire  
L'hironfille  
L'hirongire  
L'hironlyre  
L'hironbrise  
L'hironcri  
Et voici l'hironjour  
La nuit rentre ses griffes comme le léopard  
Et voici l'hirontrille  
Qui fait son nid aux deux points de la chaleur  
Comme moi aux quatre horizons  
Vient l'hironfille  
Et le vertige gagne la tête des montagnes  
Vient l'hirongire  
Et le vent se fait parabole des sylphides en orgie  
Les fils téléphoniques se chargent de notes  
Le couchant s'endort la tête cachée  
Et l'arbre avec son poul fiévreux

Mais le ciel préfère le rodognol  
Son enfant chéri le rorégnol  
Sa fleur de joie le romignol  
Sa peau de larme le rofagnol  
Sa gorge nocturne le rosolgnol  
Le rolagnol  
Le rossignol

Il n'y a pas de temps à perdre  
Les jours du navire sont comptés  
A cause des trous dangereux que les étoiles ouvrent dans la mer  
Il peut tomber jusqu'au feu central  
Le feu central avec ses oriflammes qui éclatent de temps en temps  
Les elfes exacerbés soufflent sur les semences et m'interrogent  
Mais moi je n'entends que les notes de la giroflée  
Quand quelqu'un appuie sur les pédales du vent  
Quand se présente l'ouragan  
Le fleuve court comme un chien fouetté  
Court court se cacher dans la mer  
Et passe le troupeau qui dévaste mes nerfs  
Alors moi je dis seulement  
Que je n'achète pas d'étoiles à la nuiterie  
Ni de vagues nouvelles à la marerie  
Je préfère écouter les notes de la giroflée  
Près de la cascade qui compte ses piécettes  
Ou le ronronnement d'un aéroplane à la pointe du ciel  
Ou regarder l'œil du tigre où rêve une femme nue

Car de si loin venue la parole autrement  
Se brise entre les lèvres

.....  
Il n'y a pas de temps à perdre  
Les icebergs qui flottent dans les yeux des morts  
Connaissent leur chemin  
Aveugle qui pleurerait  
Les ténèbres d'une tombe illimitée  
Les espérances abolies  
Les tourments transformés en inscriptions funéraires  
Ci-gît Charlotte aux yeux de mer  
Elle a brisé un satellite  
Ci-gît Mathias au cœur de qui deux squales se battaient  
Ci-gît Marcel ciel et mer sur le même violoncelle  
Ci-gît Suzanne fatiguée de lutter contre l'oubli  
Ci-gît Thérèse voici la terre que ses yeux labourèrent aujourd'hui  
occupée par son corps  
Ci-gît Angélique ancrée dans le port de ses bras  
Ci-gît Florent torrent de fleurs à l'infini  
Ci-gît Raymond ses veines sont les racines du monde  
Ci-gît Clarisse la clarté de son rire cloîtrée dans la lumière  
Ci-gît Alexandre Antre écarté aile au centre  
Ci-gît Gabrielle digues rompues elle monte par les sèves jusqu'au  
songe et attend la résurrection  
Ci-gît Hautfaucou faucon foudroyé par l'altitude  
Ci-gît Vincent antipoète mage  
Aveugle celui qui pleure  
Aveugle comme la comète qui part avec son bâton  
Et un brouillard d'âmes à sa suite  
Obéissant à l'instinct de ses sens  
Sans faire cas de cette lapidation lointaine des météores  
Qui vivent en colonie selon la saison  
Le météore insolent traverse le ciel  
Le métargent le métécuiivre  
Le métépierre dans l'infini  
Le météopale dans les yeux  
Aviateur attention aux étoiles  
Attention à l'aurore  
Que l'aéronaute ne soit pas l'auricide  
Jamais ciel ne posséda plus de chemin que celui-ci  
Aucun ne fût si dangereux  
L'étoile errante m'apporte le salut d'un ami mort il y a dix ans  
  
Se presser se presser  
Les planètes mûrissent dans la planètearaie

Mes yeux ont vu la racine des oiseaux  
L'au-delà des nénuphars  
L'en deçà des papillons  
Entends-tu le bruit que font les mandolines en mourant ?

Je suis perdu  
On ne peut que capituler  
Devant la guerre sans caserne  
Et l'embuscade nocturne de ces astres

L'Éternité veut vaincre  
Aussi n'y a-t-il pas de temps à perdre  
Alors

Oh alors  
Au-delà du dernier horizon  
Nous verrons ce qu'il faut voir  
La ville  
Sous les lumières et le linge étendu  
Le joueur aérien  
Nu

Fragile  
La nuit au fond de l'océan  
Tendre noyée  
La mort aveugle

Et sa splendeur  
Et le son le son  
Espace le hublot

A tribord  
Endormi

En croix

A la lumière  
La terre et son ciel  
Le ciel et sa terre  
Nuit forêt

Un jour fleuve à travers l'univers  
L'Oiseau Traladi chante aux branches de mon cerveau  
Car il a trouvé la clé de l'éternifrete  
Eclatant comme l'unipace et l'espavers

Viu uiui  
Tralalí Tralalá  
Aia ai ai aaia i i

(Traduction Pierre LARTIGUE.)

MA LUMIENNE

MA LU  
ma lubidolie  
ma friandilove  
ma lu si mière si toi qui m'illucielabîme  
et décentrellurise  
et vénusaphrodige  
et me nirvane en son vana la cruci l'inanime  
avec ses méliméluées  
ses éropsyquejaima ses tout de leur long lianes ses limbes épидormants  
et ses énormurmures

ma lu  
mon lugis  
mon mythe  
démonoiseau déité rose  
mon poisson fée  
ma visite proluxe  
mon pubidolubis  
ma lu mieux lumeure  
mieux coruscance  
ma pulpe lu de vertige de galaxies de sperme de mystère  
ma lubelle luseule  
ma totale lu popuvie  
ma toute lu  
lumienne

## TROPES

### JE TOUCHE

je touche pores  
amarres  
cales je touche  
claviers de nerfs  
quais  
tissus qui me touchent  
cicatrices  
cendres  
tropiques ventres je touche  
seuls seuls  
ressacs  
râles  
je touche et multitouche  
et rien

### Préfigures d'absence

tropes inconsistants  
que toi  
que quoi  
que flûtes  
que profondeurs  
que masques  
que solitudes vides  
que si que c'est  
que c'est ainsi qui désaccorde mon toucher  
que reflets  
que fonds  
que matériaux magiques  
que clés  
qu'ingrédients nocturnes  
que verrous gelés qui n'ouvrent pas  
que rien que je touche  
en tout

*(Adaptations Maurice REGNAUT.)*

## DEVANT LA SAVEUR IMMOBILE

Tous les putréfons intermédiaires d'attente de squelette de pluie  
sans corps  
tous les neutres lapsus micropoules issus du sousennui  
peuvent au lieu de vacuités concaves en séminale gisance  
être d'autres giclées acides de ce diurne sommeil insomniac  
d'autres goulées de ce désert  
si vives et vives biles de nullités pourritures diamétrales  
même si la saveur ne change pas  
et qu'Ophélie pur rivage soit un poisson reflet de rosée de tunique  
sans poids sclérosée  
un lotus fossile amobile parmi les eaux dormantes cuisses pures  
joncs de spasme  
une mâchoire lunaire sur un galet poli  
tendre spectre fluctuant de la nouvelle lune archaïque dromadaire  
si loin déjà de son neuro dubitatif exfiancé psychosaule  
même si la saveur ne change pas  
et que n'importe quelle présure molle investisse de nouvelles cavités  
devant les mêmes limons exaccouchés qui bâillent  
hôtes peste avec veste de la macrofange grosse de mort  
et vides bénéfiques des heures lacrymales  
même si la saveur ne change pas  
et que le moindre moi de l'un dans le bilan béat il n'y a pas de  
quoi d'un après-coût hébété en pièretétant son dégoût  
explore les épaisseurs de son espace sans rien si ce n'est de moins  
en moins de cratère  
même si la saveur ne change pas  
de plus en plus de bulles de presque non naïade  
toujours plus grand moins transfuge  
derrière ses tempes de mercure stagnantes  
ou dans les rades finales de l'obscénité des marécages des pelvis  
immergés  
avec ses sables non larmes et ses minuscules morts navigables  
même si la saveur ne change pas  
et qu'uniquement dressé massif mâchedoute insatisfait en soustrac-  
tion progressive  
face à cet incertain partout très peut-être inconnu déifique  
le malétreigne l'angoisse interrogatrice  
même si la saveur ne change pas

*(Traduction Sylvia ROUBAUD.)*



## PARCE QU'IL ME CROIT SON CHIEN

Je m'ôterai la brume  
le trouble sombre jus de l'arrière-sens  
la pulpe  
la sousbourse de pensée  
toute sa houle grise je me l'ôterai jusqu'à la moelle  
avant que ne s'étale  
l'attente agaçante sable que j'ai râté tété que j'ai léché  
que j'ai avalé dans ma soif  
par lampées lentes longues  
le vide  
le plein vide qui n'est qu'un vide  
mais qui grandit  
sans fin ni destin ni cause ou règle ou pause je m'ôterai le lest qui  
ne leste pas  
pour ne pas penser comme une pierre  
pour ne pas penser que je pense  
ou penser que je ne pense pas  
les décès du cerveau et ses déchets je me les ôterai debout  
ensemble avec toute cette ombre sordide qui subsiste  
de ce qui a et qui n'a pas été  
a paru  
sans disparaître  
même si je remonte à l'arbre du tout premier premier singe je  
m'ôterai sans bornes la broussaille  
troptellement humaine  
les mille et mille sauts et sursauts et contres et surcontres  
et leurs séquelles  
et leurs minimonades et leurs minitoquades vagabondes  
et plus et plus au fond  
je m'arracherai ce lourd moi gourd balourd absurde  
qui veut encore être blessé en souriant  
parmi indifférents flagrants d'autres décombres naturels  
des restes presque morts d'un autre propre moi  
qui hurle quand même  
parce qu'il me croit son chien

*(Traduction Sylvia ROUBAUD.)*



de revoir ses visites  
comme l'une d'elles, William Blake,  
accueillait l'imagination,

au pied de la lettre.

(Poème de *La maison de l'esprit*.)

## ART POÉTIQUE

Un élément de controverse  
qui nous conduise au paradoxe  
après chaque ligne, chaque pause ;  
*l'ambiguïté aux dépens de la convention.*

Un postulat permanent, le doute,  
qui sonde la réalité,  
qui la cherche qui la cherche hors du contexte ;  
*la matière aux dépens du langage.*

Une synthèse intransposable et belle  
avec des vailances, des bêtes, des écritures,  
profanées sub specie aeternitatis ;  
*l'imagerie aux dépens des tourments.*

Une théologie créatrice d'objets  
qui se refuseront à être hostiles à Dieu.

(1957.)

## L'ŒIL

Il déborde entraînant  
le feu qui se cache dans notre poitrine  
et enflamme les vêtements,  
force  
de l'événement singulier  
sous la lune,  
fornicateur  
sous la lune de la moisson  
avec ceux qui roulent dans les blés,  
l'œil  
jamais séparé de la terre,

qui fouine, qui commande,  
qui impose la servitude à Loth  
et à la région voisine de Sodome  
tout entière,  
l'œil des Ptolémées  
patronnant le sacrosaint  
mariage entre frères,  
l'œil  
qui nourrit la vision du cathare  
et celle d'Abélard,  
l'œil de Luther, démoniaque,  
l'œil de Rousseau  
absorbé  
par son imperfection intérieure,  
œil  
qui fit semblant d'ignorer  
la beauté des autres,  
l'attrait  
baroque du paysage,  
et Malthus,  
cette fanatique  
indignation de l'œil  
contre les mêmes pauvres  
qu'il incita à procréer.

**Mer**

qui jusqu'à l'éternité renferme en soi  
les déchets,  
l'œil dépositaire  
de la voix ancienne du corbeau,  
non de la plainte ancienne de la colombe,  
œil non pas  
omnipotent ni fixe,  
emprisonné dans un triangle.

*(Traductions Sylvia ROUBAUD.)*

# MAPUCHES

En 1971, au Chili, quatre cent mille Mapuches des provinces de Malleco et Cantin engagent une lutte pour retrouver leurs terres et les deux textes qu'on va lire ont été recueillis par Ana Pizarro (1) en ce moment précis de leur histoire.

Les Manuches dispersés sur un territoire de vingt-deux mille kilomètres carrés sont ces Araucans qu'admirait Ercilla. Le développement du capitalisme chilien provoqua en 1850 une expansion de l'exploitation agricole au sud du Bio Bio. La guerre de pacification de l'Araucanie commencée en 1860 sera terminée en 69 pour la province de Malleco quand le gouvernement assigne une partie du sol aux indiens et livre le reste aux enchères...

P. L.

(1) Condiciones sociales y origenes de la poesia epica : el caso del pueblo mapuche de Chile par Ana Pizarro dans « Casa de las Américas », numéro 83, pages 159-165.

Nous

avec art

nous devons les soigner

les maladies

Avec de petites potions d'herbes

Et de mes propres mains les miennes

J'ai guéri beaucoup d'enfants

Gravement malades

Mais grave gravement

Et je les ai faits revenir

eux

avec leurs petits os comme on me les avait apportés

— on peut appeler ça un cadavre déjà —

tous étaient saisis de paralysie du sang

et tout

Les petites mains

tout ça

en plus la petite langue qu'ils avaient avalée

il a fallu la leur tirer avec les mains dehors

leur donner une petite boisson fraîche

voilà

une petite potion

souvent un petit lavage voilà  
l'une ou l'autre façon  
pour faire tomber la fièvre  
parce que c'est de fièvre que nous mourons nous à la campagne  
et si nous ne faisons pas attention à ça  
nous mourons pas davantage  
il nous faut posséder cet art  
quand la compagne est très ignorante

des tas de femmes ont perdu leur enfant <sup>son enfant meurt</sup>  
pas seulement une

elles vont à  
elles vont au médecin  
elles reviennent avec les enfants malades encore plus gravement  
ils meurent en route  
c'est une chose très triste le paysan ma compagne

## **Comment ils volèrent leurs terres aux ancêtres**

Vint un homme  
un gringo sans doute  
il s'appelait Rudecindo Elgueta  
tel est celui qui vint faire ici des fossés  
il vint avec un grand chien  
ils commencèrent à enlever la terre  
à cela les vieux ne dirent rien  
car ils ne savaient pas  
ils étaient ignorants  
ils ne savaient pas parler non plus  
ils arrivaient  
clôturaient  
s'approprièrent  
en réduisant réduisant  
ici la terre des Mapuches  
et que pouvaient-ils dire  
ils savaient parler  
mais dans leur propre langue



# AXÉ-GUAYAKI

Les Axe-guayakis constituent l'une des dix-huit tribus indigènes qui subsistent dans les deux régions — occidentale (Chaco) et orientale — que divise le fleuve Paraguay.

Ils appartiennent linguistiquement au tronc commun Guaraní. Axé signifie *personne*. Guayaki est le nom donné aux Axé par les guaranis : 

rat	sauvage
-----	---------

Pendant la conquête on les captura puis, ligotés, on les baptisa mais il fallut constater qu'ils mouraient rapidement. Il y avait déjà neuf ans en 1959 que Manuel de Jesus Pereira était un tueur d'indiens quand il fut nommé au *département des affaires indigènes* chef de la « réserve » Axé. (Cette concentration appelée « *colonia nacional guayaki* » est située dans les environs du village de San Joaquín.) Il put dès lors en faire le commerce à raison de cinq dollars par tête. L'ethnologue Münzel qui dénonça cette officialisation du massacre fut expulsé du Paraguay.

Les indiens Axe croient que mangés par un jaguar mythique ils doivent se changer en jaguars et manger leurs frères. Par analogie, prisonniers des Paraguayens ils aident ceux-ci à s'emparer de leurs semblables. « Je suis un homme qui halassait les blancs, je suis un blanc. » Leur chant est le chant lucide de leur dégradation et de leur agonie.

[Les textes Axé-Guayaki(s), maká(s) et mbyà(s) et les notes qui les accompagnent sont ici traduits de l'espagnol.]

Ils ont été empruntés au n° 4 de la revue *Crisis* en partie consacré aux *Cultures condamnées*.]

P. L.

## Chanson de beipuradarégi

Nos grands parents, nos grands parents,  
très loin nous les avons laissés  
la tête inclinée sur les bras croisés.  
Nos grands parents  
qui jadis étaient des ours fourmiliers,  
très loin nous les avons laissés  
la tête inclinée sur les bras croisés.  
Les nôtres,  
ceux de notre sang,  
nous, déportés si loin  
nous les avons laissés,  
la tête inclinée sur les bras croisés.  
Nos aïeules  
la grande terre les recouvre  
la tête inclinée sur les bras croisés.  
Ces jaguars de blancs  
ils vont faire que les femmes seront grosses ;  
ceux qui faisaient le chemin du blanc  
ce sont des êtres magnifiques,  
et voici que s'est éteint  
le beau chant mâle



contre les jaguars et contre les blancs.  
 Ces jaguars de blancs  
 ils vont faire que les femmes seront grosses ;  
 ce sont des êtres magnifiques  
 ceux qui fuyaient le chemin du blanc ;  
 nous avons fui très loin  
 nous les avons laissés  
 la tête inclinée sur les bras croisés.  
 Ces jaguars de blancs  
 ils vont faire que les femmes seront grosses ;  
 ce sont des êtres magnifiques  
 ceux qui fuyaient le chemin du blanc ;  
 voilà les colonnes qui ne sont plus debout  
 et nous avons laissé les arbres très loin,  
 la tête inclinée sur les bras croisés.  
 Nos grands parents, nos grands parents  
 nous les avons laissés très loin  
 la tête inclinée sur les bras croisés.  
 Les ancêtres des temps lointains,  
 ils étaient des colonnes,  
 épines dorsales magnifiques,  
 leur cri mâle s'est éteint.  
 Nos pères qui jadis étaient des ours fourmiliers,  
 nos pères  
 qui jadis étaient des ours fourmiliers  
 leurs crânes  
 nous les avons laissés très loin  
 la tête inclinée sur les bras croisés.  
 Nos ancêtres, nos ancêtres  
 nous les avons laissés très loin  
 la tête inclinée sur les bras croisés.  
 Nos aïeules très vieilles,  
 nous, déportés si loin  
 nous les avons laissées  
 la tête inclinée sur les bras croisés.

Beipuradarégi signifie : jeune femme dont l'âme a quelque chose d'un cheval. Julia Pereira, tel est son nom chrétien n'a pas plus de quatorze à quinze ans. C'est une des plus jeunes chanteuses de la colonie. Selon la tradition Axe, la jeune fille pubère se trouve pendant son initiation en état de balce, c'est-à-dire exposée au danger d'être dévorée par un jamo (jaguar). Il se peut que le jaguar ravisse la jeune fille et l'emène dans la terre des jaguars où elle se transforme aussai en jaguar. Selon la croyance des Axé les éclipses de soleil sont dues à des attaques des jamo qui dévorent le soleil. Selon ce schéma le soleil reste du côté des Axe et s'oppose aux jaguars

Comme l'initiation n'est plus pratiquée aujourd'hui on peut prévoir la disparition des chansons dans la colonie. Des chansons à texte fixe sont actuellement en train de les remplacer. On enlève ainsi aux Axe la possibilité d'extérioriser leurs problèmes dans des chansons de leur composition. Quelques personnes jeunes à qui on a eu recours pour l'explication des textes n'étaient plus capables de répéter sans faute les mots enregistrés et moins encore d'en éclairer le sens.

## Chanson de xaxubutawaxôgl

Maintenant  
je m'en vais au loin  
disparaître  
auprès de mes frères, sur la terre de mes frères.  
Nos ennemis,  
avec eux nous nous accorderons  
— oh qu'il est parfait ce foyer !  
Les femmes blanches innocentes  
avec qui nous pourrons coucher,  
les voici déjà de beaux ours fourmiliers  
— oh quel foyer ce sera !  
J'ai touché en d'autres temps  
le flux puissant du sang  
de ma protégée      fille      femme,  
avec qui je ne dois pas coucher.  
Mais mon corps maintenant ne peut le supporter.  
Mon oncle maternel fut,  
homme grand,  
un magnifique ours fourmilier,  
il s'est ouvert un chemin vers la lumière  
il emportera mon esprit  
et moi je serai heureux, étalé sous la terre.  
Celui-là qui n'était pas mon frère,  
dans ses cheveux une grande clairière,  
celui qui chantait avec des soupirs  
Voilà bien longtemps qu'il est  
un ours fourmilier.  
ma protégée, ma fille-femme  
son sang je l'ai léché  
et mon corps fut tout effrayé  
de ma protégée ;  
elle a été toute léchée  
elle a été toute pleurée.  
Mon unique oncle maternel  
je l'ai beaucoup pleuré  
ses chants de moquerie pour moi se sont arrêtés.  
L'horrible oiseau amer  
m'emportera  
selon la coutume  
il balaira ma tombe avec soin  
et ses chants de moquerie me feront beaucoup de bien.  
Comme nous, mais bien meilleurs  
les défunts avec leurs grandes faces de taureaux

restent droits, fiers,  
et regardent les Axé  
Les Axe ont  
un beau lendemain  
car celles avec qui nous pouvons coucher  
ont chanté il y a longtemps  
chanté, chanté —  
il y a bien longtemps.  
De celui qui par haine  
veut me blesser  
j'ai déjà parlé  
moi ce beau corps  
endroit déjà mort pour les chansons de moquerie.  
Celui qui n'a pu être mon protégé,  
son penis blanc innocent,  
c'est un ours fourmilier qui n'a pu grandir,  
sur sa tombe,  
j'ai balayé pour sa pleine félicité.  
Celle qui m'a porté dans ses bras quand je suis né  
cette femme qui n'est pas de notre groupe  
cette grande vieille femme fière,  
avec qui je ne pouvais coucher,  
comme son chant s'est éteint  
comme s'est éteint son chant de moquerie !  
De ma mère,  
avec qui je ne peux coucher,  
je sens le toucher caressant  
qui me saluera.  
Je n'ai pas encore saigné  
de ce sang porté  
par qui nous ressemble et qui est magnifique.  
Mon fils unique, oui,  
pareil à moi mais plus beau,  
il a déjà beaucoup saigné  
mordu par la grande dent.  
Nos ennemis qui portent encore le tembetà  
guettent le grand cri rauque  
et sont prêts à la fuite.  
Celui-ci est mon seul oncle maternel,  
ours fourmilier debout,  
il surveille mon compagnon  
qui veut me blesser.  
Mon protégé,  
l'homme grand,  
qui porta le tembetà  
a cessé de me nourrir.

Et vous nos belles-sœurs  
 votre sexe généreux  
 a fait venir les jaguars,  
 vous échappiez à notre possession,  
 que tout cela est loin !  
 Ce bel homme  
 que j'avais pris,  
 c'est déjà du temps passé.  
 Moi-même  
 seul et sans personne au monde,  
 homme à la longue flèche rugissante,  
 voilà longtemps qu'on me hait.  
 Les femmes avec qui nous pouvons coucher,  
 elles étaient déjà très vieilles,  
 avec qui nous voulons fonder une maison,  
 voilà longtemps qu'elles se sont enfuies.  
 Mon oncle maternel,  
 homme grand,  
 s'est enfui avec nos flèches  
 il y a longtemps.  
 Moi, qui suis vieux maintenant  
 je fus très fort, en d'autres temps.  
 Celle qui fut mon épouse  
 cette châteleur de la femme grande et belle,  
 elle est morte ;  
 son corps est mort que nous aurions pu apporter  
 quand il avait sa beauté,  
 nous ne l'avons plus.  
 Celles qui sont  
 semblables aux Axe  
 ces femmes nos belles sœurs  
 ne fuiront plus par le chemin  
 elles se sont changées en ce grognement d'un autre temps  
 Moi-même  
 seul et sans personne au monde  
 j'ai déjà le bel aujourd'hui.

Xaxubutawaxúgi signifie « personne barbue dont l'âme a quelque chose du grand pécarí ». Homme de quarante à cinquante ans. Son épouse est morte quelques semaines après sa capture, le laissant seul avec son fils. Le veuf dut jouer auprès du fils le rôle de la mère. C'est alors que la rarefaction des femmes dans la colonie commença d'avoir des conséquences particulières, le transformant lentement en un homme passé, c'est-à-dire qu'au lieu d'accomplir ses devoirs d'homme et de chasseur, il adopte socialement le rôle d'une femme finissant par se comporter comme un homosexuel. Clastres qui a connu Xaxubutawaxúgi en 1962 le décrit encore comme un homme qui n'accepte pas son rôle intérieurement. Actuellement Xaxubutawaxúgi explique que les vivants ne présentent pas pour lui d'intérêt. Il laisse entendre qu'il mourra sur la terre où sont ses amis d'antan, ceux qui se sont transformés en la nature de cette terre natale. Sur la Terre des morts il mangera les animaux de la forêt en quoi ses parents se sont en partie transformés. Puisque dans son rôle social et dans sa propre théorie il est une femme, l'acte de manger cette chair correspond à l'ingestion par la future mère d'un animal qui contribuera dans son ventre à la formation d'un bykwa, c'est-à-dire, à la continuation du cycle qui unit les vivants aux morts, et les hommes à la nature.

# LES MAK'A

On les trouve dans la colonie « Fray Bartolomé de las Casas » sur la rive droite du Paraguay. Le général Juan Belaieff leur avait fait donner un territoire en remerciement de services rendus lors du relevé topographique du Chaco. Il exerça sur eux une grande influence et les introduisit dans la vie moderne.

La colonisation rapide du Chaco leur a fait perdre leurs terres.

Décimée par l'alcool, par les maladies, la population makâ compte aujourd'hui quatre cent quatre-vingt et une personnes.

P. L.

## Ciel

Ce sont les ténèbres sombres. Ce n'est pas le matin. Le retour est loin. Voici que l'aube vient, éclaire. Où la lune ? Elle sort, s'en va, elle va mourir la lune.

Deux lunes meurent. Lampe. Où le soleil ? Il est monté loin le soleil.

Et le matin. Heure, instant, hier. Fête, repos. Court moment. Il y a si peu, à l'instant. Aujourd'hui, après. Quand ?

## Peinture

Spontanément je peins ton visage, tu le peindras à la mode indigène ? Je vais l'entourer de la meilleure perle. Je vais te donner des grains pour ton collier. Des plumes de grue royale. Je donnerai des plumes d'autruches, des bracelets de plumes, des tresses pour tes cheveux, je te les offrirai. Vrai ? Il y en a ? Tu me les offriras ? Je te les ai offertes. Le camion apporte les cadeaux. C'est un présent pour toi. Je te l'offre.

## **L'autruche-fantôme**

Il y a longtemps dans le chaco je poursuivais une autruche fantôme  
à travers bois.

Elle avait de grandes ailes.

A peine ai-je décoché ma flèche, elle a couru s'est échappée s'en-  
fonçant dans la terre.

Je suis revenu.

Je suis très malade

Beaucoup de sang court dans ma bouche.

Dangereuse est l'Autruche-Fantôme

Puis j'ai maigri.

Je suis devenu très maigre, peu s'en faut que je meure

## **MBYA-GUARANI**

Féroce­ment persécutés, ils n'ont pas été catéchisés par les jésuites et ils ont pu  
préserver un peu leur culture spirituelle.

Léon Cadogan a établi ces textes avec l'aide de ceux qu'ils appellent inarandu  
porá ' Vâc : les détenteurs de la bonne science.

Les mbyá-guarani disparaissent.

« Si nous n'allons pas très vite sur le terrain » écrivait Cadogan, « il sera trop  
tard... »

## **Chant rituel de notre aïeul le grand premiersprit**

Dans sa future demeure réfléchissait  
mon Aïeul le grand premier esprit ;  
D'une lueur éternelle et ténue il illuminait sa future demeure  
mon Aïeul le grand premier esprit ;  
De sa future demeure vite s'approchait  
mon Aïeul le grand premier esprit ;  
Et il éclairait sa future demeure  
mon Aïeul le grand premier esprit ;

Et il éclairait pleinement sa future demeure  
mon Aïeul le grand premier esprit ;  
Il cherchait un siège orné où s'asseoir ;  
il cherchait un petit siège brillant orné où s'asseoir ;  
il cherchait un petit siège flamboyant orné où s'asseoir ;  
il cherchait un petit siège tonnant orné où s'asseoir.  
Pour s'asseoir avec sa propre loi ;  
pour s'asseoir lui avec sa propre lumière ;  
pour s'asseoir lui avec ses propres flammes ;  
pour s'asseoir lui avec ses propres tonnerres ;  
pour s'asseoir lui avec sa propre parole ;  
pour s'asseoir lui avec sa propre parole brillante ;  
pour s'asseoir lui avec sa propre parole flamboyante ;  
pour s'asseoir lui avec sa propre parole tonnante.

## **Chant du colibri**

As-tu quelque chose à nous communiquer Colibri ?  
Colibri lance éclairs !  
Est-ce le nectar de tes fleurs qui t'a fait mal au cœur, colibri ?  
Colibri lance éclairs, lance éclairs !

## **Salut amical du colibri**

Si le nectar de tes fleurs  
t'a fait mal au cœur Colibri  
la jeune fille te fera  
bien plus de mal au cœur encore !

*(Traductions Pierre LARTIGUE.)*

# LES CHICANOS

Les habitants d'origine espagnole des Etats-Unis du Nord (cinq millions) se trouvent groupés principalement dans l'Arizona, le Colorado, le Nouveau Mexique, la Californie et le Texas. Ce sont les « Mexicanos » ou « Chicanos ». Au plus bas de l'échelle sociale ils ne participent pas à la vie politique des Etats-Unis. Un mouvement de création littéraire et de protestation politique est apparu récemment parmi eux. On lui a donné le nom (à l'université de Los Angeles en 1966) de *Chicano*.

Plus qu'à la révolution mexicaine les *Chicanos* font référence au pouvoir noir, à Cuba et aux gouvernements populaires africains. L'anglais et l'espagnol constituent pour eux une seule et même langue : celle des « barrios » où ils vivent.

P. L.

Jugábamos/we played

Tino Villanueva

en el barrio  
— en las tardes de fuego  
when the dusk prowls  
en la calle desierta  
pues los jefes y jefas  
trabajan  
— often late hours  
after school  
we play canicas...

ALURISTA.

The memories of childhood have no  
order, and no end.

DYLAN THOMAS.

jugábamos/saltábamos/  
jugábamos a todo.  
era rito y recreación en el patio de mi barrio  
in the just-awakening week : kneeling there  
in sunnybronzed delight  
when my kingdom was a pocketful of  
golden marbles.  
how in wide-eyed wonder i sought winning  
two agates for my eyes/& so,  
not knowing what it meant, i played for keeps.  
jugábamos/y nos jugábamos la vida—

••



my posse always got its man/  
i was the Chicano Lone Ranger/i was Tarzan  
of backyard pecan trees/time-tall trees blooming  
with the color of adventure/trees that ripened  
with m age through rain-ruined days.

running/gamboling i played oblivious to  
fine earth shifting in the cuffs of my fading jeans/  
crawling/leaping always reaching/  
alcanzando/alcanzando hasta las delicias del vacío  
indominable/

corriendo por los rincones de mi patio  
donde mi abuela tenía sembrado tulipanes y claveles/  
correteando por entre sol y resolanas  
en aquellas tardes de aquel fuego.

jugábamos/brincábamos/  
jugábamos a todo.  
era mito y sensación when the tree-house wind blew  
in simultaneous weathers : era un viento verde  
sabor a higo, a hierbabuenas, a veces a durazno—

esencias de nuestro jardín.

and in my Cracker-Jack-joy of late saturday afternoons  
my red wagon was full of dog/& my tricycle traveled  
one last time every turnpike of my yard.

now the fun running to soothe the dry sun on my tongue/  
now the tireless striding toward stilled water of  
bouyant ice cubes in a glass transparent dripping  
in the gripping of my mother's hand.

∴

jugábamos/corríamos/  
jugábamos a todo.  
era grito y emoción en mi predilecto pasatiempo :

thirteen years out of the womb i was  
pubescent Walter Mitty fleet as Mickey Mantle  
at the Stadium :

*tok l... there's a long drive to center... Villanueva  
is back/back/back/the ball is up against the wall...*

as i banged my back against our dilapidated  
picket fence. grandpa repaired it twelve times over.  
yes, i dreamed of spikes and baseball diamonds/  
meantime

i played descalzo en angostas calles polvorosas  
(a dust decreed by the City Council, i know now.)  
mis camaradas in bubble-gum smiles chose up sides/  
so batter up 'cause i'm portsider like  
Whitey Ford/'ve the eagle eye of Ted Williams  
i tugged the bill of my sea-blue cap for luck/  
had NY on it :

*time out ! let the dust settle/as it must/  
traffic should slow down on gravel streets—*

*especially Coca-Cola trucks.*

but the game goes on/dust mixing with perspiration.  
inning after inning this game becomes a night game too/  
this 100 watt bulb lights the narrow playing field.

..

such were the times of year-rounded yearnings  
when at the end of light's flight i listened in  
reflective boyhood silence.  
then te day-done sun glistened, burned deeply,  
then disappeared into my eyes blinking : innocently  
i blinked toward the towering twilight.

..

jugábamos/saltábamos/  
jugábamos a todo.

Paris, Septiembre 1972.

Jugâbamos / we played  
Nous jouions / nous jouions

Tino Villanueva

Dans le quartier  
— par les après-midi de feu  
*quand le crépuscule rôde*  
dans la rue déserte  
*supérieures et supérieures*  
travaillent  
— souvent aux heures tardives  
après l'école  
nous jouons aux billes...

ALURISTA.

*Les souvenirs d'enfance sans ordre*  
ni fin.

DYLAN THOMAS.

nous jouions/nous sautions/  
nous jouions à tout.

c'était rite et récréation dans la cour de mon quartier  
*quand la semaine s'éveillait : à genoux, là,*  
*dans les délices d'un soleil bronzé*  
*quand mon royaume était une pleine poche de*  
*billes dorées.*

*Comme je cherchais les yeux ronds, émerveillé, à gagner*  
*deux agates pour mes yeux/ainsi*  
*sans en connaître la signification je jouais pour de bon*  
nous jouions/et nous jouions entre nous la vie —

••

*ma patrouille attrapait toujours son homme/*  
*j'étais le Chicano Lone Ranger/j'étais le Tarzan*  
*des pacaniers d'arrière-cours/des arbres aux fleurs couleur*  
d'aventure

*grandes avec le temps/des arbres qui atteignaient la maturité*  
*en même temps que moi au fil des jours gâchés par la pluie*  
*courant/gambadant je jouais oubliant*  
*la terre fine qui bougeait dans les revers de mon jeans délavé*  
*rampant/sautant toujours atteignant*  
*atteignant/atteignant même les délires du vide*  
qu'on ne peut dominer

courant dans tous les coins de ma cour  
où ma grand-mère avait semé des tulipes des œillets  
courant entre soleil et grandes places abritées  
en cet après-midi de feu.

••

nous jouions/gambadions/  
nous jouions à tout  
c'était mythe et sensation quand le vent soufflait des saisons  
simultanées

entre arbres et maison : c'était un vent vert  
saveur de figue, menthe, et brugnon parfois —

essences de notre jardin

le samedi, dans la joie formidable de mes fins d'après-midi,  
ma petite voiture rouge avait fière allure/et mon tricycle parcourait  
une dernière fois toutes les grandes routes de ma cour  
parfois, infatigable, j'avançais à grands pas vers l'eau apaisée et  
les glaçons légers du verre transparent qui gouttait,  
agrippé par la main de ma mère



nous jouions/nous courions  
nous jouions à tout  
émotion et cri dans mon passe temps favori :

J'étais sorti depuis treize ans de la matrice  
Walter Mitty pubère aussi léger et rapide que Mickey Mantle  
sur le stade :

Voilà... maintenant un long drive au centre... Villanueva  
revient/il revient/il revient/la balle frappe le mur...  
comme je me jetais le dos contre notre palissade  
délabrée, mon grand-père la réparait douze fois de suite  
oui, je rêvais des piques et carreaux du base-ball  
en attendant

je jouais les pieds nus dans les rues étroites poussiéreuses  
poussière décrétée par le Conseil municipal je le sais maintenant  
mes camarades au sourire de bubble-gum choisissaient leur camp  
alors attention les batteurs je suis un ailier gauche de la taille  
de Whitey Ford/j'ai le regard d'aigle de Ted Williams  
je me suis fendu pour acheter une casquette bleu de mer  
pour me porter chance

j'ai fait marquer NY dessus :

La mi-temps ! laissez retomber la poussière/comme il faut  
Les véhicules doivent ralentir dans les rues de gravier  
surtout les camions de Coca-Cola  
mais le match continue/la poussière se mêle à la transpiration  
tour après tour ce match devient aussi une nocturne  
cette lampe de 100 watts éclaire l'étroit terrain



*tel fut à longueur d'année le temps des désirs ardents  
où, lorsque la lumière était à bout de course, j'écoutais  
dans un silence enfantin méditatif  
le soleil déclinant étincelait alors brûlait vivement,  
puis disparaissait en vacillant dans mon regard : innocemment  
je clignais des yeux vers le crépuscule grandissant.*

nous jouions/nous sautions/  
nous jouions à tout.

*(Traduction Pierre LARTIGUE et Jacques ROUBAUD.)*

Où sont-ils ? Ces visages, ces grimaces, ces voix ;  
combien, pris comme des juifs tout nus  
dans les griffes de l'industrie et les dents de l'armée,  
ont été brûlés à la chaleur des temps,  
combien étouffés dans les charettes de la pauvreté,  
tués par la bagatelle,  
combien sont morts dans les champs de coton autour d'Eloy  
dans les faubourgs de Palisades,  
dans une petite clinique d'Ontario,  
mariés à Bakersfield,  
divorcés à Wichita,  
enterrés à Lincoln ?  
Qui d'entre eux a travaillé avec les Japonais  
dans ce faubourg d'Oceanside,  
donné le jour à un enfant à Salt Lake  
et s'est gelé presque à Monclova.  
Qu'est-il arrivé à Chepo : a-t-il toujours  
ce bâton noueux qu'il vola  
à un cul-terreux à San Anto ?  
Qu'est-il arrivé à Amapola : est-elle retournée  
dans sa famille à Durango ?  
Qu'est-il arrivé à Raymond Bill : peut-être que ses facilités  
en mathématiques lui ont permis d'échapper à la Corée ?  
Pedro Ornelas, Cipe Zepesa, Oratio Quintanilla ont-ils découvert  
en leur âge mûr que le monde  
était simplement un fragment de substance  
tourbillonnant dans l'effroi de l'univers ?  
Ont-ils trouvé le monde menaçant comme des loyers dûs,  
aussi doux que le cœur de pastèque en été,  
aussi vide, fantastique, illusoire que les promesses politiques ?  
Eddie Pacheco, on disait que c'était le plus amusant d'entre nous,  
bien qu'il terrorisait les nouvelles maîtresses  
et enquiquinait les pions en demandant des cigarettes,  
on m'a dit qu'il a tué un autre travailleur émigrant à New Jersey  
et qu'ils l'ont tué quand il fuait vers l'Atlantique.  
Cela n'a pas été très drôle, Eddie.  
Francisco Clark a tenu pendant un temps un salon de billards à  
Finicas, Arizona,  
mais personne ne sait ce qui lui est arrivé quand est survenue la  
rénovation urbaine,  
qui l'a fait déménager.

Dinger Dalsen s'est trompé : il a tué son père,  
mais il a réussi à devenir ingénieur électronique et il a voyagé autour  
du monde.

Joe Timbon tenta d'entrer à l'Université plusieurs fois mais on lui  
a fait comprendre.

Richard Meduda fût parachutiste,ingénieur  
mais il ne sut jamais si ce qu'il haïssait le plus  
était le monde ou lui-même.

Et Juanito Ybarra partit pour l'est.

Narciso Fearsend,semant des poèmes à Corpus ?

L'Arabe Efren peint dieu sait où.

Samuel Isidro Gonzalez est mort sur la table d'opération  
de Parkland Memorial,

à l'âge de douze ans,

il ne savait toujours pas comment apprendre certains faits par cœur.

Johnson Ramirez est jardinier à Amarillo :

ce fils de pute un jour il m'a frappé dans le dos avec une boule  
de terre qui avait

une pierre dedans

et sa sœur Martina fut une des plus célèbres putains

(m'a-t-on dit)

de Robstown.

Et Juan Enrique Lopez : qui sait ?

Nelly Samora : qui sait ?

Lui,« Le corbeau »,Ochoa : qui sait ?

Je contemple la photo de la classe et je me mets à penser :

seul je sais où je suis ce qui m'est arrivé ; et je me demande

quelle place je tiendrai dans les pensées de ceux dont je ne me  
souviens pas,

ceux de Modos,Ecole publique N°1,Vivora,Texas,

Classe de 39.

(Traduction Pierre LARTIGUE.)

Lettre/poème à Ernesto Cardenal

Roberto Vargas

Et que de vertiges  
de symboles de mots  
n'avons-nous pas connus  
cher poète  
toi là-bas... avec ton  
expérience toltèque  
ton front bronzé  
par le soleil ancien

(nicaraguayen) soleil...  
 soleil terrible qui a  
 baigné/brûlé plus  
 d'un poète...  
 et quelles peines/faims  
 tortures n'auras-tu  
 supporté mon frère... toi  
 sous le bras du bourreau/pantoufle de l'united  
 fruit co. et les e.e.u.u.  
 traîne savate (comme qui  
 dirait « une merde »)  
 moi... nica/plouc  
 Va-nu-pieds (en bottes fines)  
 Kneedeep dans le caca caca là-bas  
 en plein dans le groin de cette  
 truie d'Amérique u.s.a.  
 toute rouge/blanche/bleue  
 (comme qui dirait...  
 « une merde »)...  
 chante-moi/peints-moi les  
 heures de sirop de canne  
 dream me colors  
 de l'avocat et l'orgeat  
 vénéré que nu-pied  
 à l'ombre de moi-même  
 je savourais avec des yeux d'enfant  
 écoute & J'll sing of  
 things go better with  
 things go better with  
 coca cola ou d'elsie  
 la vache à lait de borden's  
 (o si rouge/blanche/bleue)  
 et les caisses pareilles  
 de cracker jack avec la  
 surprise en plus faster  
 eat faster eatfastereat...  
 (et si tu veux tu commences  
 à la fin et si tu veux...)  
 & i'll sing of savon palmolive  
 avec une seule cuillerée  
 ça te secoue tous les vices  
 (chier/fumer/boire des politiques ?)  
 et tu dors avec la vierge de  
 colgate un mois ou plus  
 ou vierge rouge/blanche/bleue  
 & of essence ε♯♯○ / ε♯♯○



La STANDARD OIL avec son liquide  
noir/

spermatozoïque/  
baptisant la face ridée  
de notre putain de planète  
planète rouge/blanche/bleue  
errant toujours avec des visions  
d'alcool amer dans mes nuits  
fumeuses fumeuses fumeuses  
in the red the white and blue  
o fumée d'herbe consacrée  
(nirvanha dans son vol)  
fumée du silence miroitant  
(colonnes vers le ciel)  
in the red the white and the blue  
he red the white the blue  
imagine-moi dans mon pays  
(bronze épée de canne  
avec des nuages dans les cheveux)  
imagine-moi dans les forêts  
le fusil à la main  
et les chansons de Sandino (1)  
jaillissant de ma poitrine....  
imagine-moi en fumée... fumée...  
qui fait des boucles  
au-dessus de Momotombo (2)  
fumée fumée cosmique  
ombre sur le guerrillero  
qui rêve d'amour  
pendant sa longue attente...  
Et que de vertiges  
de mots (rouges)  
et de symboles (blancs)  
n'avons-nous pas gobés  
(bleu)  
cher poète  
toi là-bas  
moi là fumeusement  
dans le rouge THE WHITE & BLUE  
THE RED leblanc & BLUE  
THE RED THE WHITE et bleu

(Traduction Pierre LARTIGUE.)

---

(1) Sandino (Augusto César) général et patriote nicaraguayen (1893-1934) qui prit la tête de la résistance à l'occupation nordaméricaine de 1927-1933. Il mourut assassiné.

(2) Momotombo : volcan du Nicaragua.

## COUPE LA MÈRE DU VINAIGRE

Coupe la mère du vinaigre.  
 Taille, entaille, taille, busard.  
 De la branche à l'entre-deux, grand-duc,  
 ton pendule racle la terre.  
 Au ras de l'immense tronc  
 on attend, l'oreille croît comme l'arbre  
 horizontal, racle, busard.  
 Suspends ton pendule à la rosée,  
 grand-duc ; racle, busard, sylve,  
 miel sur la roche couverte  
 de méduses qui enroule le pendule.  
 Racle le sable qu'hier tachait  
 le pendule ; taille, busard,  
 coupe la moëlle de l'huile.  
 Le pendule racle la mère du vinaigre.  
 Elance-toi, grand-duc, ton ombre est sur le sable.  
 Tu désires te clouer charnellement  
 sur ton ombre épaisse. Elle est là,  
 dans la moëlle de l'huile.  
 Ne te suspends au pendule  
 qui racle la mère du vinaigre.

## CIELS DU SABBAT

Fichées ou s'effilant, au parc ou dans la mer,  
 troquer, Trocadéro, anapestes, trochaïque, les voilà.  
 Leurs draps en hottes lâchent des pygmées, linges  
 du théâtre bouffon des mœurs des blancs-becs,  
 entrant à la galerie avec le masque de la collation,  
 ivoires des paravents d'ornement revus  
 par le sifflet qui pince les brouhahas.  
 Elles arrivent avec leurs draps étincelants de jambes,  
 de retour au revers du disque payé,  
 les cheveux ponceau, les jambes poissonneuses, les canards dans  
 les jupes  
 sur d'âpres lunes de fiasque d'azur ottoman.  
 Du parc ou de la mer avec au voile un bruit de ferraille  
 par la marmite meurtrie aussi, n'était que le parc  
 ou la mer mâchent trochaïque, anapestes, les manteaux

prêtés, gloussements de la fumée, pour que s'en purlèchent  
 les dames sur l'échelle qui vernissent l'ancre.  
 Des brisements de hanche et guitare affinent l'épine  
 évaporée dans la poche du jour  
 du débarqué. Dans l'anapeste aux viennoises flatteries,  
 le vin et l'ange de la place des ambassadeurs,  
 pour sauter l'opérette à cornemuse, pour les couronnements  
 du songe de cire fluant depuis la maisonnette  
 à l'ire juste du plaisir du sable et du pendule.  
 Aiguillette, mât de cocagne, petits ânes de la vitrine aux trois glaces,  
 onagre aux nains en bois de fer,  
 aneths qui cuisent saumure sur encolures,  
 sacoche qui encaisse les tours à sonneries descendantes,  
 feuilles de courge, guimauve dégringolée  
 au diable vauvert, linge de rougeole, salon  
 aux bostons de *Fatime, l'écuyère*,  
 entre dans les sacs avec des ciseaux ébréchés  
 et des poudres amétropes pour l'éternuement qui brise  
 l'extase. *Méodies de Broadway*, bouchon, raton,  
 de corail mordant l'oreille, dur carrousel à pointe,  
 de vers à soie, confiseur à la balayette  
 pour l'oreillette. Suave oraison  
 silencieuse baignant le corps de benjoin.  
 Ah, que s'éteignent, à sa sonnerie les cinq  
 registres, il ne vient pas ici le vers échanson,  
 Ganymède d'entrepont, labyrinthe d'indigo  
 de l'autre linge, ferme facteur la sacoche  
 avec les sept chats des Pléiades,  
 réclame ton sifflet saturnien, regagne la rive  
 pour entendre et sucer les éponges.  
 Mollusque, languette de mouette à sa tour,  
 confiseur, s'écroulant.  
 Elle apprend dans le limon d'Égypte, puis se déguisa  
 en morisque, sa guitare lui dérobe les petits matelots.  
 Judith, regardant les chaussures au soir de la première,  
 chaussures bleues aux cils mal cordelés,  
 et la sonnerie farde son miroir, léchant des bostons.  
 Les groupes revoient l'efficace lenteur de la boule  
 de cristal, remplaçant la sphère mordant  
 sa copieuse substance, les mains absorbent  
 le cristal, quoique s'interpose la politesse manuelle,  
 sa sanguinaire projection transperce le cristal.  
 La boule se traîne suave, à chaque feuille, descend  
 par son gracieux centre durci, va se briser  
 sur les dalles, reçoit le souffle médiateur  
 tapis où se marque le point dans un silencieux

tapage, seul le geste dansé des lèvres  
et la voix qui ne tresse déchiffre les petits cris  
du brouillard, l'arbre grandit pour pêcher  
la boule de cristal, saute de feuille en branche  
sans s'intercaler dans la tâche dormante des oiseaux.  
Le cristal évapore l'incroyable procession nocturne  
des jeux avec la boule de cristal, la souffle  
jusqu'à la cime des arbres, quand s'éveille un oiseau  
les joueurs échangent leur tête, souhaitent  
une excessive rigueur dans la précision de leurs jeux  
et somnolent en écoutant la naissance  
de l'arbre aux racines suantes de cristal.  
Les infatigables joueurs poursuivent la boule  
qui jamais ne fut là, mais la terre s'évapore  
en entrechoquant le brusque d'une poussée  
et la boule de cristal.  
Les vérifications lavent le saumon, la maigre  
lune réjouit la chatouille des gendarmes.  
Leur sifflet hisse la méringue des braguettes,  
attendant les baguettes du boulanger blaguant  
avec le suicidé, parce que l'Américaine paraphe  
avec le mur, pour ne pas revenir avec les dentelles  
vertes de Virginie et exécuter ses désirs  
adoptifs avec le bel oiseau.  
Les pas hésitants du trochaïque glissent  
sur l'obsidienne sans réclamer le relief  
où la tortue détruit les ponctuations  
de la lance et attend le sanglier.  
La lisse, la turbulente lividité de l'obsidienne  
ou le gorgerin de l'escargot gaditan,  
reculent devant la pierre de cuivre aux fibrilles  
d'or, ou la preste anémone docile  
au visage de chaque brise tourne sa bouche,  
assaillant les pores aveugles le trident.  
Le débarqué est maintenant frôlé par la boule  
de cristal, il monte par l'ancre découpée  
sur une pierre molle et transparente  
et un œil empaillé de poulpe.  
*L'écuyère* le lamina entre deux draps,  
il se sent intercalé par la flûte  
qui lui souffle une poussière de guimauve  
et le bol nébuleux qui l'accueille et l'endort.

## LA ROUE

Homme ciré de noir. Yeux rouges.  
Il est dans la guérite en sentinelle et regarde alentour.  
L'agneau dort dans sa chevelure.

Un autre homme aux dents et aux pieds  
très blancs et très grands.  
Ses cheveux sont comme des escarboucles.  
Il devient fou et songe aux mystères d'Eleusis,  
à croupetons sur un tapis.  
Le taureau repose en arrière de son cou.

Une femme qui s'élève, comme un oiseau à tête de femme.  
Elle est très nonchalante à la couture.  
Elle demande des gemmes, veut une progéniture.  
Dans son ascension un miroir la suit.  
Une femme derrière son bras gauche.  
Un homme derrière son bras droit.

Dans sa chevelure on voit trois fleurs rouges,  
traversées par trois épingles vertes.  
Elle empoigne un bâton en branche de tamarin.  
Elle boit et chante avec les marins.  
Elle serre entre les deux seins et la gorge.

On dirait un noir.

Il travaille à la Quinta del Ñato.  
Horrible, l'ennui le défigure.  
La viande et les fruits font un liquide  
indéchiffrable dans sa bouche  
Dans la main il tient un cruchon  
avec le même liquide, devenu transparent.  
Il est entre les deux mamelons et le nombril.  
Quand il s'étire il s'étend  
d'un sein à l'autre.

On voit s'élever un homme noir, il est plein de poils.  
Il a trois tatouages : l'un, sur la peau ; l'autre, sur la soie.  
Le troisième, sur un manteau rouge, celui qu'il utilise  
quand il porte un encrier noir.  
Il ouvre le livre, revoit ce qui vient et ce qui s'en va.  
Le sexe est la grotte marine du scorpion.

Revient un homme au visage de cheval étrusque.  
Enveloppé d'une veste en fibre élémentaire.  
Il porte un arc très flexible.

Il veut chasser, mais le terrain est une salpêtrière.  
Il s'assoit. Il est encore dans la guérite de la solitude.  
Il se sent à nouveau très ennuyé.  
Pèse le ventre, ce qui est dedans, caché.  
Ce qui est dehors, repu.  
Une soucoupe est pour la nuit.

La femme qui vole, très belle, est nue.  
A ses pieds, le cercle d'un serpent.  
Elle se trouve dans la mer, mais s'approche de la terre.  
Le scorpion comme clé. Il pénètre dans le sexe  
et tue un enfant.

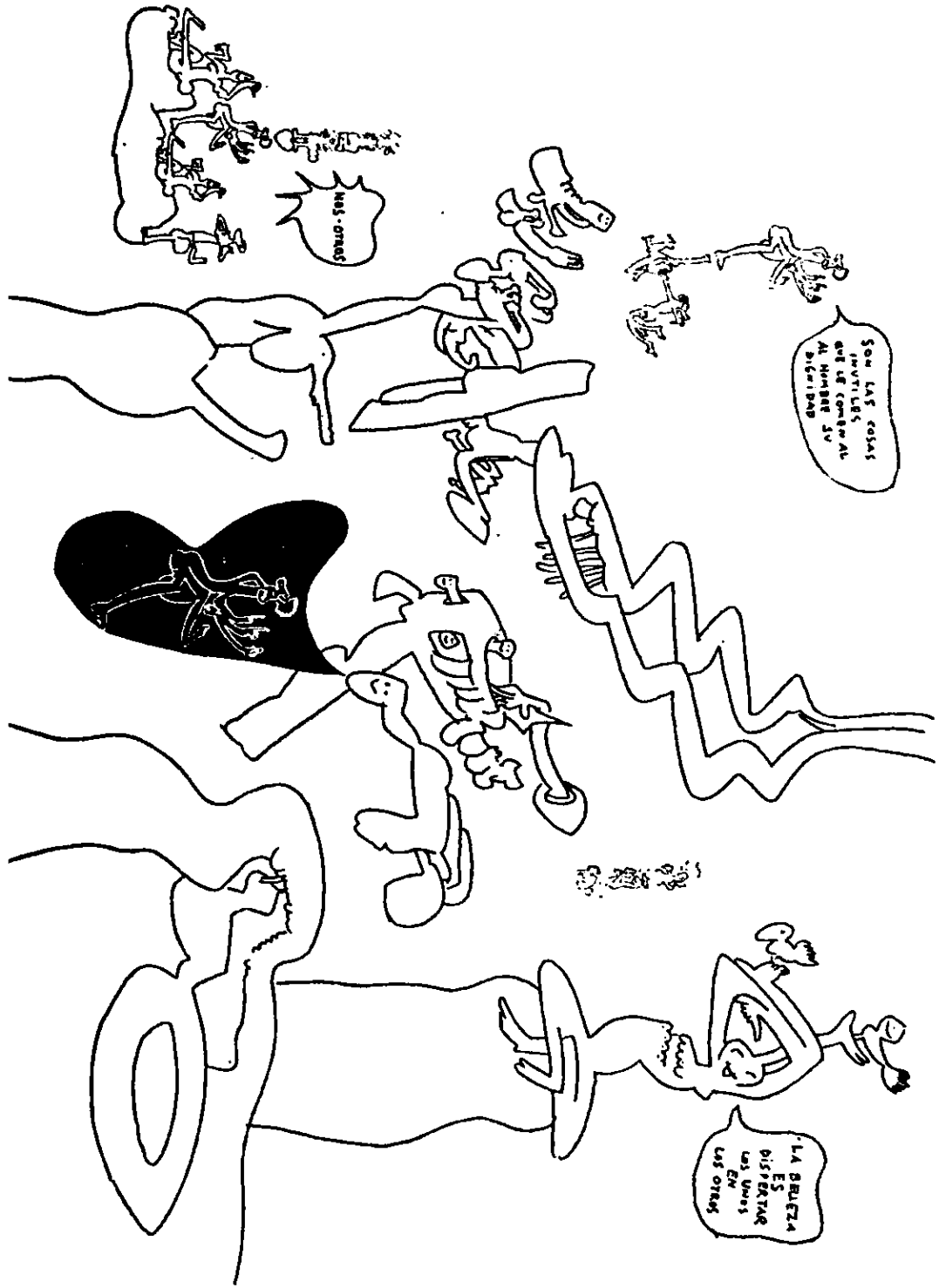
Un homme s'élève couleur d'or.  
Il porte deux anneaux aux chevilles et aux bras  
deux bracelets de grenadille.  
Il frappe vêtu de l'écorce du palmier.  
Il dort sur un trône rouge.  
Flèche, reculant jusqu'à la muraille des morts.

Une femme s'élève à nouveau. Les yeux immobiles.  
Elle a la couleur de la courge.  
C'est la même qui savait coudre.  
Elle porte des gemmes en fer.  
Elle enfonce les cornes dans les cuisses.

Maintenant c'est un homme barbu, barbe coralline.  
Son corps comme d'un noir.  
Très cérémonieux, avec son arc et ses flèches.  
Il porte un sac plein de pierres précieuses.  
L'eau qui tombe de la cruche,  
s'étend sur ses jambes.

A nouveau la femme belle, blanchissime.  
Elle se trouve avec un bateau et sa gorge  
est cousue au bastingage de tribord.  
Les parents sont là et les amis avec des vinaigriers.  
Elle pleure et nage vers la terre.  
Ses deux jambes sur deux poissons.

*(Traductions Albert BENSOUSSAN.)*



Son las cosas  
feas que se compran  
al hombre su  
vida

LA BELLEZA  
ES  
DISERTAR  
los unos  
EN  
los otros

nos otros

...

Le Très Magnifique Seigneur Pedrarias Dávila  
*Furor Domini !!!*

fut le premier « promoteur du progrès » au Nicaragua  
et le premier Dictateur,

il introduisit les porcs au Nicaragua, oui, c'est certain  
« chevaux et juments vaches et brebis  
et porcs et autre bétail... »

(mais son bétail à lui)

et le premier « promoteur du commerce » au Nicaragua  
(d'Indiens et de nègres)

vers Panama et le Pérou

(dans ses navires à lui)

« Indiens et nègres et autre bétail »

« pour que les colons de ces régions prospèrent  
et le dit Panama également »

dit la propagande de Pedrarias

- « une vieille jument grise——
- « une autre jument grise de trois ans——
- « une autre pouliche sa fille——
- « le nègre juan, le nègre francisquillo——
- « isabelle l'esclave marquée à la face——
- « marica l'esclave——
- « isabelle du Guatemala est esclave et enceinte——
- « martinillo de Mateare——
- « catalinilla l'accouchée——
- « juanillon, juan le vieux nègre——
- « lesquels sont vendus aux prix suivants——

la pouliche grise trois cents pesos (CCC p<sup>os</sup>)

la pouliche sa fille deux cents pesos (CC p<sup>os</sup>)

francisquillo quatre cent cinquante pesos (CCCCL p<sup>os</sup>) etc.

... lesquels susdits nègres et bêtes  
il faut vendre aux dits prix...

... vendus à crédit au Pérou pour un an et hypothéqués  
les nègres et les bêtes...

... lesquels il faut vendre aux prix suivants...

isabelle du Guatemala, martinillo de Mateare, francisquillo,  
catalinilla, marica !

Doux noms dans les arides documents commerciaux  
de la COLLECTION SOMOZA ! Doux noms  
que Pedrarias jouait aux échecs.



Le comte de Puñonrostro voulut imposer silence à Herrera :  
Don Francisco Arias Dávila y Bobadilla Comte de Puñonrostro  
du Conseil de Guerre de Votre Majesté, prit la parole :  
après avoir vu les Décades de l'Histoire des Indes  
qu'Antonio de Herrera chroniqueur de Votre Majesté  
a écrites, où il traite de Pedrarias Dávila mon aïeul  
... je demande qu'on rectifie les pages en question  
avant la publication de l'Histoire...

Herrera répond :

**LE CHRONIQUEUR NE DOIT PAS MANQUER A SON OFFICE**

Et les aboiements des chiens de Pedrarias !

Le Très Magnifique Seigneur Don Pedrarias Dávila !

Les Indiens tuaient leurs enfants pour ne pas en faire des esclaves  
ou bien les femmes avortaient pour ne pas en engendrer ou bien on  
ne cohabitait pas

pour ne pas en concevoir. Et ils se couchaient épuisés, sans manger.

Puis l'année même où les Indiens ne firent pas de semailles

(une Grève Générale) les Chrétiens les privèrent de maïs :

les Indiens des croix à la main imploraient du maïs au nom de Dieu.

Et si on ignorait le chemin

(de Leon aux mines)

on n'avait pas besoin de guide ni de demander sa route :

on suivait la file des squelettes d'Indiens morts :

ils s'en allaient enchaînés regardant le chemin

ils chantaient en pleurant :

« Le lon de ce chemin  
nous allions servir à Leon  
et nous en revenions.  
Maintenant nous y allons sans espoir  
de retour. »

(pour ne pas ouvrir la chaîne  
lui couper  
la tête  
pour le faire sortir de la chaîne)

Et les chiens. Les chiens de Pedrarias.

L'Indien avait un bâton

et les jeunes chiens se jetaient d'abord sur lui

(pour leur enseigner l'art de la chasse).

Quand il les avait vaincus avec le bâton

on lâchait les lévriers et les dogues de Pedrarias.

Les Indiens demandèrent au Démon

(aux sorciers ? aux sorcières ? à la Vieille du Volcan ?)

comment se libérer des Espagnols  
et le Démon leur répondit  
que lui il pouvait les libérer des Espagnols  
« en faisant se rejoindre les deux mers  
(le Canal de Nicaragua ?)  
mais alors les Espagnols périraient  
(le Canal Nord-Américain au Nicaragua ?)  
et en même temps les Indiens »

le peuple bénit le roi  
pour avoir ordonné que le dit Pedrarias  
s'en retourne en Castille  
et ne reste plus dans ces parages  
car c'est un homme de quatre-vingts ans et perclus  
et très avaricieux  
qui ne pense qu'à accroître ses biens...

il est très vieux et perclus et presque toujours alité  
et ne peut se déplacer qu'assis sur une chaise  
donc Votre Majesté devrait lui accorder un profit équivalent  
et du repos

et pourvoir d'un remplaçant cette province

Et il avait alors quatre-vingt-dix ans et jamais ne mourait  
ni ne s'en retournait en Castille. Il était perclus et malade  
et gouvernait d'une main de fer (monopoles  
vols subordinations emprisonnements espionnage élections frauduleu-  
ses...)

et ne mourait pas — Il entrait dans un cercueil chaque année  
et ordonnait qu'on lui chantât le Requiem.

Il mourut à quatre-vingt-dix ans.

Il fut enterré à La Merced près d'Hernandez de Córbona.

Dans la cathédrale enfouie de Leon enfouie

ou ensevelie sous les eaux. Où est Leon-la-Vieille ?

Il y a des briques, des ruines rouges, sur le rivage.

Les pêcheurs disent qu'ils ont vu des tours sous l'eau  
dans les soirées tranquilles.

Et ils ont entendu des cloches.

Les cloches sonnant toutes seules dans les vagues

La capitale du Nicaragua est là, fantôme,

sous l'eau. Un rêve flou... Un conquistador égorgé

Pedrarias enterré avec toutes ses bannières.

Après un assassinat et un tremblement de terre...

Un gouverneur-despote et ses deux fils

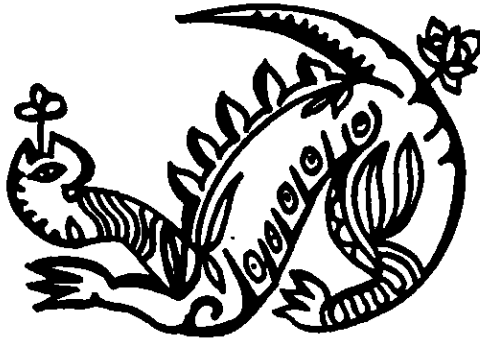
(deux frères-despotes).

Et saute un poisson.

Le Lac de Leon-la-Vieille est le Lac de Managua.  
Y a-t-il une nouvelle Leon-la-Vieille ?  
Le même Momotombo résonne encore.  
... Et les aboiements des chiens de Pedrarias...

**LE CHRONIQUEUR NE DOIT PAS MANQUER A SON OFFICE**

*(Traduction Rolande LORHO.)*



## NÉCROMANCIE

Les choses ne se sont pas bien passées pendant ce siècle-ci.  
Celui qui nourrit de la haine a laissé le fenêtre ouverte, il a rendu  
méconnaissable

dans le ciel l'aile de la buse. Qu'il est loin  
le coq, son éclat de troubles, populations  
ivres d'ange, furieuse réverbération. Il y a  
des douanes prodigues, un vestibule, des conspirations  
mixtes, la dame et l'as de trèfle se sont unis  
(on dirait qu'ils fornicent) et j'ai vu en rêve  
une armée victorieuse en guenilles.

Voici une lettre  
avec des morts, comme un tango, elle appelle et vient  
d'un pays où il pleut avec douceur,  
et voici le domicile du destinataire. Ici  
le nom, maladie vénérienne,  
indigène, se transforme pour être accueilli par l'aube.

Une

conversation, idiomes interdits, déclarations  
et ruptures amoureuses pour raison d'âge,  
ou pour raison d'Etat, tempêtes de ténèbres  
sur le mont de Vénus, signaux de mauvaise tristesse  
terrestre, favorables à la navigation.

L'esprit moqueur s'ennuie, des traces  
d'anneau brisé dans le talc, c'est quelqu'un  
qui est tombé et qui a pleuré sur le sol, des gouttes de cire  
durcie signifient que non. Lève-toi, cherche bien en toi-même  
ce qui peut ressembler à l'homme, c'est au fond  
de la rage, ne fais pas tant d'ombre : deux par deux les ancêtres  
chément dans ton âme.

Il y aura des progrès  
vers la puberté d'Août et tu ne pourras plus vivre  
sans son éclair. Cette ligne tant redoutée annonce  
des rafales de félicité, mais prisonnières encore  
parmi les guerres, les ardoises

Et la voyante voit une  
colère future, des cadavres désobéissants, une partie de chasse.

(Traduction Dominique GRANDMONT.)

# ÉQUATEUR

## I. LA GÉOGRAPHIE

Un pays irréel, limité par lui-même,  
divisé par une ligne imaginaire  
et pourtant bien creusée dans le ciment au pied de la pyramide.  
Sinon comment l'étrangère pourrait-elle,  
les jambes écartées, se refléter sur ma patrie comme dans un miroir,  
avec cette ligne juste au-dessous du sexe  
et au verso : « Greetings from la moitié du monde. »  
(Des enfants, leurs grands yeux entourés  
de squelette, et quelqu'indien qui pleure  
des montagnes de siècles derrière un âne)

## II. LA MÉMOIRE

Carie dans l'âme, cette brèche  
fait souffrir jusqu'à la racine et moi, chien de Pavlov,  
je vais d'un bond m'asseoir à la porte de la ferblanterie  
(là-bas toujours il faisait jour), je reviens flairer cette rue  
par laquelle je suis parti, et ils continuent à me battre.  
Lorsqu'on n'a pas de patrie mais  
cette tristesse irrémédiable de sous l'orgueil,  
la patrie, c'est la poche de la mémoire où l'on fouille et j'en tire  
ceci : les Indiens comme un épi de maïs dans la saoulerie  
de la messe et qu'on égrènerait à coups de pied le dimanche après-  
midi,  
le cimetière où j'ai accompagné tant de mes camarades  
d'école pour réviser les tables de la loi : ceci encore,  
vestiges d'un antique animal, cela me suffit pour reconstruire  
intégralement le torride et patriotique et folklorique paléolithique,  
toutes les divisions de la république et la glaise habituelle,  
sur laquelle nous glissons à souhait. (Toi aussi, petit os  
de dinosaure, ta cheville par laquelle tu es attaché  
à moi, grand écartelé, et ton autre cheville  
par laquelle tu es attaché aussi, car je suis ton exil).  
Et la chanson dont on berce l'assassiné  
pour qu'il meure sans rien dire  
et avec laquelle on fait souffrir aussi le chien  
pour voir comment se remplit sa glande.  
De plaisir. Par pure expérience.

(Traduction Dominique GRANDMONT.)

# ÉLECTROCARDIOMATHÉMATIQUES

## THÉORÈME

Etant donné une certaine longueur de destin contenue dans une vie la longueur de cette vie est inversement proportionnelle au destin.

## PROBLÈME

Quelle est la longueur de destin contenue dans une vie si à partir d'un moment  $x$  une démesure sans espoir peut écourter la longueur que nous voulions calculer, en d'autres termes établir le degré de concentration maximum de destin qui instantanément annule la notion de longueur.

## COROLLAIRE

Les indices d'insuffisance cardiaque ne correspondent heureusement pas à ce qui a pu avoir été une très grave insuffisance de cœur.

*(Traduction Dominique GRANDMONT.)*

## MÉTIER DE JONGLERIE

Oisiveté incroyable dont nous sommes capables, que nous pardonnent  
les travailleurs de ce monde et de l'autre  
mais il est si nécessaire de végéter.

Dormir, spécialement, absorber comme à travers une paille délirante  
où toutes les saveurs de l'infortune se mélangent  
rumeur des voix sous le tonnerre ces monstres  
nos plaies

comme des petits bouts de choses dans un kaléidoscope.

Nous sommes capables d'attendre que les mots nous fassent mal  
ou provoquent en nous une espèce d'extase  
au lieu de signes drogues

et le dictionnaire comme un buffet où les enfants commettraient  
leurs larcins nocturnes

comparaison destinée à cacher la véritable cible de nos appétits  
qui ressemblent tant au désespoir à la misère

Ah, poètes, il ne suffirait pas de s'agenouiller sous le fouet  
ni de nous lire, en châtiment, les uns les autres pour une éternité.

En échange nous sommes condamnés à écrire,  
et à souffrir de l'oisiveté que porte en elle cette promenade de  
fourmi

cette chose de rien et pour rien aussi fatigante que l'algèbre  
ou que l'amour froid mais plein de violence qui se pratique dans  
les ports.

Oisiveté incroyable dont nous sommes capables j'ai emmagasiné  
mon désespoir pendant tout cet hiver,

travailleurs, rien de moins qu'en un pays socialiste

J'ai battu mille fois mes vieilles cartes biseautées

Chaque matin je me suis réveillé plus près de la misère

celle que personne ne peut déraciner

et, putain, quelle manière de dormir

comme si je germais à poings fermés

sommeils sans sommeil à force de s'enfiler à toute heure face à  
un amour froid mais plein de violence comme un sergent

saoul

ces données qui se rejoignent inextricables

pour ainsi dire au seuil du poème

choses d'aspect lamentable ramenées on ne sait pourquoi de tous  
les coins du monde

(et puis ils ont parlé de l'alchimie du verbe)

restes odieux aimés dans une rare mesure

qui n'est pas la mesure de l'amour  
 De sorte que je parle par expérience propre  
 Je suis un connaisseur en réalité en cette chose de rien et pour  
 rien et franchement ça m'étonne  
 que les jeunes poètes à l'exemple du monde entier s'abstiennent  
 de figurer à ma suite  
 Eux se moquent certainement de la magie  
 mais croient à l'utilité du poème au chant  
 Un monde nouveau s'élève sans aucun de nous  
 et vieillit, comme il est naturel, plus confiant en ses forces qu'en  
 ses hymnes  
 Travailleurs du monde, unissez-vous ailleurs  
 j'arrive, je me le suis promis mille et une fois, sauf que ce n'est  
 pas un lieu digne de l'histoire  
 le terrain que je couvre de mes pieds  
 pardonnez aux débiteurs contentieux de l'histoire  
 à ces mendiants réunis à la porte de service  
 restes humains qui se nourrissent de restes  
 C'est une vieille passion celle que nous traînons  
 Un vice, et elle nous oblige à une modestie rigoureuse  
 Au Moyen-Age pour ne pas chercher plus loin  
 nous nous sommes remplis la bouche de mort  
 et notre frère aîné fut pendu sans aucun doute pour une question  
 de principes  
 Cette exagération  
 est la parole dont nous ne pouvons qu'abuser  
 dont nous ne pouvons faire usage — curiosité honteuse —, et  
 surtout pas quand on nous en somme  
 au tribunal ou à l'anniversaire  
 Et toujours sur le point de tomber dans l'absurde total  
 bavards silencieux comme ces petits hommes du cinéma muet  
 — qu'ils reposent en paix —  
 dont les tragédies épouvantables parodiaient la vie :  
 milliers de mots par séance et au fond un grand silence glacial  
 derrière un solo de piano d'une autre époque  
 alternativement frénétique ou doux jusqu'à la nausée  
 Cette exagération presque une mauvaise foi  
 pour laquelle entre les mots et les faits  
 s'ouvre le vide et ses paysages schismatiques où même la chair  
 paraît s'évaporer  
 derrière un solo de piano glacial et à la place des dogmes surgit  
 bon, la poésie ce grand fantôme niais  
 ah, et le style qui pour sûr n'est pas l'homme  
 sinon la somme de ses incertitudes  
 l'invitation à l'oisiveté et au désespoir et à la misère  
 Et cet hiver même pour ne pas chercher plus loin je l'ai gaspillé



en pensant  
 à tout ce qui est lié à la mort  
 en me préparant comme un tricheur dans sa prison  
 pour faire pencher le hasard en ma faveur  
 et surprendre ensuite les joueurs du jour  
 avec ce poème plein de cartes biseautées  
 qui ne dit rien et auquel il n'y a pas de réponse possible et qui  
 n'est même pas une interrogation  
 un as de carreau pour couronner un château de cartes crasseux  
 une figure balafrée une de celles  
 que l'on voit dans les ports elles, elles nous gèlent le sang  
 et nous rappellent le mot fatal  
 un éclat en tout point différent de la lumière  
 mélangé d'histoires froides où l'amour se calcine  
 Tout l'hiver des gammes dans l'obscurité  
 de sorte que les doigts se verraient tripoter ces restes  
 choses d'aspect lamentable qu'on traîne et l'oisiveté  
 des jongleurs, mère  
 honteuse, en somme de tous les poèmes :  
 vices de la parole  
 Je suis allé chez mes juges. Eux alors étaient autres ils ne me  
 reconnurent pas  
 Ce n'est pas pour rien qu'on vieillit et même on pourrait le faire,  
 par les temps qui courent, avec une certaine dignité  
 Gens splendides. Bien, comme il est naturel, qu'alignés  
 Téléspectateurs nous écoutons le leader je tombais moi aussi dans  
 une espèce de transe  
 Ce ne sera pas moi qui transformerai le monde  
 C'est, après tout, facile à dire  
 et, naturellement, c'est une confession humiliante  
 puisque j'admire les insupportables héros et que jamais peut-être  
 ils n'ont été aussi éloquents  
 qu'en cette époque pleine de bruit et de fureur  
 sans autre choix que le crime et la violence  
 Que d'autres, s'il vous plait, vivent de rhétorique  
 nous sommes, simplement, liés à l'histoire  
 mais nous ne sommes pas le tonnerre et nous ne manions pas l'éclair  
 Un jour on saura  
 que nous avons fait notre métier le plus obscur de tous ou que  
 nous avons essayé de le faire  
 Quelques exemplaires de notre espèce réduits à quelques signaux  
 de ce que fut la vie à notre époque  
 feront parler d'eux dans un langage encore incommode  
 Les prophéties me répugnent et je ne peux dire plus.

(Traduction Mitsou RONAT.)

## NAISSANCE DE LA POÉSIE

Le matin sans soleil, par la ville,  
chant du matin,  
automne aux arbres bavards,  
sirènes, faces brèves, abois,  
me voici sortir, moi, lourd de brume  
dans tant d'envols vivants d'ultime septembre  
cris confus d'amour, crépuscules et pianos,  
tout ce qui va périr, — n'était-ce donc rien,  
que dans l'amour, l'automne sépare,  
des pianos aboieront, visages de septembre,  
par la ville lourd de brume, telle une bête obscure  
la poésie va passer  
claquez, salves des mots, mots de Gelman

## DATÉ

Seul, mais de toi, mais plein de toi  
ce soir, à sept heures du soir,  
qui habite ton absence,  
là, sa face, sa gorge, ses paperasses,  
vrai ! tu dois comprendre  
que ton bruit bougeait dans ses os  
en somme, que tu n'étais là.

Après, aux portes, aux téléphones, se cogner.  
La ville, sans tes cheveux, vivante  
et lui, au cœur, ces secousses.

Au pire, le tabac,  
de toute façon je suis autre :  
une part de toi,  
un que châtient portes, cris, téléphones  
et aussi, — allez savoir ?  
toute la parentèle de la mort.

## LA VICTOIRE

Dans un livre de poèmes épars,  
amour, tristesse, poids du monde,  
mes fils peindront des dames jaunes,  
des éléphants qui marchent sur des parapluies rouges,  
des ailes captives dans les marges,  
ainsi, ils envahiront la mort,  
le grand chameau bleu, sur ma cendre, mes mots, se couche,  
une joue s'éclaire dans le désert de mes os,  
la candeur s'élève sur la confusion nocturne.

## POINTS DE VUE

Un homme avait désir d'une femme, violemment,  
plusieurs personnes trouvèrent la chose mal séante,  
un homme avait désir de voler, follement,  
plusieurs personnes trouvèrent la chose anormale,  
un homme désirait la Révolution, ardemment,  
à l'encontre de gens de police  
il escalada les murs abrupts du devoir,  
on le vit mettre à nu sa poitrine, se déchirer  
la place du cœur,  
puis s'en prenait à une femme, violemment,  
volait sur les toits de la terre, follement,  
et les villages flambaient, et les drapeaux...

*(Adaptations Claude ADELEN.)*

## LAMENTO POUR LES PIEDS D'ANDREW SINCLAIR

quand à Toledo Ohio andrew sinclair  
se mit à parcourir le monde  
il dit « c'est comme ça » et il ne pleura pas  
il pensa le vert de l'époque  
il posa sa tête sur les seins maternels comme fatigué  
soudain par tant de constatations  
les seins donnaient des fleurs de lait qui tombaient sur le sol  
et réchauffaient la mémoire  
maintenant qu'andrew sinclair est grand

andrew sinclair est grand ou il est triste  
les lampes allumées il passa le bas de la nuit  
oh cœur ardent mis en pièces !  
il les sema comme des bêtes féroces ou des furies

mais andrew sinclair est-il ici  
fait-il encore résonner sa tristesse comme un canon  
terrible ?

ne chasse-t-il pas des oisillons ?  
andrew sinclair est-il par là ?

au milieu de sa mémoire la maman est debout  
donnant à manger aux poules ou faisant la vaisselle  
avec des mains lentes belles grises  
qui brillaient comme le soleil

et protégeaient andrew sinclair ah voyageur !  
les démons de la vallée mangèrent ses pieds  
mais lui se courbait sous le soleil  
brillant comme mère

les démons ont deux cornes sur la tête et des poils aux  
pieds  
et ils jettent des flammes par la bouche et par le cul  
ils mangent les souris sans les peler  
ils dansent comme des gitans boivent d'un trait un demi  
seau d'eau

mais pas andrew sinclair  
lui son cœur est jeune  
plein d'îles avec des tigres et des hérons  
très beau très beau

sous andrew sinclair il y avait un fleuve  
et plus bas un soleil  
et en dessous la nuit  
pour nous deux

*(Traduction Juan MAREY.)*

## ERRATA

quand il dit « il sortit de lui-même comme d'un cachot »  
(page tant, vers tant)  
il pourrait dire « l'arbrisseau poussa poussa » (ou telle  
autre erreur)

pourvu qu'elle eût du rythme  
qu'elle fût certaine ou véritable

ainsi sidney west écrivit-il ces lignes qui ne l'aimeront  
jamais

dans la fraîcheur d'un puits sec et sombre  
en haut de la terre éblouie par le soleil  
ou seul seul seul

quand il dit « si nous étions ou avions été / comme des  
visages humains »  
(page tant, vers tant) c'est comme le bœuf qui là-bas fut  
labouré

non pas pourri par le chagrin ou la colère  
déguisant le long moment en solitude

ah sidney west ! ici finissent (Dieu le veuille)  
tes golgothas leurs poisons leurs désastres  
comme tout est réduit autour de cet homme  
et dedans quel animal

sidney west fut mangé par tous les oiseaux qu'il sut inventer  
la *ponina* et le *nino* particulièrement  
friands de son état et de sa passion  
ouverte douce autant qu'inutile

quand il dit « un jour il arriva ce qui suit » (page tant,  
vers tant)

la tristesse était déjà arrivée  
et cela est fatal pour le poète  
ou fut fatal pour EL PENO de west

allons bestioles taons feux-follets qui saluaient dans le  
cimetière d'Oak !  
c'est là que l'on mit sidney west pour qu'il dorme

quand il dit « qu'il dorme dorme dorme » (page tant, vers tant)

il doit vouloir dire qu'il dorme et rien de plus

ainsi donc west avec l'amour premier  
fut pour sidney marin  
sidney le dernier en histoire  
tourna avec west comme âne de noria

qu'il dorme et rien de plus doit-il dire (page tant, vers tant)  
et rien de plus qu'il dorme et pas autre chose  
qu'il dorme dorme dorme  
que dorme dorme dorme sidney west

jusqu'à ce qu'il pousse des ailes à ses pieds  
que dorme sidney west  
jusqu'à ce que nous nous énamourions comme il faut  
qu'il dorme dorme dorme

que le père le respire s'il veut le respirer  
ils gisent ici mêlés comme jadis  
mais qu'il dorme dorme dorme  
que dorme sidney west

quand il dit « rideaux avec les oiseaux pour que le matin  
entre en chantant » (page tant, vers tant)  
sidney west doit s'éteindre au matin  
qu'il dorme dorme dorme

*(Traduction Juan MAREY.)*

## LES ENGRENAGES

d'aucun côté je ne peux apercevoir  
les manières fines de l'engrenage  
bien qu'ici jour et nuit je les cherche  
parmi mille machines flambant neuf  
que la fabrique à chaque instant engendre  
pour alléger le va-et-vient du globe  
mais tout cela est en vain  
si je découvrais ici dans cette vie  
le parfait engrenage désiré  
car tant le corps que l'âme  
resteraient en pièces détachées.

ces grandes machines depuis deux siècles  
n'ont jamais voulu céder leurs inventions  
dissimulant à l'autan zélé  
la mécanique céruléenne qui tourne  
chaque vis sans fin de la planète  
soit de fer inoxydable soit de chair  
et que choisiront  
celles qui dédaigneuses seront jusqu'à la mort  
plus que vierges belles ou pudiques  
gardant sous des nickels tutélaires  
le pubis du pignon  
que n'engrène pas la roue dédentée.

ainsi je passe mon temps jour et nuit toujours  
essayant de couronner de partout  
les actes quotidiens enchevêtrés  
et quelquefois dans le ventre mondain  
d'un simple mécanisme, d'entrer heureux  
pour alimenter moi aussi le globe  
et si les années avançant  
mes écrous ne mordent sur rien  
comme je resterai, o dieu !, déconnecté  
plus misérable que brute pierre ou plante  
lesquels vivent orgueilleux  
chacun si sûr en son royaume.

maintenant je voudrais m'agréger un peu  
à la roue invisible des astres  
égal enfin de cette vie  
qui naît vit et meurt inoxydable  
suavement comme la soie jaune  
sur l'ordre des cieux aveugles  
mais que je suis ici célibataire !  
attendant que quelque forgeron engrène  
un de mes bords à l'autre hémisphère  
pour que vole coure ou nage enfin  
vissé moi  
à l'air la terre ou l'eau. ainsi soit-il.

## LES EXTRATERRESTRES

je suis le petit-fils d'Elvira de la Torre  
et comme elle m'approchant aujourd'hui j'aperçois  
des compagnons de table de partout  
les uns à la chevelure de crocs, les autres de fourchettes  
avec de grandes louches pour bras  
et pour langue une dague  
comme pour la plus dure des viandes à table  
mais non humains de tels êtres bizarres  
brillant au dehors nickelés  
(car ils ne sont pas de ce monde)  
et de fer au dedans tant armés  
changent en sciure les chaises anciennes  
après avoir spoliés sauvages  
les sandwiches terrestres pour toujours

dès l'aube à partager la sublunaire  
table rustique de chêne m'obligent  
ces déconsidérés  
martiens ou convives lunaires  
ou sais-je de quelle planète d'automne  
ils emportent ma ration  
après que j'ai labouré de miette en miette  
ce n'est rien pourtant car j'irai  
sûr, à la tombe avec grand appétit  
sans relâche ils m'assaillent  
et bataillent impies pour engranger en moi



leurs couteaux leurs fourchettes leurs cuillers  
mais moi dans un si piètre état  
qu'est-ce qu'ils spolient qu'est-ce qu'ils tranchent  
quest-ce qu'ils saccagent ?

## OH ! FÉE CYBERNÉTIQUE !

pourquoi m'as-tu changé  
du cloître maternel  
au cloître terrestre  
au lieu de me pondre  
en eau en air ou feu ?

s'il n'y a que de l'air dans mes poches et ma cervelle  
triste alors je déduis  
que les ventes de mes lingots ferreux  
durant tant d'années  
et même mes voraces lectures  
n'ont été que pour mon ventre laïque  
dans le sein inconnu duquel  
elles demeureront changées  
d'abord en excréments puis en faible poudre  
et toutes à la fin en néant.

si le bol alimentaire  
entre dans l'espace interne  
laissant à mon envers  
les traces de son passage  
si les boules de feu  
de l'espace cosmique  
subitement traversent  
d'un pôle à l'autre pôle  
alors je me demande :  
quel bol alimentaire  
perforera mon ventre  
ou quelle boule mortelle  
détachera ses braises  
pour dévaster ma nef ?

*(Traductions Florence DELAY et Jacques ROUBAUD.)*

## ESTAMOS Y NO ESTAMOS

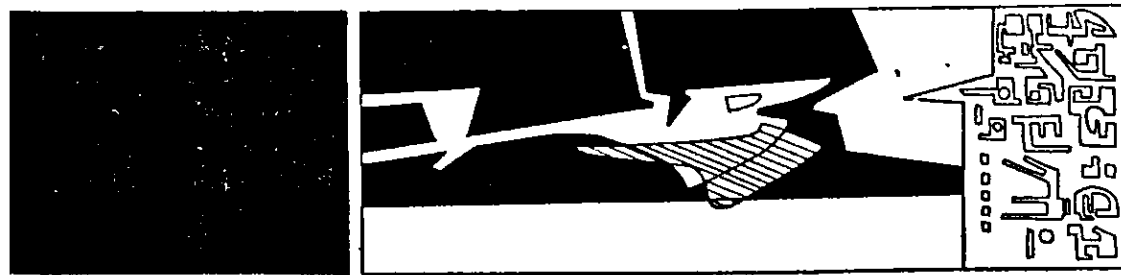
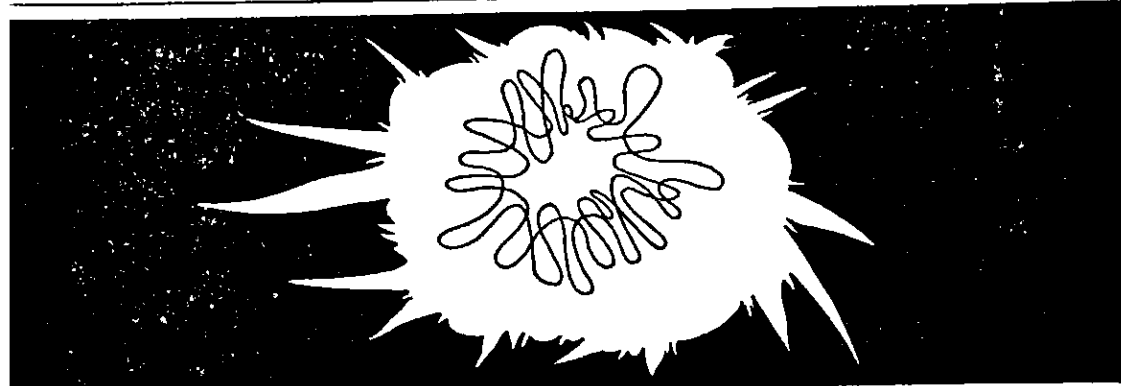
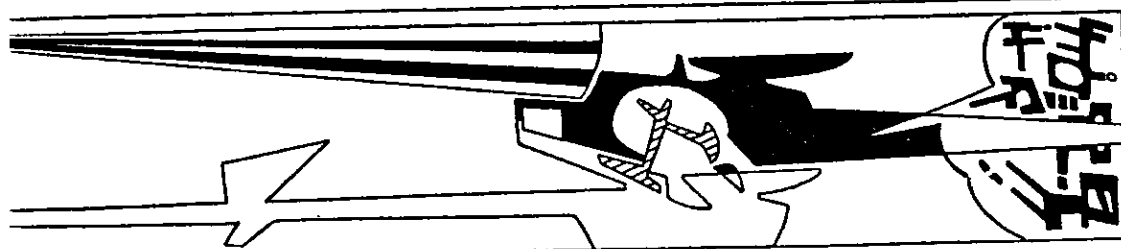
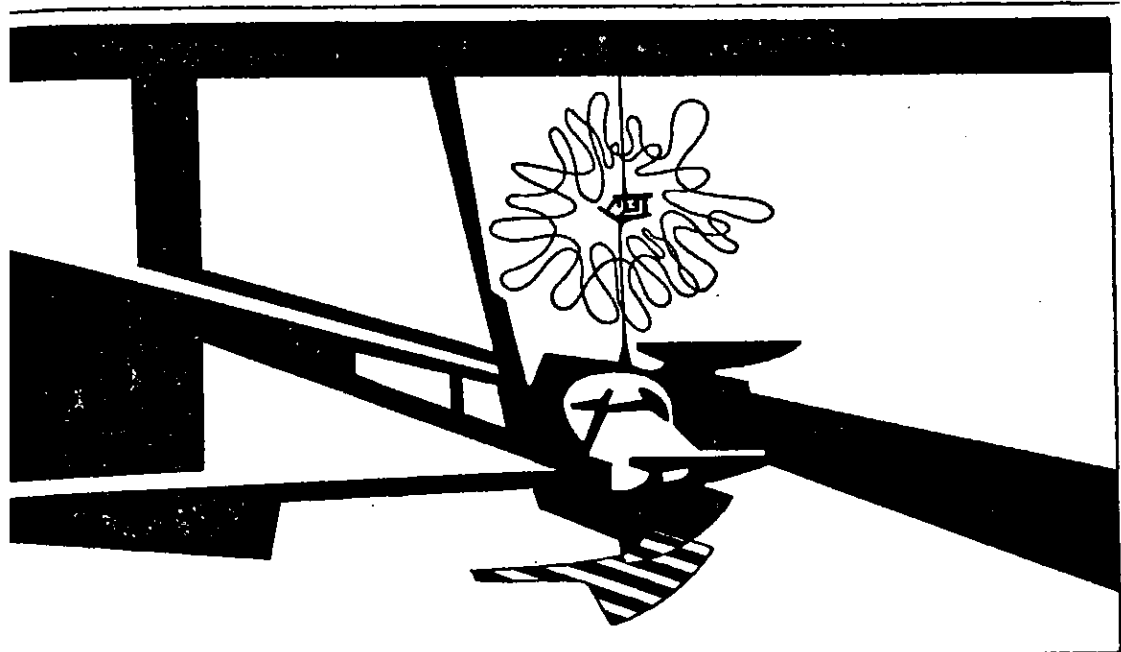
no estamos de visita  
no paseamos  
contemplando el espectáculo  
por los simétricos senderos  
de un jardín con estatuas  
estamos en la caja  
no hay tal  
tampoco hay caja  
el continente cambia  
sin cesar

Saül YURKIEVICH.

## NOUS SOMMES, NOUS NE SOMMES PAS

Nous ne sommes pas en visite  
nous ne nous promenons pas  
contemplant le spectacle  
par les sentiers symétriques  
d'un jardin avec statues  
nous sommes dans le coffre  
il n'y a pas de jardin  
ni de coffre  
le continent change  
sans arrêt

*(Traduction Jacques ROUBAUD.)*



à minuit de 1931  
pendant que la pluie s'emporte  
à l'abri dans une bourse chaude  
je m'efforce entre les cuisses de ma mère  
de doubler le coin de l'utérus

sur le zine

(cercles d'humidité/sur le métal/stries)

d'un bar

(gosier noctambule/seuil de toundra)

à l'aube

les mourants boivent

l'alcool de l'oubli

tison

qui tache d'encre

de trouble brulant

quelqu'un médit(mache/enroué/crache/ses jurons)

un homme mélancolique concerte(s'attarde/tronc/se verrouille)

ses absences

un autre pénètre attristé

dans la noirceur amère

glisse jusqu'au bord

accumule courbe

oscille

s'agrandit

s'étrangle

coupe tombe

se fait globule

coupe tombe

goutte

à

goutte

goutte

les bêtes nuisibles

avec le butin de la nuit

précipitamment

retournent

à leurs tanières

murs

d'entrailles percées

protègent

la plage

s'enroule

la pénombre(repliée)







flétrit fragmente empoisonne  
fait frissonner fracasse corrompt  
rapporteuse perfide rapetisseuse  
compulsive convulsive  
désireuse va désirée revient  
donne moi ton bocal duveteux  
ton à pic donne moi  
ton embouchure humide  
balancement ouvre moi cette boutonnière avide  
que je me cabre et te recense  
et t'incarne

je monte en croupe je jette l'ancre je lève la lance j'encastre  
apparaît la diminuante  
la malaise dépensière  
comme une souris  
sort son museau  
et laisse des traces de son passage  
collantes  
coupeuse porteuse de coupe  
détruit dévale  
déroge drogue affadit désabrite

(le miroir se givre)

colonne de lumière dans la noirceur  
sept cylindres de clarté  
par où passe

en se dandinant

un cortège de masques  
sept fois je m'illumine  
et je continue  
gaspilleuse déchireuse arracheuse  
dépossède dévêt délaisse  
dépulpe découpe défriche

(le miroir se givre)

le fond de la grotte  
sur une nappe blanche  
dort une femme nue  
les convives

un aigle et un âne  
un mouton et un serpent  
un poisson un taureau un lion

boivent ses menstrues  
et la partagent  
palpité l'imminente  
palpité presse pique  
la fragilité  
et ses nausées dilapident



(cette attraction vient plus  
par force de contraires  
que ressemblance)

trois fois tu appelles  
trois répondent  
mais pas de porte

ni de fenêtre  
on sent d'autres présences  
comme des ombres

plus noires  
que la pénombre habituelle  
comme taches

dans l'obscurité  
il n'y a pas de mots  
pas non plus d'images

on ne peut faire  
aucun signe

à tâtons

la malheureuse t'effleure  
un tremblement de moelle précède  
l'extinction

déroge drogue affadit désabrite  
entourbe tond tenaille émiette  
quand la pupille du chat  
de son jais  
remplit l'œil

et y fait tomber la nuit  
quand se couche la planète  
elle se trouble  
comme n'importe quelle autre pierre

et tout est obscur.

*(Traductions Florence DELAY et Jacques ROUBAUD.)*

Je ne voudrais pas penser au destin. Pour quelque raison  
je l'associe aux tapisseries oubliées, dignité et majesté  
où un visage impassible  
(comme celui de Sélassié)

lutte pour m'imposer une marque éternelle. Seul l'air  
absurde de froid dans ce pays-gril, applaudit  
au point d'atteindre le cœur à cette heure. Oh ! assaut,  
oh ! paroles que je ne prononcerai plus pareillement,  
lieu de messages pour les ancêtres qui reviennent.

Ce matin le gardien apporta si peu de restes  
pour moi — il n'a pas souffert, le pauvre —  
qu'avec la brume ils ont donné nom au jour.

Ce sont les débris morts de sel de quelque coquillage mort,  
galettes de maïs bourrées de cette vieille furie  
sans autres lieux tièdes que vexer,  
restes d'un riz âpre comme celui de trois porte-drapeau  
superbes  
occupés à excuser des vies d'agneaux et de cruelles  
logiques.

Le mur est couvert de dates que j'accrois d'affliction,  
fragments de la fatigue ultime et nue, qui hurlent et qui  
sont les pires témoins de quelque chose que pas même  
mes larmes n'effaceraient  
(la peur ?).

J'ai prié (je suis Faust), je me suis donné des baisers sur les mains,  
je me suis dit comme autrefois  
en faisant rebondir mon haleine dans un coin gelé de  
la cellule :

« pauvre petit oublié, pauvre petit,  
qui as la plus grande partie de la mort à ta charge,  
tandis qu'en quelque lieu du monde quelqu'un met à nu  
de belles armes

ou chante des hymnes de révolte que les femmes préfèrent  
aux bijoux

tu écoutes des *marimbas* de miel  
après avoir reçu le crachat d'un despote de province,  
tu sens le bruit de tes ongles  
croître contre le cuir de ton soulier,

tu sens mauvais (cela je le développerai ailleurs),  
tu tentes de trouver un signe qui dise « tu vivras »  
ne serait-ce qu'un papillon ou un amas de tempêtes... »

Alleluia strict, crié haut face aux étoiles  
impossibles,

comme est belle la colère qui jaillit :  
fil immense, tu vaux tant à mon âme,  
hommage aux sacrifiés sans belles phrases ponctuées,  
colère, colère, oh ! mère précieuse, juste racine de la soif,  
tu es arrivée...

Dans le jardin lointain la lumière du soleil  
sera comme une chatte blanche. Suis-je à peine éveillé  
pour me laisser voir mon visage dans l'heure prochaine de l'eau ?  
Oui. Je demanderai une cigarette.

13 septembre.

*(Poèmes de l'ultime prison)*

*(Traduction Marie JOUANARD.)*

## CRAINTES

Lorsque la neige tombera sur mon pays  
Doña Ana ne sera plus dans son verger  
cannes de coco vert et plis doux du maïs  
fermée sera la rose ouvert sera l'œillet.

Quand l'automne conquérant étendra ses mains sur mon pays  
le général Beteta sera revenu du Petén  
ô dégel sans gel ô vitres de feu bienheureux  
avec mille quatre cents hommes marchant bien.

Hostie pour les désirs poupres, tu ne te perdras pas  
le vent des plages dorées couronne tes craintes  
pour chaque balle un lapin toute la race y passera  
odeur de plâtre peau faite pour brûler ici je reste

Grâce à Dieu et à la fleur d'Izote et  
à l'exactitude de Varela  
héraldique et gratuite sagesse lentement futile  
oxydée par cet éloignement de l'âme vigilante  
O mon pays je suis venu  
petit pays ô mon pays seul avec ton soleil  
et tout le froid du monde m'a saisi  
toi en sueur amour amour amour.

*(Adaptation Gil JOUANARD.)*

## SIR THOMAS

Je ressemble sous ce soleil  
au ventre rouge d'un fœtus :  
maigre comme l'horizon de coteaux pelés,  
agenouillé en lieu et place d'un nuage  
et plein de sa couleur mouillée par une salive étrangère.

Ce pays est une épine d'acier.  
Je suppose qu'il n'existe que dans mon ivresse,  
puisque en Angleterre personne ne le connaît.

O tourbillon de vipères,  
midi de la grandeur d'un siècle !  
Arriver vivant à la nuit solennelle  
entouré d'un halo indélébile,  
être poignardé au cœur  
par douze journaliers ivres,  
descendre au pays des fauves  
pour se préparer une tasse de café,  
tout est, ici, absolument naturel !

Si seulement on conservait la foi !

(*les étrangers*)

(*Adaptation Gil JOUANARD.*)

## AVEC 60 % DES SALVADORIENS

Cent quarante mille dollars  
et tu pourras te gratter l'épaule  
avec le *Bird in space*, de Brancusi.

Dix-sept dollars, c'est tout ;  
et, pendant douze mois, tu recevras  
la *Revue Fortune*.

Etre inférieur, qui gagnes tout juste  
cinquante-cinq dollars par an,  
sache ceci : la valeur de la sculpture moderne  
n'est pas encore définitivement fixée ;  
la *Revue Fortune*  
paraît seulement en anglais,  
alors, pourquoi se faire du mauvais sang ?

Le printemps éternel soit avec toi, compatriote  
des champions centraméricains (juniors)  
de football !

(*Adaptation Gil JOUANARD.*)

## O. E. A.

Le président de mon pays  
est actuellement le colonel Fidel Sánchez  
Hernández.

Mais le général Samoza, président du Nicaragua  
est tout aussi bien président de mon pays.  
Et le général Stroessner, président du Paraguay,  
est aussi un petit peu président de mon pays, quoique  
moins  
que ne l'est le président du Honduras, c'est-à-dire  
le général López Arellano, et plus que ne l'est le président  
de Haïti,  
Monsieur Duvalier.

Et le président des Etats-Unis est encore plus  
président de mon pays  
que le président de mon pays,  
lequel, ainsi que je l'ai dit,  
est actuellement le colonel Fidel Sánchez Hernández.

*(Adaptation Gil JOUANARD.)*



## LES GRANDS MOTS

*A Antonia Porchia.*

encore n'est pas maintenant  
maintenant est jamais

encore n'est pas maintenant  
maintenant et toujours  
c'est jamais

### FÊTE

J'ai déplié mon orphelinage  
sur la table, comme une carte.  
J'ai dessiné l'itinéraire  
vers mon lieu au vent.  
Ceux qui arrivent ne me trouvent.  
Ceux que j'attends n'existent.

Et j'ai bu des liqueurs furieuses  
pour transmuier les visages  
en un ange, en verres vides.

### LA VÉRITÉ DE CETTE VIEILLE PAROI

qui est froid est vert qui aussi se meut  
appelle halète croasse est nimbe est gel  
des fils vibrent tremblent

des fils

est vert je me meurs  
est mur est pur mur mire meurt

## FORMES

je ne sais si oiseau ou cage  
main assassine  
ou jeune morte entre des cierges  
ou amazone haletant dans la grande gorge obscure  
ou silencieuse  
mais peut-être orale comme une source  
peut-être jongleresse  
ou princesse à la plus haute tour

## COMMUNICATIONS

Le vent m'avait mangé  
en partie la face et les mains.  
Ils m'appelaient *ange déguenillé*.  
J'attendais.

(Traduction J.-F. REILLE.)



## FORMES

je ne sais si oiseau ou cage  
main assassine  
ou jeune morte entre des cierges  
ou amazone haletant dans la grande gorge obscure  
ou silencieuse  
mais peut-être orale comme une source  
peut-être jongleresse  
ou princesse à la plus haute tour

## COMMUNICATIONS

Le vent m'avait mangé  
en partie la face et les mains.  
Ils m'appelaient *ange déguenillé*.  
J'attendais.

(Traduction J.-F. REILLE.)



## LIONS

Comme les courtisans de Louis XV  
ils sentent mauvais  
et révèrent l'apparence.

Ils vivent de leur gloire passée, de l'éclat  
que sur des écrans foisonnants  
le cinéma leur a donné.

Rois en exil  
ils ne semblent pas  
haïr leur captivité.

Ils ont le *show* dans le sang.  
Ce sont des gloutons,  
entretenus et oisifs  
qui dévorent  
la chair prolétarienne du cheval

(encore une vie de labeur qui finit  
jetée aux lions).

## II. — TU IRAS ET NE REVIENDRAS PAS (1973)

### « MORALITÉS LÉGENDAIRES »

Ils haïssent César

et le pouvoir romain

Ils se privent de manger un tout petit raisin  
en pensant aux esclaves qui crèvent  
dans les mines de sel

ou sur les galères

Ils parlent des atrocités de l'armée  
dans les Gaules et en Illyrie

Gavés

de sanglier perdrix et génisses

ils prennent une gorgée

de vin sicilien

pour froncer les lèvres

en prononçant

les mots les plus beaux

l'uuumanitéé l'ooommeee

tous ces mots

si ronds si forts si sonores

qu'ils éclipsent l'humilité

d'autres mots sans écho

— comme

disons

par exemple

« les gens »

Le spectacle est terminé

Les serviteurs entrent  
pour emporter les restes du festin  
Et alors les patriciens se drapent  
dans leurs manteaux de Chypre  
Le feu du plaisir dans la prunelle  
Tels un gladiateur enfonçant son trident  
ils énumèrent avec délices les fausses couches  
de Claudia la toscane  
l'impuissance de Livius

la progression

du cancer chez Vitelius

Ils affirment que le vieux Claudius est cocu  
et condamnent Flavius pour sa trivialité  
un affranchi un arriviste

Puis en sortant

ils réveillent à coups de pied  
le cocher brûlé de soleil  
et se dirigent avec ferveur vers le Palatin  
pour présenter docilement leur triste cul  
à César magnanime

## LE NOUVEAU MYTHE DE SISYPHE (1)

Respire profondément

Voilà

Bien

maintenant pousse

comme un homme

du nerf

sans faiblir

ton petit grain de sable

Et quand enfin

tu te retrouveras au sommet

et que tu le verras rouler au bas de la pente  
consacre-toi à la chercher mille et une fois  
dans la pluralité de ce désert

---

(1) En français dans le texte.

## POUR CELUI QUI VIT ENTRE DES MURS ET DES GARDIENS

La nuit les souris s'emparent  
de tes fières propriétés privées  
Les moustiques transpercent ce corps que tu aimes  
Les cancrelats se moquent de tes mesures d'hygiène  
De mauvais rêves offusquent ta respectabilité  
Les chats descendent pisser sur ta superbe

### ÉCRIT A L'ENCRE ROUGE

La poésie est l'ombre de la mémoire  
mais elle sera matière de l'oubli  
Non pas la stèle dressée en pleine forêt  
pour survivre à sa corrosion  
mais l'herbe qui frémit dans le pré  
un instant  
et puis qui est poussière  
fêtu  
moins que rien face au vent éternel

*(Traduction du mexicain par Claude FELL.)*

Je veux écrire  
mais c'est de l'écume qui vient

Pedro Shimose

## American way of life / Bolivie

Ils te veulent tout de nylon,  
avec un cœur de plastique, ils te veulent, de leur fabrication,  
ils filmeront ton sourire,  
passeront ton crâne à leur mesuration,  
te vêtiront de « *marines* » et de bases militaires,  
codifieront ton amour pour leurs ordinateurs,  
te mettront nue en de sanglants synodes,  
te feront danser quand l'envie leur viendra,  
*strip-tease for Hollywood, American Dream Corporation,*  
tu chanteras des *huaynos* (1) pour « La voix de l'Amérique »  
et conteras ta vie dans le *Reader's Digest*.

Ils fabriqueront tes rêves en couleurs,  
t'offriront des sortilèges de conserve,  
*job in out camp very good Batman yes !*

Réduction indienne pour un week-end *Made in U.S.A.*  
*VISION* publiera un reportage avec affiches de tourisme,  
ils t'installeront des escaliers mécaniques pour descendre  
(jamais pour monter)  
pollueront ton air, ton ciel bleu sera un tumulus obscur  
et ils diront *BOLIVIA TYPICAL COUNTRY IT'S WONDERFUL*  
des gratte-ciels pousseront et ils t'enfermeront dans des cages,  
ils te montreront comment on chasse le dollar,  
programmeront ton âme  
et tu prendras des pilules pour dormir...

---

(1) Forme musicale folklorique d'origine quéchua.

## Cueca (1) nationaliste

Concentre-toi,  
Regarde ton partenaire,  
sourie.  
Evolue lentement,  
allez !  
le mouchoir en l'air  
tourne

sourie, de côté,  
           doucement  
                   plie ta taille  
 (la fanfare militaire te donne le pas)  
 danse,  
           agite-toi  
                   frappe du talon  
           évolue,  
           glisse,  
           la quimba (2)  
           (encore un petit tour)  
 arrête    arrête    arrête  
 quand je me lasse je m'arrête  
 Sourie  
                   dissimule ta tristesse  
 que personne ne se doute de ta peine  
           ta poitrine s'agite  
                   mais ne pleure pas  
 pense à l'aide américaine  
                   à *Superman*  
 ou à *James Bond*  
 Vivez heureux avec *Coca-cola* !  
                   *Make war not love*  
                   Miss Univers  
*I love you, darling!*  
                   Santé !  
                   En place pour la deuxième !  
 Danse, Bolivie,  
                   tourne  
 agite ton mouchoir  
                   incline-toi  
 les mains en l'air  
                   et à genoux

(Traduction Jacqueline LABROT et Henri DELUY.)

(1) Danse typique du Chili et de Bolivie : rythme lent marqué par des claquements de talons. Se danse par couples, avec diverses figures, un mouchoir à la main. (N.d.T.)

(2) Instrument de musique.

## UNNATURAL

## I

Leggierissima

tout yeux tu entras en ma tente  
 couverte de fleurs/ oh animal olfactif/  
 :: couleur attirant les insectes  
 casque de paon  
 éclat-s

je me souvins : désir cinétique

stasis en la contemplation d'un corps  
 répétition millénaire : : papillon———coléoptère  
 & dans ton sexe/ la mer/ triméthylamide  
 & sur ta poitrine( )des muscs de couleurs  
 yeux de poisson : je te vis  
 et sus

puntapelo je roule à terre

avant j'étais entré en toi je vis : un univers liquide  
 en toi

et au-dedans de toi des marées

nos corps imitant le mouvement de la mer

Le Poisson La Lune

là-haut un ciel pourri hasta el fin

mais les étoiles

homme errant

Adiós

gouvernail/ancres/astrobale

& plus loin encore plus loin derrière in the no man's land  
 de l'orgasme

“ ○ le poisson rêve  
 amiboideo forme liquide indifférenciée  
 attraction implacable

in suo esse perseverare conatur

Spinoza dixit

non pas sexe ou odeur métallique du rut





## la CIA et de L'OTAN

ana

morphose

et non

méta

morphose

Végétariens AND Salvation Army AND Hippies

les guerres n'en finiront jamais

ce qu'il faut c'est réparer les erreurs millénaires

filles de Bétulia : prière

mes cheveux sont longs comme les tiens

la paix et la beauté du monde se sont répandues

sur moi

nos corps

homenajes successifs intemporels à

l'aube de la vie

âme seule

& et je vis sur ta tunique la hache

mais voulus racheter en une nuit /thalassa ô thalassa/

toute une vie

perdue.

(Transformation(s) Gérard de CORTANZE.)

## L'INTELLIGENCE DU BOIS

*qui consiste à sacrifier volontairement un pion*

.....P4FR

*Coup dangereux dit le Maître de l'école romantique.*

*Andersen rentre ainsi le premier dans l'Immort. Faites attention et peut-être ferez-vous match nul*

Entrèrent en jeu mes escouades imprécises  
transparent demisommeil sous le chant de l'oiseau cloche  
et l'arbre qui sait tout

déployant des sentences romanes  PxP

accepta le Noir ■ Moi C3FR

Alors la Réalité était

une fantasmagorie impétueuse/ une certaine impulsion  
dans la matière de l'âme humaine l'amène à nier le passé ■

Eh [*bon coup*] insistai-je *Que faire maintenant* [*coup faible*]

*Que dire de l'Histoire si elle est licence poétique  
qu'elle se répète  
que l'erreur incessante des vaincus se répète  
que le Pouvoir de l'Ordre se répète [?]*

Il y a quelque chose

te dirai-je

qui te pousse à confirmer le passé à répéter un acte  
equivocado pour sentir que tu existes/ quand tu es mal-  
heureux par exemple/ l'acte est inutile mais cependant  
obligé

de se répéter il se pourrait qu'au cycle suivant  
s'ouvrent les portes de la justice

ou de la paix □

Ah [!] Cette répétition spenglerienne /Frayeur ludique  
perdue dans ses origines ■

Gigantesque sphère de lois implacables

Jamais personne ne jouera deux parties :: Ainsi  
croire en la répétition historique est pure niaiserie □

Regarde bien :: maintenant le Noir

conduira le Fou en 2D c'est ce qu'on appelle

Défense Cunningham

aux conséquences graves ■

———Je supposai qu'en revenant

je plairais à tous si tant est que je parlasse d'amour et de  
joie

bien que maudit soit l'appétit qui me reste mais ici

il fuit

la mélancolie comme le pestiféré au XIV<sup>e</sup> s.

et tout s'est perdu bien qu'on ait baptisé ce retour

d'un sonore nom grec :: **ΝΟΣΤΟΣ**

Barbare

en

Ecbatane comme dit Mc Leish □

Adieu rêves culeados adieu tu pulsus (veranum)

tailleur de diamants

le retour ne signifie rien la misérable communion des cieux  
jamais n'a eu lieu avec quoi—/—qui que ce soit et

il y a quelque chose qui

accélère la force des choses : : la douce barbarie des tiens  
cachée dans les paroles dans les gestes

ambigus ■ Nostos : :

exil de l'amour □ Adieu grand arbre poivre tu allais fleurir  
et tu t'es brûlé

adieu fruits nains parabole d'Antée crânophage etc.

les gens te jettent de la terre dans les yeux et c'est là  
toute la terre qu'ils te donnent ■

Protège-toi du ridicule

Protège-toi de l'épithète

Protège-toi de la vérité dans la bouche des enfants □

*Audaces fortuna juvat* me rappelai-je en jouant F4FD■

Le Maître insista : : *4T est dés-empareé* □

Et suivit une série de coups : :

son F5T échec (+) mon CxF son DxC puis à nouveau  
échec ■ Ainsi arriva l'heure de célébrer le grand amour

□ The funeral tables did coldly furnish forth the mar-  
riage baked-meats

Hamlet I 2 vice versa

je criai : : *Eh [coup faible] Qui est mort [coup faible] Personne  
ne meurt ici [bon coup] C'est la maison*

*de l'amour*

*de l'oubli*

*de la réconciliation [1]*

———— et les oiseaux picotèrent mes reins

et je crois qu'un portique en mon esprit

s'écroula grinçant comme squelette d'oiseau ■

Le Maître

psalmodiait sur un échiquier lointain : : *Parlons de dia-  
lectique vivante ou d'alchimie de l'esprit comme on l'appe-  
lait il y a 8 siècles : : une force qui s'oppose à une  
autre force agit sur la contradiction de l'ennemi* □ *Roquez  
protégez-vous/connaissez-vous vous-même/ne jouez aucun  
rôle soyez toutes les pièces de l'échiquier/lorsqu'une pièce  
est prise*

*ressentez comme l'amputation d'un membre* ■ *Un JE  
compact* □ *Un JE visible s'il ne revient pas sur sa propre  
Histoire*

*est un pouvoir gaspillé une pure métaphore hédoniste* ■  
*Observez l'harmonie de cette Défense Indienne du Roi* □

Mais voulez-vous me dire de quel jeu vous me parlez [?]  
Les derniers cygnes chantèrent —► horribles hurlements  
de castrats □

Une main indécise sacrifia le P en 3C et PxP  
réponse immédiate D2R et le Noir  
avança en P7C échec à la découverte ■

Et tout fut risqué

et tout fut perdu □

Ainsi les audacieux en un point d'une sphère brunie  
voulurent allumer ce qu'on appelle le feu incorruptible ■  
Mais il n'y eut ni mouvements ailés

ni aide

ni pitié □

Oh

rustres [!]

Oh troupeaux des satisfaits  
qui s'imaginent faire partie du banquet [!] Peste soit du pays  
qui abandonne ses héros tombant comme une image  
biblique  
avec du sel sur le visage ■

Et un homme

s'appuie contre un arbre se préparant à terminer sa vie  
dignement ::

écoute :: K.550 dans le murmure des mitraillettes

le menuet affronte l'infini

sachant à l'avance qu'il sera vaincu

et ainsi le chant de la révolution

amour amour □

Et ainsi

dévorèrent-ils des glands

faisant ce qu'on appelle le recensement des morts ■

C'est alors qu'intervint mon fatal RID puis PxT

poniendo un peon sobre otro para que  
ouvrant à la persécution implacable

je croisai

mon D en 1F □

*Sais-tu ce qui est en jeu [coup faible] demanda*  
*le Noir*  
*Quoi [coup faible] dis-je stupidement ■ Ta foi □ Et ton*  
*futur ■*  
*L'Utopie tombe*

tombe

Les songes font boules dans les égouts  
des anges incolores errent  
sans objet sans itinéraire entre les flèches des temples  
des roues ardents tournent avec les décapités  
Mon escouade [bon coup]

Mon Cher Moi-Même [bon coup]

Entre la musique des crachats et les murmures des pater  
familiae.

D5C (+) □ Une—boueuse—éternité—d'—attentes  
———puis

le lent déplacement en F2R ■ DTxD

Mat [!] hurla le Noir

renversant les chaises écarlate □/ Act. V. Rideau /  
L'implacable sphère

des lois implacables ■ 64 cases

*temples*

*rythmes universels*

*cycles cosmiques*

et l'univers se courbe sur lui-même □ Il n'y a pas d'ailleurs  
il n'y a pas

d'échappatoire vers une autre dimension donde todo esto  
serait

l'histoire du reptile l'histoire de l'amphibie la pure  
pré-histoire ■

*Mais recommencez à jouer dit le Maître une partie n'est  
qu'une partie □ L'espèce humaine*

*persiste dans l'erreur jusqu'à ce qu'une*

*perpétuelle aurore*

*sorte du cercle magique ■*

Alors

à la partie suivante

je jouai en 3) F5C□

*Ruy Lopez* [?] fit observer le Maître  
*Vous commencez à comprendre* ■

(Transformation(s) Gérard de CORTANZE.)

« Sabes lo que jugamos ? » preguntó el Negro  
« Qué ? » dije estúpidamente. « Tu fe. Y tu futuro. »

Utopía se cae, se cae.

Los sueños ruedan a las alcantarillas

ángeles incoloros vagan  
sin ruta y sin objeto entre las agujas de los templos  
ruedas ardientes giran con los descabezados

Mi escuadra !

Mi orgullosa escuadra !

Mi querido Yo Mismo !

Entre la música de los escupitajos y los murmullos de los pater-  
familiae.

D5C (+). Una fangosa eternidad de espera ; luego  
el lento movimiento al A2R. Y DTxD

« Mate ! » aulló el Negro

derribando las sillas escarlata. / Act. V. Telón/

La implacable esfera

las leyes implacables. 64 escaques

y el universo se comba sobre sí mismo. No hay afuera, no hay  
escape hacia otra dimensión donde todo esto sea

la historia del reptil, la historia del anfibio, la pura prehistoria.

« Pero vuelva a jugar » dijo el Maestro « una partida

es sólo una partida. La especie humana

persiste en el error, hasta que sale

una incesante aurora

fuera del círculo mágico. »

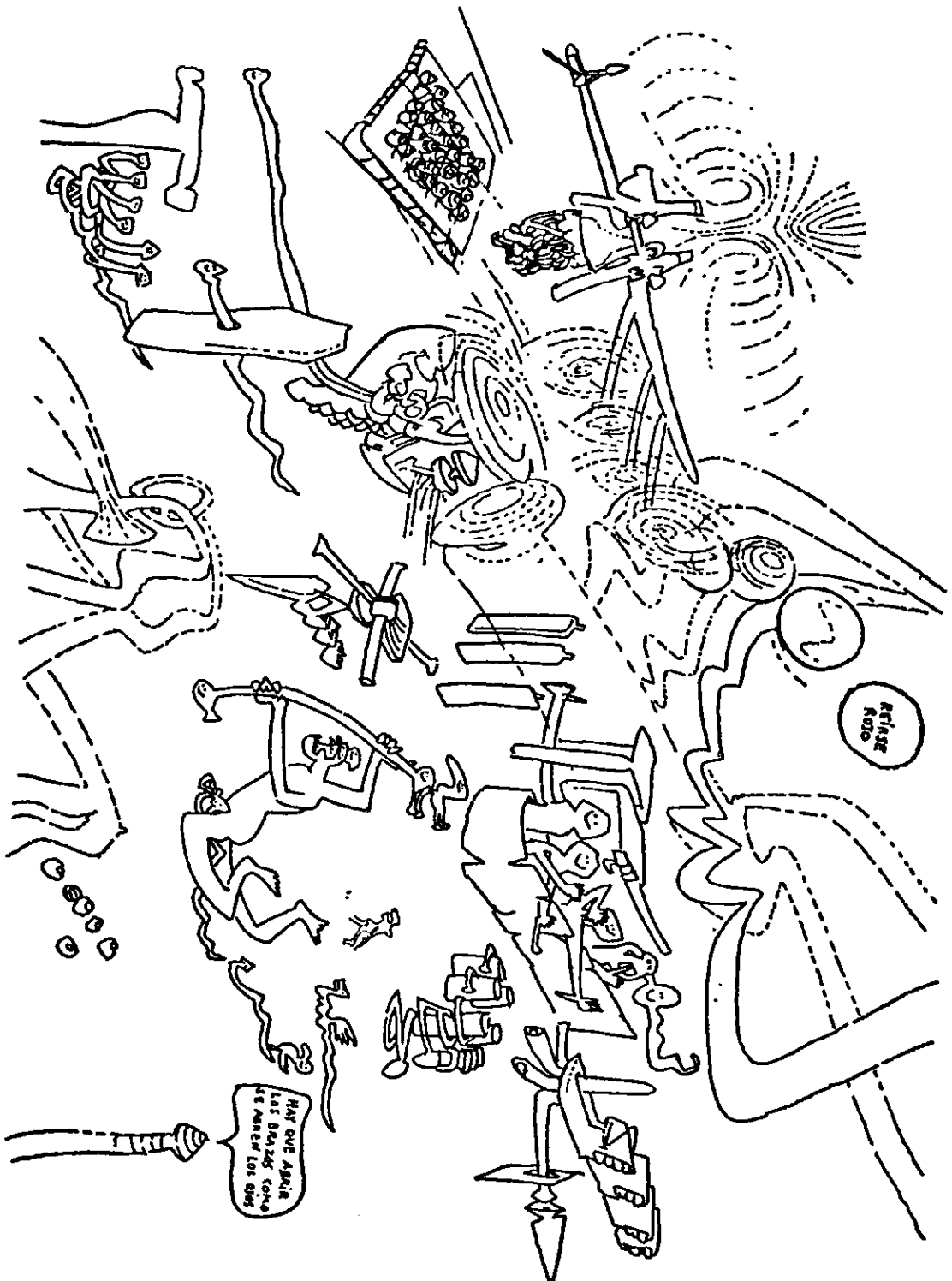
Entonces

a la partida siguiente

jugué en 3) A5C.

« Ruy López ? » observó el Maestro

« Usted aprende. »



REFUSE  
KOTO

MAY QUE ABRIR  
LES BLAZES COME  
SE MARCHER LES DRES



(A Washington Delgado.)

Oronqoy. Ici dure est la terre. Rien  
n'y bouge, rien ne change, pas la moindre bête.  
En suivant les traces imprécises de l'angara (1)  
— une demi-journée sur une vieille mule —

je me rappelle bien

les deux cents morts entassés  
et pourtant frais comme un nouveau-né.

Oronqoy.

La terre toujours la même, blanche, et la même  
jusqu'aux ultimes montagnes.

Sur l'autre versant

l'air pèse plus lourd qu'un noyé.

A leur pied,

dans l'enchevêtrement et la chaleur des branches :  
Hector, Cyrus, Daniel pisteur adroit,  
Edgar Le Vieux, Celui Qui Hésita Trois Jours,  
Samuel dit l'Ane. Et Mariano. Et Ramiro.  
Le silencieux Martial. Tous les durs. Hommes de rage intacte.  
(Samuel délace ses bottes). Ils fument. Ils bavardent.  
Et ils ouvrent des boîtes de thon, sous les cris aigus  
d'un oiseau au grand bec.

« Toujours cette forêt  
qui me rappelle la mer, avec ses collines,  
ses vagues immobiles et sa lumière  
différente de tous les soleils connus.

J'ignore même

les habitudes des eaux et du vent.

C'est vrai,

plus rien ne rassemble au pays que nous avons quitté et pourtant  
c'est encore le même. »

Cendres quasi vertes,  
restes de leur feu brûlant parmi le nôtre :  
très proches furent les soldats.

Leur capitaine,

l'homme à la barbe immense, l'homme aux barbelés  
— à un jet de pierre, je m'en souviens — en quelques jours  
mitraille

les 200 hommes

---

(1) Indien de la région de Cuzco (Pérou).

et ce fut en novembre  
(voyageur, ne cherche pas les preuves :  
pour les esclaves morts, il n'y a ni trace ni tumulus)  
et cette nuit-là,

sur la terre de Chapi,  
jusqu'à ce que le vent arrachât la Croix du Sud,  
on entendit les cris des vieilles,  
ayataki,

le chant des morts,  
lourd comme la pluie  
dur comme des tambours.  
sur les larges feuilles des bananiers,

Et le faucon des hautes terres  
projeta son ombre sur leurs corps mûrs et parfaits.

(Dans le Chapi, district de La Mer, où en septembre  
Don Gonzalo Carrillo — qui aimait  
moudre ses péons dans un vieux moulin —  
fut jugé et mis à mort par les morts.)

« Le sol est inégal, Ramiro, ton corps  
s'est abîmé dans les grottes et les courants marins.  
D'abord, rien qu'une blessure à la jambe droite,

puis  
les mouches vertes envahirent tes membres.  
Et tu étais dur, encore.

Mais tes pommettes ne  
résistèrent plus.

— il est venu l'Uta, l'animal aux mille ventres  
affamés — et nous dûmes te donner, ami, en offrande  
comme les braves marins qui meurent en mer. »

Ce jeudi-là, partis de Cerro Morado, ils s'approchaient.  
Ils étaient plus de 40.

Le capitaine — à ma connaissance —  
ne craignait que la saison des pluies  
et les maladies que provoquent  
les femelles des Indiens.

Ses soldats  
craignaient la mort.

Sans parler de Tambo — 5.000 habitants et des oranges —  
ils châtièrent 12 villages du fleuve dans leur marche tranchante.  
Hommes et bêtes furent un bon butin.

Ils s'approchaient  
Près des touffes de l'ortie géante  
tombèrent un lieutenant et le brigadier.

(Le capitaine  
se leva tôt et vite

pour combattre les rebelles.  
Ignorant l'embuscade  
il partit avec la meute jusqu'à un lieu sûr et caché.  
Hector tendit la main, et ses hommes  
se dressèrent promptement.)

Ainsi,

quand ils s'échappèrent, nous avons ramassé  
armes et conserves de viande.

Le capitaine fuyait piétinant ses morts  
abandonnés à la morsure des mouches.

Nous n'avons pas eu de blessés.

Les guerilleros enterrent leurs conserves de poisson,  
ramassent leur fusil, se taisent, marchent.

Sans autre bien

que leurs os et leurs armes et parfois le doute  
comme une crevasse  
dans un champ d'argile. La peur aussi.

Et les racines noires  
et les bonnes, les champignons nourriciers et ceux  
qui donnent la mort,  
pareillement offerts.

Et l'herbe et les sables et le marécage  
toujours plus hauts sur la route de l'Est, et les journées  
toujours plus longues

(et ce fut juste avant les pluies).

Ce fut ainsi 3 nuits et 3 jours.

Et parvenus

au fleuve  
ils décidèrent d'attendre au lendemain pour le traverser.

« Wauqechay, petit frère, wauqechay,  
ta fatigue est  
sans fin comme cette journée, wauqechay,  
vert petit pois vert,  
wauqechay,  
repose dans ma cuisine,  
vert petit pois vert,  
wauqechay,  
repose sur ma couverture et dans mon ombre. »  
Daniel, Cyrus, Mariano, Edgar le Vieux,  
Celui qui Hésita Trois Jours, Samuel dit l'Ane,  
Hector, Martial, Ramiro.

Quel cœur étroit, quel royaume ils habitent ?  
Et que nul désormais ne m'interroge sur le poids et la mesure  
des frères morts  
Et que personne n'en ait crainte ou répugnance.

(Traduction Lionel RAY.)

## KARL MARX DIED 1883 AGED 65

Je peux encore me souvenir de la maison de ma grand'tante et de  
ces deux gravures :  
« Un homme chez son tailleur », « Grand défilé militaire à  
Vienne, 1902 ».  
Jours où rien de mauvais ne pouvait arriver. Tout le monde avait  
sa patte de lapin attachée à la ceinture.  
Ma grand'tante aussi — vingt ans et le chapeau de paille sous le  
soleil, à peine le souci  
de garder sa bouche et ses jambes bien fermées.  
Les hommes étaient de bonne volonté, ils avaient les oreilles propres,  
A part les anarchistes au music-hall, fous, barbus, enveloppés dans  
des capes.

Quels automnes, quels étés.

Eiffel fit alors une tour qui disait « voici à quoi l'homme est par-  
venu ». Autre gravure :  
« Vertu, amour, jalousie protégeant les bonnes familles »  
Et puis il n'y avait pas vingt ans que le vieux Marx était sous cette  
herbe

Grasse et droite, parfaite pour terrains de golf.

Les couronnes de fleurs, le cercueil avaient fait trois stations au  
pied de la colline

et il fût enterré

près de la tombe de Molly Redgrove « bombardée par l'ennemi en  
en 1940 et reconstruite ».

Ah vieux Karl broyant, fondant dans la marmite les métaux divers  
tandis que ses fils sautaient des tours du Spiegel aux îles du Times,  
Sa femme faisait bouillir les oignons, rien n'allait, puis les choses  
changèrent alors

vint le temps de la place Vendôme, l'affaire Lénine et ces tas de  
révoltes si bien

que les dames eurent peur d'autre chose que de mains dans leurs  
nattes et les messieurs purent supposer  
que la machine à vapeur n'était plus l'image du bonheur universel

« Ce fut ainsi, j'ai des dettes envers toi vieux trouble fête »

(Traduction Pierre LARTIGUE.)

## DEUX SOLITUDES

### I. HAMPTON COURT

Et dans cette cour, seul comme un champignon, où il faut que je  
regarde

Les animaux de pierre ont les yeux ouverts sur la proie

— Villes pointues catholiques enfoncées dans le fleuve déjà —  
il y a cent lustres

qu'ils s'apprêtent à cette attaque. Ils ne me voient ni ne me sentent  
Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle les derniers voiliers ont déchargé le grain,  
les marins sont ivres ils ne peuvent m'entendre

— les quilles des bateaux pourrissent dans le sable

Rien ne bouge. Pas même les âmes des morts.

— un nombre considérable sous la hache, la douleur au côté, la  
diarrhée

Henri VIII, Tomas Moore, leurs serfs et les tours au fond d'un  
puits scellé

tout est témoignage d'innocence

Par les 10.000 fenêtres des murs s'échappent le lion l'unicorne

La Tamise modifie son voyage d'Ouest en Orient

La nuit tombe

### II. PARIS-V<sup>e</sup>

« Ami, je suis en train de lire vos vers anciens sur la terrasse du  
nord

La bougie bat des cils

qu'il est triste d'être fonctionnaire et lettré

Je lis sur les champs de riz libres, flexibles : je lève les yeux  
et ne peux voir

que les livres officiels, dépenses de la province, contes jaunes de  
l'Empire. »

C'était l'été dernier. Cette nuit là il vint à mon hôtel de la rue  
Sommerard.

Depuis deux ans je l'attendais

De nos conversations c'est à peine si je me rappelle quelque chose  
il était amoureux d'une jeune fille arabe et cette guerre — celle  
du renard Dayan — lui fût plus douloureuse encore

« Sartre est vieux et ne sait plus ce qu'il fait » me dit-il et il me  
dit aussi

que l'Italie lui avait plu avec une plage sans touristes, oursins,  
eaux vertes

pleines de corps brillants, gras, laborieux, « comme aux bains de barranco »  
une tonnelle de lattis construite en 1900, et un plat d'écrevisses.  
Il avait cessé de fumer. La littérature n'était plus son affaire.  
La bougie battit des cils quatre fois.  
Le silence grandissait robuste comme un bœuf.  
Pour sauver quelque chose je lui parlai de ma chambre, de mes voisins de Londres,  
de l'écossaise espionne pendant les deux guerres  
du portier, un chanteur pop  
et n'ayant plus rien à lui raconter j'envoyai des Anglais au diable  
et me tus.

La bougie battit des cils une autre fois.  
Ses paroles furent alors plus brillantes qu'un dos de scarabé.  
Il parla de la Grande Marche sur le fleuve Bleu des eaux troublées,  
sur le fleuve Jaune des courants froids. Nous nous vîmes  
fortifier nos corps par des bonds, des courses au bord de la mer  
sans la musique des flutes ou du vin sans  
autre sagesse que celle des regards  
et rien n'eût l'apparence trompeuse d'un lac dans le désert.  
Seulement mes dieux sont maigres, je doutai.  
Les jeunes chevaux se perdirent derrière la muraille  
et il revint cette nuit là à l'hôtel de la rue Sommerard.  
Les choses furent ainsi.  
Dieux lents, difficiles, entraînés à me mordre le foie tous les matins  
Leurs visages sont bien sombres, ils ignorent la révélation  
« Ami, je suis sur l'île naufragée au nord du canal et je lis vos vers  
Les champs de riz se sont couverts de morts  
Et la bougie bat des cils. »

*(Traduction Pierre LARTIGUE.)*

# Notices bio-bibliographiques

CESAR VALLEJO est né à Santiago de Chaco (Pérou) en 1892. Il est mort en 1938 à Paris où il résidait depuis 1923.

Il publie *Les hérauts noirs* (1918), *Trilce* (1922). Les *Poèmes humains* paraîtront en 1939 et *Espagne éloigne de moi ce calice* en 1942.

On trouvera une édition complète de ses romans et contes parue à Lima (1967).

De son vivant encore : *La Russie en 1931* et *Réflexions au pied du Kremlin* (1931). En français : Anthologie partiellement bilingue, trad. Claire Céa (P. J. Oswald, 1973).

OLIVERIO GIRONDO est né en 1891 en Argentine. Il est mort en 1967.

Il avait publié : *Veinte poemas para ser leídos en el tranvía* (1922), *Calcomanías* (1925), *Espantapájaros* (1932), *Persuación de los días* (1942), *Campo nuestro* (1946), *En la masedula* (1956), *Obras completas* (1968).

ALBERTO GIRRI est né en Argentine en 1918. Il a publié :

*Playa sola* (1946), *El tiempo que destruye* (1950), *Línea de la vida* (1955), *Examen de nuestra causa* (1956), *La penitencia y el mérito* (1957), *Propiedades de la magia* (1959), *La condición necesaria* (1960), *Elegías italianas* (1962), *El ojo* (1964), *Envíos* (1966), *Casa de la mente* (1967), *Valores diarios* (1970), *En la letra, ambigua selva* (1972), *Poesía de observación* (1973).

JOSÉ LEZAMA LIMA est né en 1912 à Cuba. Il a publié : *Muerte de Narciso* (1937), *Enemigo rumor* (1941), *Aventuras sigilosas* (1945), *La fijeza* (1949), *Dador* (1960), *Poesías completas* (1970).

ERNESTO CARDENAL est né à Granada, Nicaragua, en 1925. Il a publié :

*La hora O* (1960), *Oración por Marilyn Monroe y otros poemas* (1965), *El estrecho dudoso* (1966), *Salmos* (1969), *Vida en el amor* (1970), *Homenaje a los indios americanos* (1971), *Canto nacional* (1973).

JORGE ENRIQUE ADOUM est né à Quito, Equateur, en 1926. En 1960, il

obtient le prix de poésie du « Primer Concurso Latinoamericano de Casa de las Américas » (Cuba). Il a publié : *Ecuador amargo* (1949), *Los cuadernos de la tierra* (1951-1962), *Yo me fui por la tierra con tu nombre* (1964), *Informe personal sobre la situación* (1973).

ENRIQUE LHIN, né à Santiago, Chili, en 1929. En 1966, il obtient le prix

« Casa de las Américas » (Cuba). Il a publié : *Nada se escurre* (1949), *Poemas de este tiempo y de otro* (1955), *La pieza oscura* (1963), *Agua de arroz* (1964), *Poesía de paso* (1966), *La musiquilla de las pobres esferas* (1969). En français : « La chambre noire », P. J. Oswald, 1972.

JUAN GELMAN est né à Buenos Aires, Argentine, en 1930. Il a publié :

*Violín y otras cuestiones* (1956), *El juego en que andamos* (1959), *Velorio del solo* (1961), *Gotán* (1962), *Cólera buey* (1969), *Los poemas de Sidney West* (1969).

CARLOS GERMÁN BELLI est né en 1930 au Pérou. Il a publié :

*Poemas* (1958), *Dentro & fuera* (1960), *¡Oh Hada Cibernetica!* (1962), *El pie sobre el cuello* (1964), *Por el monte abajo* (1966), *Sextinas y otros poemas* (1970).

**SAÚL YURKIEVICH**, argentin, né en 1931. Poète, critique et professeur de littérature latinoaméricaine, enseigne à l'Université de Paris-Vincennes.

Bibliographie :

Poésie : *Volanda linde lumbre* (1961), *Ciruela la loculira* (1965), *Cuerpos* (1965), *Berenjena y merodeo* (1966), *Fricciones* (1969), *Retener sin detener* (1973).

Critique : *Valoración de Vallejo* (1958), *Modernidad de Apollinaire* (1968), *Poesía hispanoamericana 1960-1970* (1972), *Fundadores de la nueva poesía latinoamericana* (1973).

**ROQUE DALTON** est né à San Salvador, en 1933. Il obtient le prix de poésie du « Concurso de Casa de las Américas » (Cuba), en 1969. Il a publié : *La ventana en el rostro* (1961), *El mar* (1962), *El turno del ofendido* (1963), *Los testimonios* (1964), *Taberna y otros lugares* (1969).

**ALEJANDRA PIZARNIK** : Buenos Aires, 1937-1973. *Arbol de Diana* (1962) et *Los trabajos y las noches* (1965).

**JOSÉ EMILIO PACHECO** est né au Mexique en 1939. Il a publié : *Los elementos de la noche* (1963), *El reposo del fuego* (1966), *No me preguntes cómo pasa el tiempo* (1969), *Irás y no volverás* (1973).

**PEDRO SHIMOSE** est né à Riberalta, en Bolivie, en 1940. Il a publié : *Triludio en el exilio* (1965), *Sardonia* (1967), *Poemas para un pueblo* (1968), *Quiero escribir, pero me sale espuma* (1972), livre avec lequel il a obtenu le prix de poésie du « Concurso Casa de las Américas » (Cuba).

**RODOLFO HINOSTROZA** est né à Lima, Pérou, en 1941. En 1970, il obtient le prix « Maldoror ». Il a publié : *Consejero del lobo* (1965), *Contra natura* (1971).

**ANTONIO CISNEROS** est né à Lima, Pérou, en 1942. Il a obtenu, en 1968, le prix de poésie du concours *Casa de las Américas*. Livres : *Destierro* (1961), *David* (1962), *Comentarios reales* (1964), *Canto ceremonial contra un oso hormiguero* (1968), *Como higuera en un campo de golf* (1972).



## Musique populaire d'Amérique Latine : quelques mots et quelques disques

A part quelques airs « créoles », le tango argentin et la rumba cubaine, l'Européen moyen ignore la musique populaire d'Amérique latine jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. A ce moment-là c'est par l'entremise des Etats-Unis d'Amérique du Nord que l'Europe entrevoit ce folklore : souvenirs-nous de films comme le *Bal des Sirènes* ou la série « En route pour... » Rio, la Havane ou le Mexique. On y voyait Carmen Miranda se trémousser, on y entendait l'orchestre Xavier Cugat initier les publics européens à un folklore d'origine latino-américaine mais retravaillé in USA. La brèche avait été ouverte à la Libération avec *Amor, amor* et *Bésame mucho*, généralement chanté avec l'accent US ou l'accent français.

Au début des années 50, la vogue de la musique latino-américaine va s'amplifier et la qualité s'améliorer. Le détonateur, c'est la venue, en 1951, au Théâtre Marigny des Ballets de l'Amérique latine de Joaquín Pérez Fernández. Il s'agissait d'une compagnie créée à Buenos Aires en 1940, la *Compañía de arte indoamericano*. Pour la première fois, le public parisien découvre les danses de Cuzco, si popularisées par la suite, les villanelles moyen-âgeuses, le Michoacán mexicain. Il entend la harpe indienne et la chanson équatorienne *De terciopelo negro*, enregistrée en 1955 par Paco Sánchez et reprise par la suite bien souvent. Les *carnavalitos*, les *cuecas*, les *chacareras* font leur apparition et le tango reparait. (A ce moment-là, Atahualpa Yupanqui (en 78 tours dès la fin des années 40 avec *Basta ya*, plus tard célèbre) n'est connu que de rares initiés.) Le poète uruguayen Fernán Silva Valdés peut avec raison chanter le danseur Pérez Fernández et terminer le *romance* qu'il lui consacre en invoquant l'Amérique (cette Amérique qui, jusqu'alors, pour les Européens, était exclusivement représentée par les Etats-Unis du même nom) :

Amis, voilà l'Amérique ;  
l'Amérique en fleur, en bois ;  
l'Amérique de chair et ciel ;  
l'Amérique, sang et boue.

Les films mexicains de Emilio Fernández, notamment *Enamorada* qui lance la *Malagueña* mexicaine, si populaire par la suite, les films brésiliens *O Cangaceiro* et *Orfeu Negro* contribuent à la diffusion des chansons latino-américaines. Le disque à succès de cette période c'est le premier de *los Incas* (Philips 1956, N 77 306 L). Le microsillon est quelque chose de relativement récent, Pierre Mac Orlan présente le disque (ce qu'avait fait Raymond Queneau pour les Ballets de Pérez Fernández) et de nombreux pays d'Amérique latine y sont représentés : le Pérou avec le *huayno*, devenu par la suite une véritable « scie », l'Argentine, avec une *cueca*, des *bailecitos*, des *vidalas*, la Colombie, avec le fameux *merengue Camarón*, le Venezuela, Cuba, la Bolivie. A la même époque, la Boîte à Musique (dont le catalogue sera par la suite un des plus riches en matière de folklore latino-américain) publie *los Yares* (BAM LD 322 (A)). Dans sa présentation Pierre Darmangeat nous révèle le *polo* et le *loropo* vénézuéliens. Pour la première fois, on entend dans ce disque une *guabina* colombienne, *Cuchipi*. Il s'agit d'une danse de Chiquinquirá, lieu de pèlerinage célèbre en Colombie, situé dans le département de Boyacá et non en Antioquia, comme le dit le présentateur. Erreur bien excusable (en 1956) d'un musicologue et d'un hispanisant distingué. Le disque déjà évoqué de Paco Sánchez (BAM LD 309 (A), 1955), révélait de nouveaux instruments, le *charango*,

cette carapace de tatou si célèbre plus tard, la *quena*, entre autres. On y entend *Mónica Pérez*, un joropo vénézuélien, une *marinera* péruvienne, une cueca chilienne. Paco Sánchez rejoint ensuite *les Guaranis*, groupe qui, pendant une dizaine d'années, s'assure le monopole du folklore latino-américain. Dès 1953, lorsqu'ils étaient les 4 *guaranis*, ils avaient enregistré chez BAM (EX 200 et 201) des *cuecas* boliviennes, des *chacareras*, un *gato* (danse du nord de l'Argentine, du Chili et du Pérou) et des sérénades chantées en guarani, une des langues du Paraguay, leur pays. Paru à la même époque, un disque de chez Pathé (ST 1029), *Danses et chansons d'Amérique latine*, est important par son authenticité et sa variété, bien qu'il soit relativement peu connu. Pendant que los Incas et los Guaranis marchent de succès en succès, quelques groupes (généralement constitués à Paris et composés aussi bien de Canariens que de Latino-américains) essaient de percer (par exemple los Colombianos, avec un disque de Philips, EP 427 705 PE, qui comprenait la musique du film *la Poupée*). C'est le début (nous sommes déjà dans les années 60) d'une sorte de commercialisation de bon aloi (folklore authentique au départ, mais orchestré, présenté au goût du jour) dont le prototype est le groupe des Machucambos, qui a fait, lentement, mais sûrement, son chemin vers le succès : de boléro en cha-cha-cha, de bamba en samba, ce groupe a popularisé auprès d'un public vaste et non concerné au départ une musique populaire qui n'a pas la pureté des enregistrements pris à la source mais qui ne représente pas une totale trahison.

L'authenticité absolue est représentée, à l'époque, par les enregistrements de la Boîte à Musique et du Chant du Monde : quelques exemples seulement : un récital (un des premiers) du guitariste Atahualpa Yupanqui (BAM LD 301), donné le 7 juillet 1950 à l'Athénée. On y trouve ce qui est célèbre aujourd'hui, mais qui, alors, était nouveauté : une *vidala*, chanson des montagnards de la Rioja, en Argentine, une pastorale indienne vieille de quatre siècles, une *baguala*, mot qui signifie rebelle et s'applique aux chevaux difficiles à dresser, le *malambo*, où le guitariste imite le galop du cheval, la berceuse des Caraïbes, *Duerme, duerme, negrito* et la *Danse du maïs mûr*, danse rituelle des Kollas, ethnie apparentée aux Quechuas, Yupanqui est d'ascendance kolla. Quant au Chant du Monde, il publie dans ses séries de folklore mondial, des *Corridos mexicanos* par Jorge Saldaña (on y trouve la plupart des chants de la Révolution mexicaine des années 1910), des *Chants d'Argentine* par Léda et María (il s'agit surtout de folklore du nord de l'Argentine, proche des folklores bolivien et péruvien), des *Chants du Brésil* par Alice Ribeiro (le Nord-Est est surtout représenté), *Chants et danses du Chili* par Violeta Parra : c'est ainsi que l'on se familiarise avec les *cuecas* et la *Refalosa* (*resbalosa*, glissante) danse du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Atahualpa Yupanqui, Violeta Parra... Nous voici, à présent en terrain connu. Le premier devient mondialement célèbre au cours des années 60. En 1968 (le 12 octobre — il ne semble pas que ce soit volontairement pour fêter l'anniversaire de l'arrivée de Colomb en Amérique), *le Monde* publie un entretien *Le poète argentin Atahualpa Yupanqui à Paris*, mené par Claude Couffon, des poèmes tirés d'*Airs indiens* (1946) et traduits par Sarah Leibovici et des allusions au disque *Basta Ya* (le Chant du Monde) et au roman de Yupanqui *Cerro bayo* (traduit par Louise Mamiac aux Editeurs Français Réunis). Un an auparavant, le livre *Basta ! une anthologie des chants de témoignage et de la révolte de l'Amérique latine de Méri Fraco-Lao* (François Maspero) avait familiarisé les lecteurs français avec la poésie populaire de combat de l'Amérique ibérique.

Que s'était-il donc passé ? Pourquoi la poésie populaire latino-américaine atteignait-elle, non plus le cercle réduit des hispanisants et des latino-américains de Paris, mais une couche plus vaste d'intellectuels, voire un public relativement large ?

En 1959, un événement historique s'était produit : le succès de la première révolution authentique d'Amérique latine, la Révolution cubaine. Toute la décennie des années 60 sera l'élargissement de la brèche ouverte par l'intérêt suscité en Europe par Cuba. Et cela dans trois directions : la connaissance plus approfondie de l'histoire, de la littérature, des sociétés des pays d'Amérique latine entraînera un courant d'intérêt envers la musique et la poésie populaires. Les Européens découvriront qu'il n'y a pas une Amérique latine, mais 20 : d'où la publication d'enregistrements concernant chacun des pays et non plus un ensemble de pays. La poésie revendicative, engagée, la *canción protesta*, remplace peu à peu dans la faveur d'un public plus au courant la chanson anodine, inoffensive ou sirupeuse. Ce mouvement très positif est encore accentué par l'apparition de documents sonores enregistrés par des ethnologues, par les films latino-américains, surtout brésiliens, certes, mais également boliviens, cubains, vénézuéliens, par l'engouement pour les guérillas latino-américaines vues des cafés du Quartier latin.

Voici quelques exemples de cette évolution : en 1961, on pouvait acheter à l'Association France-Cuba un disque importé de Pacho Alonso (RCA Victor LPD 521) : musique de danse encore assez proche de celle de Xavier Cugat. Mais très vite, le Chant du Monde publie *Rythmes de Cuba* (LDS 4218) avec de la musique rituelle yoruba, une *conga*, un ballet. Le musicologue Harold Gramatges, compositeur et ambassadeur de surcroît, présente le disque et de nouveaux — pour nous — instruments : *tumbadoras*, *clavos* (clous), *cencerros* (sonnaillles) *güiro* (sorte de banjo), *quijada de burro* (mâchoire d'âne). L'apport africain est mis en valeur. Les *Chants de la Révolution cubaine*, d'abord publiés en Italie, sortent en France et le Chant du Monde enregistre la chanteuse noire Elena Burke (EP 45 3223). En 1961, Barclay publie des enregistrements du Carnaval de Rio (par exemple Jorge Veiga, 72 487) et les airs du film *Orfeu Negro* (Philips 432 387 BE) envahissent la radio.

Les années 70, avec l'expérience chilienne, la multiplication des voyages, notamment au Mexique et au Pérou, le triomphe à Paris de groupes de plus en plus authentiques (les Calchakis, Quilapayún, Inti Illimani), la multiplication des enregistrements de valeur, la participation à des manifestations populaires d'artistes de talent comme Daniel Viglietti ou Mercedes Sosa, marquent une accentuation du mouvement vers l'authenticité : ce que l'on entend à Paris ressemble de plus en plus à ce que l'on trouve dans chaque pays. Et le Parisien a la chance d'une vue synthétique, en ce sens que chacun des pays d'Amérique latine ignore la musique des autres, comme il ignore la littérature des autres, les particularités de langage des autres, les problèmes des autres. Ainsi, les artistes de Paris sont facteur d'unité en ce qui concerne l'avenir. C'est à Paris que le Colombien moyen entend la *quena* ou le *charango* pour la première fois. C'est à Paris que l'Uruguayen découvre la *cumbia*, le *bambuco* ou le *bunde de Colombie*.

Mais il reste encore beaucoup à faire pour avoir une connaissance réelle de la musique populaire de chacun des pays d'Amérique latine. Pour ne pas allonger cet article, je me bornerai à un seul exemple, particulièrement typique et que je connais bien, celui de la Colombie. Pendant très longtemps, à part quelques airs dans des enregistrements d'ensemble (los Incas ou Paco Sánchez déjà cités), on ne pouvait trouver à Paris que *A bailar porros* (Ecos de Columbia — sic —, SEECO LD 229) et *Chants de Colombie* par Berta Cardona (Barclay 76015). Serait-ce un pays pauvre musicalement ? Pas du tout. Si l'on a des amis aimables sur place, on s'aperçoit de la richesse du folklore colombien : j'ai devant moi le livret — trente-six pages grand format — qui accompagne la *Introducción al cancionero*

*noble de Colombia*, un coffret de trois disques publié par la Universidad de los Andes de Bogota, sous la direction de Joaquín Piñeros Corpas. Le texte, très riche, publié en espagnol et en anglais, nous parle du métissage musical si caractéristique (Espagne et surtout Andalousie, fond chibcha, quimbaya, calima ou sinú, apport africain), des instruments (cordes : *triple*, petite guitare, *bandola*, sorte de mandoline, guitare, *requinto*, *cuatro*, *arpa* (harpe) ; bois : flûte de roseau, *capador*, variété de flûte de Pan, *gaita*, qui n'est pas une cornemuse, mais un instrument d'origine précolombienne, sorte de flûte verticale, composée de longs tuyaux fabriqués avec le cœur d'une variété de cactus, *marimba*, variété de xylophone ; percussion : *bombo* (grosse caisse), gros tambour, *guacharaca*, morceau de tige de laiton avec des entailles échelonnées et que l'on frotte avec l'os d'une côte de bœuf, *chucho*, variante des maracas et bien d'autres) ou des airs : les *mapalés*, *merengues*, *cumbias*, *porros*, *bullerengues*, de la côte caraïbe, au nord du pays, les *bambucos*, *guabinas*, *torbellinos*, *pasillos*, du centre montagneux, les *joropos*, *galerones*, *carnavales*, *corridos*, *seis*, des plaines de l'est, les *patacorés*, *danzas*, *currulaos*, *bundes*, *jotas*, *jugas*, *chigualos* de l'ouest. Vingt enregistrements de valeur pourraient être commentés, mais qui sont introuvables à Paris. Je me contente de signaler qu'une des plus grandes chanteuses noires, de la classe d'une Mahalia Jackson ou d'une Myriam Makeba, Leonor González, surnommée la Negra Grande de Colombia, est pratiquement inconnue en France.

Il est évidemment impossible de dresser une discographie même sommaire : l'étude pays par pays, avec les différents instruments, les disques publiés en France et ceux publiés dans les différents pays ou ailleurs le commentaire des chansons, souvent chargées d'intentions ou de sens cachés, la liaison musique-vie populaire, si importante dans le continent indo-latin, voilà bien des voies de recherche. A ce propos, je signale aux amateurs de folklore l'existence d'un livre précieux et unique en son genre, *los Pueblos románicos y su cultura popular* de Wilhelm Giese (Instituto Caro y Cuervo, apartado aéreo 20002, Gogoto, Colombia, 1962). On y trouve d'abondantes bibliographies sur la question et un chapitre de cinquante pages sur les pays ibéro-américains. Sans compter le charme, pour les hispanisants, des deux chapitres sur les régions de langue française.

Parmi les disques les plus récents, mis à part ceux des Incas, des Calchakis (et notamment *le Chant des poètes révoltés*, chez Arion), de Yupanqui (Le Chant du Monde LDX 7 4457, *Basta Ya* ou 74 506, *El payador perseguido*, Pathé Marconi, *l'Art d'Atahualpa Yupanqui*, RCA, *Atahualpa Yupanqui et sa guitare*), des Machucambos (Decca), des Chacos (Barclay), bien connus du public intéressé, il faut signaler les documents sonores de Gérard Kremer (soit *les Flûtes du soleil*, disques Alvarès, soit *l'Ame musical du Pérou*, BAM) la *Musique des Andes* (Disques Carabine, J. M. Cayre, *Charango*, Darmezín, guitare, Guillermo de la Roca), Cuarteto Cedrón (Polydor). Il faut, enfin, insister sur la très grande valeur des enregistrements des Quilapayún (Pathé Marconi : *Basta*, chants révolutionnaires, 2 C 064 92678, pour n'en citer qu'un) et sur l'intérêt humain exceptionnel de *Chile presente* (expression spontanée, B. P. 148 06, 75263 Paris cedex 06) : on y trouve des chansons de Victor Jara (voir aussi *le Chili de Victor Jara*, Pathé Marconi C 062-8154), de Carlos González, de Héctor Pavez, de Marcos Velázquez, les voix de Salvador Allende et de Neruda (voir également *le Chili de Pablo Neruda*, Pathé Marconi C 062 81 546). On trouve déjà en France (par exemple, 24, rue Racine) le très beau disque des Inti Illimani, *Viva Chile!* enregistré en Italie. Souhaitons, bien sûr, et de tout cœur, que les Chiliens puissent bientôt enregistrer chez eux !

JULIAN GARAVITO.

## QUATRIÈME CENTAINE

## LA COUVERTURE

## 1

Impossible de déplacer quelque chose de ton corps  
 Petit air d'autrefois à la démarche  
 Sûre et j'veux dire midi  
 Sonné trop fort ne s'en relève pas  
 Ce bœuf der O-chs' La vache  
 Die Kuh Fermer la porte die Tür  
 mach'zu Ou bien tirer la couverture  
 Ruines dévorées le pli de ta machine  
 Tu parlerais si je frappais où il faut  
 Toi Remontes vers les draps Rubis Culbute coque et lézarde malice  
 ou Pillage Voici la fleur qui est cet arbre et la racine caillou  
 Transparente ton étoffe Parce que tu ne sais pas ce que tu  
 fais Pose tes lèvres et me laisse partir avec mon œil qui te  
 voit encore le mieux Le gros horloge bat la campagne de  
 son ongle et rien connu de ton corps

## 2

L'arbre est ce  
 Maître dont  
 Le bois est  
 L'esclave et  
 Tu parlerais si je frappais à la fonte des neiges pour arrêter les  
 grandes actions vertes pour apaiser Tu donnerais cette odeur  
 à l'heure du parfum quand les couteaux passent la main sous  
 tes étoffes l'ombre porte Quels couteaux pour cette rouille  
 déposée  
 Technicienne de la nuit Grande  
 Majuscule Ouverture ou  
 Tiroir  
 Tourneuse du blaireau  
 Tel qui sort de sa propre gorge reste humide longtemps Panorama  
 des miracles Hôtel du petit doigt Toi et tu laisses tomber  
 Ta tête n'aura jamais assez de jambes à son cou pour couper  
 court Ah cette douceur des plafonds bleus La bourrasque et  
 l'araignée Viens sur tes branches

## 3

Plage à l'ombre mise en elle-même  
 Fais la mort  
 Serre tes eaux  
 Autour de l'épaule  
 Viens  
 Plus bas  
 Retiens et monte  
 Equerre d'osier  
 Bouche des yeux  
 Tremble

## 4

Qui mal embrasse prend le train  
 Qui n'aime pas le sucre  
 Aime la saccharine n'aime pas la  
 Betterave  
 Qui  
 n'aime  
 pas  
 les fraises qui tremble  
 N'a pas  
 La main

## 5

Apaiser les grandes actions vertes Soleil à terre pour manger mes  
     oursins  
 Tes mouettes s'éloigneraient  
 Ne pas trop blanchir Garder la paume ouverte  
 Ta peau pour aujourd'hui garde son secret Enferme tes secrets  
 Et  
 Ton corps  
 Voit pour toi ce que tu caches  
 Glisse autour de toi cette robe qui te porte  
 Et c'est par là dans la cour miracle Bordilles ou poubelles vernies  
     par mes souliers  
 Que je t'attends

## 6

Et seul dans les sanglots Petit spasme à l'abri de tes reins  
 Debout Ne pleure Ne souffre  
 Pleur niché là où coule cette artère du fleuve Gibet des eaux  
 Fabricant de bonbons  
 Saccharifère  
 Grande collection éprise de rondouille et de lèche  
 Debout tu ne sais rien Couchée sur l'autre rive avec la graine  
     poussée  
 Tu Deuxième où tu pleures sans effort  
 Le tour de mains gante ma pose et l'embarras  
 Tremblements des porcelaines

Louis Althusser et Benjamin Peret

Se partage

Se partage le gigot

La souris n'avait rien promis

Marx

Engels

Lénine

Staline

Mao

Adhèrent au Parti puis refusent d'adhérer au Parti et mettent  
bas leurs flanelles Sciures qui boivent à même les peintures

Tu as coupé l'eau puis le matin puis le souffle

Chacun de ces mots à la pâture restera sur sa faim

Tu as couvert le ciel et bourré la fenêtre

De cette mer faite de papier froissé de bruits

Où je retrouve cassé léger Taché le soleil

Ancien soleil Crois-tu Si peu qu'il brille Tu reviens

Bruit comme connu Repassé à l'ancienne

Fenêtre où se prend le pied d'aller trop loin

Faim de revenir et cette eau que tu réclames

Souffle



pour le cadre où viennent tes outils  
 Une serrure pour ceinture première où chacun reconnaît ses cha-  
 peaux Bassin frisé  
 Les draps cessent de l'armoyer  
 Développent le remblai Oh ! Couverture  
 Entonnoir pour les noyaux Met le paquet  
 Pose ta langue sur les chats  
 Ta porcelaine sur les lièvres  
 Conserve ce mouchoir Ce phare  
 Cette odeur  
 Et tremble

Profonde cavité buccale  
 Mes manigances j'espère  
 Il me reste cinq minutes Un peu plus Un peu moins et c'est  
 exprès que les roses sont rouges  
 Profonde cavité où remuent les casseroles  
 Profonde et susceptible de te plaire  
 Cousue par la robe que tu portes  
 Ce que tu portes en costume d'époque  
 Ce qui me sert de toi  
 Morceau de charbon ou talon  
 Ou millimètre

## ENVOI

Comme ma première chemise et toute à l'extérieur de mes mains

Ainsi, elles tournaient les pages humides  
 et les danseurs faisaient cercle. *Assez de soleil  
 sur le lit pour voir  
 le jour marcher sur le jour.* Elles lirent et par le  
 moyen d'organes placés autrement  
 sur le drap visage contre visage signifient voir l'  
 lit, voyeuse au pied des *MARCHER SUR LEURS  
 MULTIPLES PATTES* ou zéro pattes durant les  
 ébats de conscience : « Cum si une force terrible  
 les clouait Procustes sur le lit, renfermant ses œufs à  
 portée de leur nourriture. »

Je ne voyais plus rien  
 dans l'azuR sur le corps de leurs filles imprimées  
 sur les pelleteries et mythiques lamer  
 silence, celle où je parle de l'enfans (*an electric  
 al penis*) et d'sa mère contre leurs attaques à la f  
 Ois raide et flexibles ;

« Les feuilletés où la main passe atque oculi cremare  
 oculos, saeva conjux defessa est... brûlants d'envi  
 e et baignant veste sein » Votre rose engagée de fi  
 lle peinte ou culte du chat et que le bleu est la c  
 couleur de la vie du lit où se réveille entre les de  
 Ux. *Sur fond vague*

*despérance*

Résistait à son bras fatigué, un bout de paper  
 Comin'from Genoa oR Brothelike an'mamas one hor  
 ned or a trip super with a fresh sex. O lofty genius,  
 r eadin' et white slaves s'ouvrent leurs verdoyantes  
 figues, Leurs voiles humides ds l'ombre « YO UN  
 BI » Pendent leurs armes

et colonnes *dunque ubria*

*co in u na storia di lamentazione*  
 s'lèvent ensemble et... et... CENTO PUNTURE...KAI  
 KAI... BATPAXOI jul. vue en sommeil, lue à se  
 fenêtrE : et le foglie du producteur batracien au pied  
 du lit « ou le projet d'une abolition de l'art »  
 langues déliées illus...TTT...RR...

S'entourent de mystère, *fust Dodone avec ses chaudr  
 ons or wolgamot...*

Vous qui jouez à la poupée, à la machine intestinal  
 e, *une araignée sur le publis*, Vous qui de la tête a  
 ux pieds, Omphales rêvez d'incendies,

*Something big and round in your mouth*  
et qui relisez rose-sang, 5 SOUS UNE BLANCHE  
LUNE QUI BLANCHIT la peau et les draps avec  
le blanc funeste des frangines au cœur de la nuit  
imprimée et introibo, poeta fit et la phrase hachée  
menuet rêves de garçons tristes. Lèchez m'honore et  
me caresse.

Crying arise to naked loveliness  
Tu compares le lit à un livre étalé  
Toi le dos en l'air, attentives au rythme de mes do  
igts, aiguisant l'appétit et l'discours

Tensione emotiva e mentale ed il resto e le ross  
e labbra à cru golument sur le ventre fleur de  
l'océan pénétra. Et crachant des rires éblouissants  
de l'obscurité adéquate, tournées vers la mer comm  
E dépourvues de préoccupation *humaines...*  
forme d'un livre étalé, ouvrant sur la toile blanch  
E tachée par le récit, la véritable poésie, l'arna  
c du ssens, le délit MAJOR

: Cette hostilité ou extase, courbettes  
et croisements extrêmes jous puis sortent accoutré  
s monstres en forme de grenouilles, ombreuses et av  
ac la main leste like corpses. Quant à la pensée des  
penseurs sacrifiée aux courbes du corps. Il y a la  
nue accablante, les feuilles fraîches et le tendre zizi  
cryptographe ou le pénis coupé mourant comme pha  
llus Helicon within their burning bed. Il me semblai  
t que le bonheur nous souriait MAREQUE formes  
informes et plonge la fleur dans la mousse  
En butte, comme si une force terrible, conjonctive ;  
de notre invention sed morcelés *coming in slow pomp  
and odour sweet* Les lettres vos pâturages jau  
nis, vos feuilles raturées, la couleur colorée du S  
ens et d'la Boukti :

« Et le livre que je vais te relire  
le chant humide le cercle renversé du soleil... »  
L'idée du corps et L'IDEE INUTILE DE DIEU,  
l'idée d du vide et l'idée du lit faisant zimzoum et  
basses manoeuvres. Le sceptre en ces pages charmantes  
empruntées, la langue et fermant les yeux près de la  
rivière où s'ouvre la chambre vide  
Les cheveux et les objections théoriques baignant l  
e rouge, sur couché rivalisant de cohérence  
Et s'effondrent dans l'imaginaire : lignes tremblant  
es, o laissez-moi l'écrire : que vous pleuriez elle  
ce perfume sur ma peau, ma peluche et miel

è questa penombra nudo amore... Avec ces yeux  
semblant dormire suspirant leur cri d  
*TRE DES DESIGNER DE RELECTURES* Que la  
rengaine soit voilée et double soleils mon ailée flammes  
autour de mes poèmes & *Memoirs* & *Sscript* & *O*  
*ranges*

de quel étonnement ordinaire dans les régions  
du silence, la bouche collée par les artifices  
*SPASMI E FANTASMI*, machineries réelles, sonores  
sur les plages ou poeninsulam spectatiores  
souffrir les métamorphoses, les romance

8

*donnant l'impression de l'infini*

## ENVOI

des lignes plus ou moins inégales. Le  
lit brisant les nœuds sacrés de la lec  
ture qui nous envahit avec ses  
protéines

ses hommages écla  
tants font cum torvo brachia vultu...  
Lisez de concert l'antico strumento  
mêlez votre membre au membre des autres  
enchantez vos doigts aux fleurs délirantes  
où souffle l'esprit collez votre bouche

DORMIR

dormir  
tu le  
sais  
tu  
te tends  
comme dans  
la  
paume  
avant  
de bon  
dir  
a  
vant de  
se dé  
ployer  
bleue  
ou  
rouge sur  
l'air l'in  
secte  
que  
j'aime tu  
te tends  
et  
tu  
dors in  
tense

---

NUIT

nuit et  
le  
noir  
se scinde  
un bruit  
tombe

---

## UN SILENCE

rien d'  
autre.

pas de  
couleur  
guettant  
à la fenêtre.

pas de cil  
humide  
à ton ventre.

lignes  
illisibles.

---

## FENÊTRE

tu ouvres  
une fenêtre.

l'air  
bat.

du temps  
recule.

---

## LA NUIT

je m'éveille  
et je vois  
dans  
la nuit  
je vois  
mes mains  
c'est tout

---

---

## DORS

dors  
la nuit te frotte  
tu  
l'entoures  
et  
dors  
dors

---

## NUIT

nuit  
tu viendras  
  
et  
dans la nuit  
il  
se fera  
une goutte comme  
d'un doigt  
l'ongle

---

## LUMIÈRE

et  
la  
lumière  
se  
retire  
  
je  
ne vois  
plus  
les livres  
  
mes  
mains  
tant mieux

---

## UN SILENCE

chaque bruit  
une  
soif.  
sans eau.

---

qu'est-ce  
que tu espères ?  
la nuit  
emplit les livres  
les lignes  
se brouillent  
les murs  
empiètent  
qu'est-ce  
que tu espères ?

---

une branche  
frotte  
la fenêtre  
puis  
frotte  
la fenêtre

---

## LA NUIT

je pose ma tête  
je me rends à merci  
j'abjure  
je cesse  
toute résistance

---

---



## DORS

dors  
remue toi  
d'une pierre  
et dors  
dors

---

## NUIT

nuit  
tu viendras  
je  
verrai sur  
le  
mur la boue  
jaune  
d'une lampe  
ve  
nue du de  
hors  
nuit tu vien  
dras  
ce sera  
nuit  
dans  
je verrai  
le noir le  
noir  
plus épais  
qu'elle  
cache        nuit  
tu  
viendras

---

## UN SILENCE

rien  
d'autre.

pas  
de voix  
sur  
ta langue.

pas d'œil  
bouche.

gouttes  
distantes.

---

## UNE GOUTTE

une goutte  
va  
tomber.

tu crois  
qu'elle tombe.

quelque chose  
à  
croire.

---

## LE NOIR

noir

noir

et

l'œil

ja

mais

sûr

La patrouille est descendue, mission accomplie. — C'est la troisième fois qu'ils viennent, dit la femme. — Et sans rien trouver. — Adieu, mon petit gars, dit le lieutenant à l'enfant. — Nous ne reviendrons plus. — Avez-vous trouvé papa au grenier ?, demande le garçon. — Sûr, dit le lieutenant. Et il rentre dans la maison, fait descendre l'homme et l'abat dans la cour devant la femme et l'enfant. Pupilles vastes comme le monde : la terre, de tout son vert, simule la mer et le printemps parmi les étoiles qui brûlent.

*(Traduction du hongrois par Charles DOBZYNSKI.)*

**SCÉNARIO POUR UNE MÉDITATION  
QUI COMMENCE**

Ceci est probablement le commencement

ne croyez-vous pas que c'était le bon endroit pour commencer ?

qu'est-ce qui aurait été un meilleur moment ?

Si on peut dire quand c'est le moment de commencer comment cela peut-il être le commencement ?

je voulais commencer depuis longtemps

ou plus exactement je pensais à commencer depuis longtemps

mais tout ce qui précédait le commencement n'était pas encore terminé

ce que je voulais dire c'est que rien de ce qui avait précédé le commencement n'était encore terminé

supposons que vous pensez à votre vie où commence-t-elle

je me rappelle avoir pensé longtemps qu'elle n'avait pas commencé

mais vous rappelez-vous quand elle a vraiment commencé ?

que cela supposait une idée du temps

aussi ai-je eu ce soir le sentiment que rien de ce que je voulais dire n'était encore terminé

mais aussi qu'il était trop tard pour s'y mettre

ce qui m'amena à penser que je m'y mettrais plus tard

en fait j'avais le sentiment qu'il était trop tôt pour s'y mettre

finalement je m'y suis mis plus tôt que je ne pensais

maintenant que je m'y suis mis je voudrais dire que je n'ai aucune raison de continuer

en dehors du sentiment que nous n'avons pas encore réellement commencé

je suppose que ce n'est pas le moment d'approfondir quoi que ce soit vraiment

tout ce que je dis maintenant est après tout sujet à mes propres corrections

j'ai failli dire « vos corrections »

j'essaye très fort de ne pas imaginer ce que je me répondrai à moi-même

ce faisant j'ai du mal à m'imaginer que ce n'est pas quelqu'un d'autre qui me répondra

parce que je ne peux pas me permettre à moi-même de penser à moi-même demain

maintenant qui est aujourd'hui

je ne peux pas m'empêcher de penser que vous serez quelqu'un d'autre

en dépit de toutes les considérations éthiques je voudrais répondre à toutes vos objections

cependant je veux vous laisser la latitude d'objecter

il me semble que vous m'imposez quelque chose de tout à fait injuste

comme s'il avait été décidé qu'une couleur gagnerait à coup sûr

je sais que vous essayerez de respecter ma vulnérabilité temporelle

vous n'avez pas besoin réellement de faire tant d'efforts pour ça je fais de mon mieux étant données les circonstances

les circonstances sont qu'il est tard dans la nuit maintenant c'est pourquoi

je ne veux pas parler trop fort parce que j'ai peur de réveiller Blaise

il ne va pas très bien

il a vomé

j'essaye aussi très fort de ne pas entendre le bruit de ma pendule électrique

en réussissant à entendre ma pendule je peux continuer à éviter de l'entendre en l'écoutant

je me demande quand un autre train va passer

des trains de marchandises traversent souvent la ville la nuit et leur sifflet est très fort

peut-être semble-t-il très fort seulement la nuit

il semble plus fort encore au milieu de la nuit

le bruit semble venir du côté de la maison qui donne sur la mer  
naturellement cela est impossible

pourtant cela fait que je me demande si le bruit ne va pas réveiller  
Blaise

sa chambre donne sur la mer

je crois que je ne devrais pas m'en faire pour ça  
ça ne l'a jamais réveillé

c'est étonnant comme on peut entendre des sons très faibles pendant  
son sommeil

si on tient à les entendre

vous n'avez pas cessé de faire attention

quelque temps après avoir fermé les yeux vous commencez à dormir  
avant d'ouvrir les yeux vous commencez à penser au réveil

pourtant sommeil n'est pas réveil

## PREMIÈRE MÉDITATION

- 1 Réclamer quelque chose implique une forme de reconnaissance.  
faire telle sorte de réclamation implique telle sorte de reconnaissance.
- 2 quelqu'un prend une photographie et la développe. si le visage  
d'une femme apparaît vous êtes content parce que c'est ce  
que vous espériez développer.
- 3 si l'image est mauvaise vous dites que c'est un développement  
inattendu. s'il n'y a pas d'image du tout c'est encore plus  
inattendu mais ce n'est pas ce que vous appelleriez un développement.
- 4 un homme qui a une mission à remplir part dans l'intention  
de le faire.
- 5 la mission réussit ou bien ne réussit pas et il appuie son jugement  
sur ce qui ne se passe pas. il dit que c'est sur la base  
que ce qui n'est pas arrivé qu'il tire ses conclusions.
- 6 l'homme à la guitare dans les mains à la fenêtre est aimable.  
mais si la fenêtre n'est pas éclairée est-il plus ou moins aimable.

- 7 quand une photographie apparaît à une fenêtre c'est merveilleux. il est merveilleux de revenir d'une mission avec une photographie.
- 8 on doit s'avouer à soi-même qu'il est merveilleux de revenir avec une femme. Mais combien plus merveilleux encore de revenir sans soi-même.
- 9 il y a quelque chose de suspect dans le plaisir que l'on a à vaincre une résistance. qu'il y a peut-être moins d'intérêt dans le plaisir que dans la résistance.
- 10 abandonner ce qu'on n'est pas capable de faire est une manière d'être habile qui ne laisse aucune place à une autre manière d'être habile.

## QUINZE VERBES POUR LES ASTRONAUTES

Philip

l'un d'entre vous peut être nommé Philip  
mais peut-être tu ne supportes pas d'être nommé ainsi

Philip

je me rends compte que quand tu commenceras à descendre de ta capsule

il y aura un certain danger de désorientation

et je te supplie d'être prudent

je te demande aussi de te rappeler

que les vêtements que tu portes

la maison que tu habites si chère soit-elle

qui a été construite par un entrepreneur

sont des produits de notre société

qui n'est pas une société de consommateurs

mais une société de producteurs

comme tu ne peux manquer de t'en rendre compte

mais peut-être seulement après en avoir éprouvé la morsure

Philip

fais bien attention à ne pas saigner sur la lune

ni à griller un plomb dans ton cerveau

tu briserais le cœur de notre Agence Nationale de l'Espace

tu ruinerais notre prestige international

c'est tout l'espoir du Monde libre qui repose sur ton succès

que nous regardons tous comme notre succès

nous sommes tous pleins d'orgueil à cause de toi Philip

et quand tu reviendras nous irons tous te payer une beer

## MÉDITATION 12

si nous approchons notre doigt d'une surface d'eau nous nous trompons souvent sur le moment où il devient humide le malade peut sentir le scalpel du chirurgien alors qu'il est encore très légèrement éloigné

## MÉDITATION 14

On peut définir une population comme étant une collection d'objets distincts ou individus dont chacun est conforme à une définition donnée et garde son identité pendant un intervalle de temps défini on peut dire alors qu'un individu est « né » ou bien entre dans la population quand il commence à se conformer à la définition et quand il cesse de se conformer à la définition il « meurt ».

## MÉDITATION 15

un morceau de pomme de terre écrasée sur le dessus de table peut être une chose horrible si vous le ramassez croyant que c'est une miette de pain.

## MÉDITATION : L'OUEST

les soldats avaient l'habitude de dire qu'un mourant « partait dans l'ouest » allez-vous dans l'ouest pour vos vacances nous avons obliqué vers l'ouest à Allentown et nous avons roulé dans cette direction pendant plusieurs heures leur devise était « A l'ouest ! » la souffrance dans le proche orient était terrible

## LE CHIEN

le chien se secoua et rentra dans ma chambre je devins conscient et m'efforçai de parler l'impression grandit en moi la porte du placard s'ouvrit il ne resta rien qu'une pâle atmosphère



d'abord nous lui avons demandé de penser à des oiseaux  
ensuite nous l'avons réveillé et nous lui avons demandé leurs noms  
enfin nous l'avons prié de nous donner sans interruption des  
noms de poissons et d'arbres il a dit geai d'hiver moineau  
aigle milan coq rossignol merle des bois faucon corbeau tarin  
pigeon il a dit forêt bois oiseau oie canard moineau cor-  
neille geai moineau d'été jardin nous avons dit place  
il a dit sur la place on nourrit les pigeons nous avons dit été  
il a dit ramasser des champignons des framboises l'ivraie  
enivrante c'était agréable de regarder le coucher du soleil  
d'écouter le chant des oiseaux de revenir à la maison  
de dormir nous avons dit maintenant il a dit que c'était un  
soir d'hiver qu'il y avait de la neige dans la rue  
maintenant il faut que je sorte aujourd'hui ça sera bien  
s'il neige dans la forêt un corbeau tousse je me souviens  
de quelque chose de triste nous avons dit usine il a  
dit je ne sais pas quoi dire ça paraît étrange aujourd'hui les  
oiseaux ne cessent pas de me poursuivre ici dans notre ville  
il y avait une usine elle était à côté d'une maison on se ren-  
contrait là pour jouer dans les champs tout près on entendait  
le chant des rossignols

*(Traductions Paul Louis ROSSI et Jacques ROUBAUD.)*

SARAH KIRSCH, que nous avons rencontrée en septembre à Paris, fait partie de la nouvelle génération de poètes qui s'affirma au début des années soixante en République Démocratique Allemande : Rainer Kirsch, Heinz Czechowski, Bernd Jentzsch, Volker Braun, Karl Mickel... Les deux poèmes que nous présentons ici sont extraits de son dernier livre, *Zaubersprüche* (Aufbau-Verlag, 1973).

### MALÉDICTION

Gel pluie et boue sur tes pieds  
Homme à la peau tendre, glace entre tes orteils  
Où jadis mes doigts s'enroulaient  
Tu ne viendras pas les mettre sous ma table  
Tes pores  
Totalement obstrués  
Dépérissent  
Et ne perçoivent plus  
Les choses les plus simples



### LES ANGES

Ciel aux pieds d'argile  
Sous lui nous passons dans de petites autos  
Les ponts  
Le déroutent un instant  
Sera-t-il bleu, plein d'oiseaux  
Et la nuit, et le jour, et parfois  
Une aurore boréale sous des latitudes inconnues  
Quelqu'un le verra, en des couleurs troublantes,  
Qu'il se sente bien ou mal, lune et soleil  
Le cribleront  
Apportant fraîcheur et chaleur jusqu'à  
L'heure dernière  
Quand les anges aux yeux de glace  
Enroulant les grandes feuilles où l'histoire est consignée  
Allumeront  
Lumière nouvelle.

(Traduit par Alain LANCE.)

## Arnold Slucki

Né en 1920 à Tyszowce. Il reçoit sa première éducation dans les écoles juives orthodoxes. Participe au combat antifasciste et au mouvement révolutionnaire de la jeunesse, collaborant à la revue clandestine *Swit*. En U. R. S. S. pendant la guerre, il est rédacteur au journal de l'armée polonaise *Do Boju*. A son retour en Pologne, il étudie la philosophie à l'Université de Varsovie. Fondateur et co-éditeur de *Zycia Warszawy*. A l'Institut de littérature dont il est l'animateur, il contribue à la formation de nombreux jeunes écrivains. Après ses premiers recueils (*La terre rayonne*, 1950) il tient une place à part dans l'avant-garde au cours des années 60, se situant dans le courant d'un modernisme qui joue avec les références au classicisme, entrecroisant le surréalisme et le rationalisme. Il quitte la Pologne en 1968, où son dernier ouvrage, pourtant imprimé, demeure impublié : c'est une Anthologie de la poésie Yidich en langue polonaise, travail collectif de traduction auquel ont participé cinquante-six poètes de diverses générations. Installé en Allemagne de l'Ouest, il meurt à Berlin, en 1972, des suites d'une longue maladie. Citons, parmi ses principaux recueils : *Mythes du printemps* (1964), *La Facture de la lumière* (1965), *Egloues et psaumes* (1966).

### CIVITAS SOLIS

Dans la cité du soleil l'anatomiste apprête une fourmi,  
l'insecte sans carapace rampe sur le trottoir,  
le boîteux veille, l'aveugle gratte la laine  
et propose son ouïe en service à l'Etat.

Dans les moulins, ateliers et forges  
la vue est comme un luxe inutile, le tact  
file le mouvement  
des machines tournantes, coupe  
les nodosités des courroies.

Dans la cité du soleil  
le guide nous instruit  
du grouillement des sens vivants  
qui s'appellent séparément,  
des nostalgies grinçant dans les charnières  
des chambres plombées  
à ce que l'on dit !

A l'intérieur, l'oiseau de Démocrite  
fantôme captif  
dévore nos cerveaux philosophiques  
La forme polit d'erreur  
et à l'insu du maire les substances  
soufflent au micro du soleil.

Bien qu'il soit malaisé de mépriser la géographie  
la cité du soleil est l'exact cliché de notre âme ;  
les vapeurs des égouts, fontaines, sang des épitaphes,  
composent leur œuvre immortelle.



Je voulais m'envoler  
ne pas penser aux tourments  
des oiseaux et des bêtes,  
se dissipait à mes pas le gravier,  
les surfaces au ciment orné  
les bancs de pierre  
explosaient, expulsaient  
le plomb.

La loque d'ombre me giflait,  
d'air noir, la mer,  
Je savais déjà qu'on prévoyait l'emplacement  
du Grand Vestiaire  
où dans les chœurs souffleront les orchestres  
vers l'accès aux parkings  
du côté de la rue  
on transportera les détails  
tous seront transférés  
sélectionnés  
et introduits dans le réel.

## CHRONIQUE APPARENTE

Au crépuscule  
les villes gravissaient le paysage,  
s'élevaient des poubelles de l'enfer,  
tombaient sur les tapis des trous d'obus,  
blanchies au dehors par de l'eau  
leur chair noire explosait  
fondue quand chanta l'aube ; le jour vint,  
le déluge de satiété déjà touchait les tours.  
Les Prométhées avec du feu bon marché de larcin  
tiraient des radiographies des arches du rêve  
et dans les entrailles du monde irradiait le soleil :  
un isotope ensanglanté.

*Eglogues et psaumes (1966).*

Notre prochain numéro (61 — Mars 1975) sera consacré aux poètes des avant-gardes polonaises des années 20-30 et à la poésie polonaise d'aujourd'hui.

# L'avorté ou j'avorte

Raymond Bozier

## PAR QUOI SE TERMINE

les voix fatiguées épuisées ces langues qui n'arrivent plus ne donnent plus se taisent l'impossible articulation tout ce qui brasse file coule bouge tourne rouie fuit amibe la voix qui dort dans la douceur du palais où la fumée des cigarettes se mêle au bruit des verres contre ces dents serrées fermées comme les portes d'une prison

## LE REPOS ET POURTANT

les rêves s'enroulent se dépliant une machine à sous ses clincs tacs brings b rillent s'éteignent sous les réverbères / l'oubli / s'étirent dans le goudron des p éphériques les enseignes lumineuses des boutiques alors que sous les porches l'amour à cent sacs la marchande de plaisir promène son grand corps vêtue d'une mini juge p our ne pas perdre de temps quand le client la monte ra

## LES RÊVES LES CHARNIERS

clitoris couvert découvert comme un drap retiré du lit vagin qui écoute rit à gorge grande ouverte et m'attire doucement dans les cheveux des doigts étirent le cerveau le pénètrent le renversent l'observent puis lui donnent une forme paisible le d éposent entre les viscères qui boivent tréignent s'enflamment comme le cœur turbulent a près un effort physique violent ligne continue la course saccadée arrêtée repris e train déraillé couché sur le flanc dans les chaires tendues entre les cuisses avant les os / j'épuisé moi dans l'alfabé / l'ouverture du corps humide souvenir très fort du mouvement du sang odeur pénétrante des gaz humains sueur collée aux peaux des ventres et des seins qui se frottent s'enroulent se tiennent se palpent se pèsent cette parfaite union dans un cliquetis d'étoile filantes de comètes / cest pas vraié patatei /

## PÉNÉTRATION DANS L'IMPOSSIBLE ÉCRITURE

vuilve pénis jeu silencieux mouvements violents des bras déchirure d'une page remplie chevelure partout pénétrée au bout des sexes fulgurants et saignants morce a us de barbaque / sur l'étal du boucher avec ses rognons propres / les / tes / seins mouvants comme le sable des plages où la mer s'écroule s' é tire revient gémit impulsive croqueuse de poissons de navires des marins imberbes et de s mousses dévorée par les requins/de la finance / de la petite vérole et le sel / tes / marée s sont soudaines et m'étouffent redoublent de force alors que / tes / jambes enveloppent mon ventre compressées contractions violentes et volontaires ces muscles sur le souffle court d es gorges à la recherche d'un souffle différent captivant — UN CHANT BRULANT — jette s ur les plaines le feu dévorant porté par le vent d'ouest sur les toitures des grands h angars de l'usine où les métaux fusent bouillonnent sur ta robe bleutée coulent sur ton sll p et tes bas me reviennent dans la peau tout recommence saccades vuilves pénis tabous per écutions sadiame folie antré où se brassent les interdits les religions les pu ritanismes

foutre sperme odeurs mots mouvants / tu / lubrifiés polis l'argile des corps ce verneux et spongieux plus rien ne rous tient les rochers dévalent les pentes avalanche s j'emporte tout sur mon passage laisse les corps froids nus / au risque de paraître obscure hermétique /

## TU VEUX ENCORE et

retiré je m'affaise un court instant épuisé vidé pendant que les / tes / ca re sees les / / égratignures les débris d'ongles sur les yeux creusent mes PAUPIERES

la virée nocturne dans les cafés les sirènes des flics dans la nuit il est minuit aux m outres des dormeurs fatigués sur les tables le réveil TACTIC doucement jusqu'à la prochaine BOUSCULADE

## LIGOTÉ

dans l'artère une aiguille reliée à un conduit et le sang dé goulé dans la  
bouteille comme un étourdissement la plaie dans le ventre l'estomac noué / / /  
avance péniblement par tout le corps pour rythmer les coups les doigts brisés du g  
uitariste chilien le cauchemar dure se prolonge tout le jour toute la nuit

voilà le résultat et le fracas / les corps tombent / et le bruit et l'odeur / cette  
molesse ce purin / et le souffle fort violent / les mélanges détonnants les per  
cuteurs les gaz la douleur dans le dos le foie la rate les yeux les arbres les maisons  
les animaux boules de feu plastique chute lente d'un avion vers le sol vrilles ex  
plosions / et les hommes pourchassés traqués comme un gibier / / / avorte doucement  
voilà le résultat

## SUITE SANS RAPPORT

pas assez tes cuisses trop petites ouvre ouvre lèvres fades prends et frappe emp  
orte soutiens baise baise frotte contre soulève toi soulève moi tourne lubrifie va  
ne te souviens plus choqué balance joue

ouvrir ouvrir lèvres fades prendre et frapper e  
mporter soutenir baiser baiser frotter contre soulever soulever tourner lubrifier ne  
plus se souvenir choquer balancer jouer  
Indéfiniment refait écartelé / ton / poids enlance enlance roule roule qu'attends tu n  
os corps s'enfoncent glaciée glaciée 3

quoil  
rien d'anormal

## UNION NOUS PARTOUT

tu vois la misère n'est plus visible mais elle existe vrai / entre les non et les oui d  
es vieux grabats minables / en somme un rideau tiré sur un guignole file pattes bâton  
gestes nous la marionnette rit le marionnettiste pleure tombe par terre sur l' H  
erbe humide quelle saleté dans la boue dans la bouche un picotement au bout des doigts  
/ dix tout juste bons à s'éventrer /  
tu vois la misère n'est plus visible / les tripes sont en ordre la télé les journaux le  
disent SILENCE NOUS VIVONS

## ENTRE LES 3 COUPS DU THÉÂTRE DIURNE

PARTIRONS DE LA NUIT POUR ARRIVER AUX RÊVES

jaillirons alors étranges personnages sans visage sans soulier papillons lucioles  
promeneurs silénieux dans la ouate de l'inconscient pas feutrés des chats noirs  
aux yeux brillants et fantastiques / enfants d'hier désirs présents /  
viendrons avec les paroles len te ment écouter nos silences réveiller les vieilles t  
urbulences

ferons marcher et gémir sur le tungstène des ampoules à incandescence

ferons enfoncerons les fourchettes au fond des gorges arrsang corps bruns sortis de  
la gaine synthétique doux comme les galets salés profondeurs mouillées palpitations r  
uissellements courbes cous soyeux ventres ouverts asexués jambes longues p  
arfaîtes lisses incestes famille boulimie poignards sommeil miroirs fulminants p  
atratras fatras tralalas transfuges rigoureux rigoles fuites épou v  
antes cauchemars étouffements suctions jamais impossibles rejet incroyable t  
oujours NON farfouillements / / / en passe

nous sommes prisonniers des aveugles et transpercés par leurs éclats de voix

## FRIC

métal papier toujours courir après nulle part pour nous suffisamment pour manger  
juste assez pour recommencer acheter une bagnole payer des traites non pas pour nous  
marche ou crève attaque de la banque les flics au cul encore des morts non pas pour nous  
l'immobilier des tas d'astuces mais faut connaître les ficelles acheter des pétroliers  
des paquebots des machines des hommes non pas pour nous le travail honnête pour du pap  
ier le trésor un maigre tas chez l'écureuil dévalué non pas pour nous alors acheter ac  
heter de la viande du savon des bas du sucre de la camomille de l'aspro des vêtements de  
l'essence se refaire une santé sur la côte retourner et crever un jour non pas pour nous

## AUTRE MÊME CHOSE

après les yeux le sexe plat un manque insupportable des restes d'odeur de cris de bruit dans la chatte un gargouillis humide et polis pris nourriture profonde savoureux se des moments où la pensée disparaît encore obèses de l'obsession / en fait zobsac /

Inutile de pleurer / larmes pour les chiens / mendier encore moins tous sur les trottoirs  
sur les côtés les grands m ure fenêtres fermées quelle  
puenteur entre nous les voitures l a fumée des usines encore  
sur nous avec le bruit la mécanique l es grandes machines  
couvertes de cambouls répétition d e rares réplis / je / rediseur  
carnaval

victime de la redondance des e u r

## LE CHOMEUR INTELLECTUEL OU LE CAILLOT

par ces endroits multiples d'où viennent la colère une rage un désir sans frein d'autodestruction pour avoir la paix régler son compte faire place nette du petit corps le faire sauter aux quatre coins de la pièce le sang collé aux ampoules pour s'ignifier la fin du bonheur de vivre malaise déracinement un arabe perdu dans ans paris en plus il fait froid il pleut sans discontinuer voilà le résultat

acculé au bord du fossé trop bouleversé par les crimes en tout genre / je / m  
attaque sans arrêt pour voir ensuite pourrir / le cœur bat mauvais signe les baveurs de sang vont venir me l'arracher / l'embolie en même temps qu'éclatent les vertèbres

feuille de paie indemnité patience les barons naviguent à vue

maladie / j / 'entends d'ici les messieurs au front dégarni sujet bien malade l'interrompre de suite va te faire foutre ça ira mieux demain d'ailleurs il fait jour quel que part

## MORCEAUX

les troupes traversent la bérésina de l'eau jusqu'au cou les chevaux crèvent en même temps que les hommes dans la fange des marécages les cosaques harcèlent les arrières grandeur et décadence le fabricant de chair à canon n'en a plus pour longtemps le gel recouvre les cadavres la glace sur les peaux rougies blanchies raidées morte plain

e  
silence  
le vent secoue les branches le hibou sur son chou est aussi froufrou que le vieux loup sans son burnous

mensonge mensonge traître bon à rien

## MÉCANIQUE MÉCANOGAPHE TOUT SE PASSE AILLEURS COMME SI

pour qui nous prend on des misérables imbécilles dociles faciles putains violés au détour violés

d'une gare d'un métro d'une usine d'une télé matraqués d'idées bousculés empêchés  
matraquées d'idées bousculées empêchées

chloroformés endormis paralysés torturés un peu partout N O O O N  
chloroformées endormies paralysées torturées

salons bureaux écrans radios journaux nous ailleurs exclus mais décidés à exister  
décidées

plus puissantes pour retrouver ce qui nous appartient  
puissantes



A une page blanche  
(extrait)

*Bruno de Montalivet*

à l'intérieur du nœud se rassemble l'ultime évasion

de ce nom en mouvement

de ce nom ouvert à l'excès d'une hache

il est né

il rejoint

il respire une parole

haleine faite d'angoisse

de nourriture vide

échange de gravures

le traineau a fondu ses deux extrémités pour demeurer hors

hors des psaumes puissants de la mer et de ses rides

points de sutures entre l'étendue et sa faille

reconnais-le

secourir

l'aveu de cette offrande

un partage entamé avec ce goût de terre

et rester caché pour rejeter les larmes de cette odeur qui tire

syllabes d'un mur

creuser le sang

sillon de pauvreté

sur ta peau

la boue découvre l'intérieur de ta mort

comme un isolement que ronge l'absence de limites

sous ce bandeau

le couteau cède au chantage

matière dévêtue émergeant et s'effaçant

en un seul lieu

que pour toi

épelée

cette lame me tenant chaud

mes ongles s'accrochent au silence

nous

souvent perdus

par des réponses défigurées

plus serrés que le nœud

de ces mots qui ne sont pas encore

foule

jusqu'à l'enlèvement de la pierre prolongeant le jour

dans une fragile flûte champagnisée  
une infinité de sphères titillantes  
l'on compte une vingtaine de ses années  
de guitares les intonations intiment  
les vibrations des cœurs  
anniversaire d'une ardente simplicité  
personnes du coup anéanties  
les alcools de l'imposture  
la salle ouvrière se remplira toujours  
où l'on vient chercher la connaissance  
semblables à des diamants dans la lutte  
ces femmes et ces hommes sont là de surcroît  
leur repos est d'affiler la lame d'amour  
âmes au clair  
coups portés et reçus sur le corps  
les espoirs de la mise au monde  
au rythme d'un orchestre  
gens épuisés par leurs incertitudes  
leurs lamentations joyeuses  
des cordes se balancent nouées en papillons  
violence pour un sexe ennemi  
que d'adultes manœuvres imposent  
derrière les barreaux de l'oubli  
les ossements du nombre



rythmes sanguins  
tourment autour de toi  
leurs lueurs artificielles  
les rives étoilées du léman  
un port et ses mâts  
mon corps fasciné  
à tout prêt  
pour que la nuit ne t'emporte pas

SÉQUENCES  
(poursuite)

Mao Tsé Toung avait promis

» » » »  
de dégorger gorgé d'impur  
» » »

---

(inutile de descendre les fleuves impassibles)

AN I

champs cramés maladie des os  
avant de les gratter suce les hardiment  
n'use pas des phalanges amies  
parler avec les mains suffit           consonnes  
chaque temps par séries           cap coupé  
sur la houle du sang           transhumance

Ici : il est défendu de se servir sans motif  
plausible du signal d'alarme ni d'aucun frein  
de secours

VEILLER LA VIEILLE

(à chacun sa merveille mère)

Changer de wagon ou bien changer de dieu  
avoir un motif plausible Libre comme l'ivresse

¿ Ficelle ai-je de quoi les gracier ?

je vous mets sérieusement en garde le monde est plein  
de puanteur et de tristesse

j'ai gardé une grande confiance en dieu  
naïve je prie pour que le ciel ne nous tombe pas  
sur la tête

Là : on cloute les chaussures en claviformes glacis de  
notre ère sur champ d'azur blason ignoble  
(d'enfants nu-pieds rituel préhistorique)

les aveugles trébuchent la rigole est gelée  
les matricules font des signes  
j'avais fini par connaître tous les noms des prisons  
tout ça c'est du passé

sur deux colonnes au premier sanglot rompez les rangs  
il le rompit et dit

Ficelle songe à lacer tes souliers  
Ficelle songe à te marier

Ficelle Froid  
; Ay Ficelle !

l'amandier berce ses fleurs  
Puis survivre  
calquer l'horizon itinérant cap coupé  
(cependant samedi 26 on danse à la 1 603<sup>e</sup> section  
bretons de Paris déversés par ambulances gammées : des  
heureux à la ératépe magiquement éclairée)

derrière le portillon les jeunes filles brodent avec  
tant d'amour  
chaque jour  
chaque peine  
et qui suffit à qui ?

Nulle venue pour enfreindre ( ) lacune  
AIMER

chute rêve minuit passé dans toutes les langues  
au dernier étage à suffoquer la neige  
LE COU BLANC DE FICELLE SUSPENDU A L'ORCHESTRE.

janvier 1971. Paris sale.

## PARFAITE EFFIGIE DU DÉSERT

Infaon ébloui du froid épine dans la règle du temps  
infaon du hasard Uniem pli dans les branches  
le feu console du songe femme dans la paume du feu

d'oiseaux de cendre qu'oriente au fil du  
poids la mort salée par son encolure

instance en moi je respire une

une écume falquée — la gorge en l'aine  
où le ressac des abeilles fit ployer la mer

Epaules de nervure entre meuble et sang  
splendeur textuelle haltant au ciel de peaux tendues  
roses des yeux de chèvres jusqu'à l'horizon

plus blanche la cassure à l'ovale de lune Méchante  
cruauté comme une tâche errante

la langue arrachée  
la plèvre tirée les  
os ouverts la haute  
voix maculée Bruta

lement tous couchaient  
sous une odeur peinte  
de fabuleux crins de  
fauve

Marchant

l'astre coule pic par ma bouche 14 millions  
de neurones échauffent un autre jour et ceux-ci : les os de diadème  
et les vêtements brodés or et argent d'une reine frelon dans sa  
geste iutil momerie ? parfaite effigie du désert Dans la dernière  
la quantité de boucles par charge de terre ne proteste pas.

Juillet 1972. Moulis.

Extrait de « Les Espaces ou La nuit des temps ».

*Ces deux poèmes ont déjà été publiés dans A. P. Des erreurs typographiques les avaient rendus illisibles.*

Mais qui soit fleuve  
Au flot dessus d'aiguilles folles  
Montée sereine

Mais qui soit lieu  
De l'aile irrégulière  
Cortège aux marches terrestres  
Grand geste noir du ciel  
Au-dessus des champs

Tanière onde calme  
Espace de cuivre  
Entre les vignes  
Crue des pluies  
Et volte des fleuves lents et puissants

Mais qui soit alvéole de nous  
A la paroi de clous  
Grand déluge calme  
Mais qui soit regard de la chouette  
Puissance qui montre la force  
Du moindre maïs  
La danse du couteau des murs

Mais qui soit  
Cet azur mêlé  
La liane écroulée  
Visage de pierre  
La balance des plumes  
Le fumoir des vapeurs  
Et l'herbe du ballast

La poutre virulente de la maison morte  
Les degrés sur l'argile et la lumière  
La vue à vif sans issue que le corps  
Le pruneau violet des châles  
La borne de fonte  
Où les bateaux trouvent le terreau de la mer  
La pierre de Davis  
Le voile de Circé



Mais qui soit le museau de l'océan  
Le cristal hérissé aux racines lisses  
L'orée des grands arbres de force  
Le vilbrequin des grottes  
La rouge teinture qui capte la puissance

Sous-bois de fête  
Iris d'un toit  
N'importe quoi allumette  
Cheville de statue en bois  
Sein très brun  
Mamelune.

## Notes et informations

ARAGON : THEATRE/ROMAN (Gallimard).

### L'ARTISTE TRAVAILLE SANS RIDEAU...

Il n'y a pas de *roman*. Il n'y a que *des romans*. Le goût des genres bien distincts, la tentation totalisatrice ne parviennent plus qu'à nourrir chichement un commentaire caduc et insipide accroché à ses privilèges officiels comme, comme? comme un certain type de pouvoir qui ici et là s'essouffle, ou bascule...

Il n'y a pas de *roman*, donc, pas de concept qu'on puisse ainsi désigner, pas d'entité stable pouvant porter ce nom, mais, depuis la fortune médiévale du mot, comme une impossibilité de le rencontrer sans déterminant. En effet, d'une époque à l'autre, du *Roman de la Rose* à l'« *anti* » roman d'aujourd'hui, on ne peut que constater les mutations de ce genre instable; *chevalier* ou *courtois*, *bourgeois* ou *populaire*, *d'aventures* ou *policier*... ce qu'on appelle *roman* n'en finit pas de se présenter comme le lieu où se rencontrent et s'affrontent des discours différents, toujours plus différents, dans la mesure où nous sommes à une époque où le concept d'écriture a atteint un taux de déplacement considérable.

Il n'y a pas de *roman*, il n'y a que *des romans*, milieux langagiers dont l'instabilité et la « *prodigieuse floraison* » signalétique n'ont d'égales que la mouvance et fuite du sens. Discours hétérogènes, avons-nous dit, où *se rencontrent et s'affrontent* maintenant et non sans contradictions, psychanalyse et sémantique, idéologie et politique.

Dans ces conditions, *Théâtre/Roman* d'Aragon (remarquez la barre) semble faire s'affronter le genre, déjà éclaté, à une nouvelle dimension. Et si le terme de théâtre fait *naturellement* penser à celui de *personnage*, on peut se demander, précisément (et cette question semble quelque peu embarrasser les commentateurs) qui sont les personnages du livre?

Evidemment, Aragon est passé maître dans l'art de brouiller les cartes, inconsciemment. Mais ceci dit, plusieurs éléments du récit nous autorisent à dire que le *personnage* principal du livre est la ville, la métropole, espace *ouvert* et labyrinthique comme la mémoire exhibée de celui qui ne fait que ressentir « *l'absence étrange des personnages de ce roman...* »

La ville est le lieu privilégié des métamorphoses, elle représente l'*anti-personnage*, le spectacle éventré où les souvenirs se détruisent et se réinventent, elle est la métaphore idéale du livre moderne, comme lui vertigineuse et infinissable. Elle est la scène d'un drame où toute *histoire* linéaire se perd « *dans les sables infinis du temps* ». *Théâtre/Roman* est une énorme machine à détruire et le *personnage* en son identité traditionnelle et l'événement en sa chronologie policière. Passé maître dans l'art de brouiller, aussi, les pistes, Aragon nous tend son livre comme « *un paquet de papiers noircis, raturés, inutilisables, insuffisants à témoigner de son existence* ». Car cette « *existence* » est insaisissable pour qui s'adonne à une pratique dégagée de la croyance en l'intégrité du *sujet pensant*. F.-C. Fitzgerald avait déjà raison de dire : « *On ne peut pas écrire une bonne biographie d'un bon romancier. Il est trop de monde à la fois.* »

Procès du sujet à la fois et du livre, *Théâtre/Roman* est avant tout le chant pluriel du *désir*. Désir dont la *diffusion* assure l'inextinguibilité et la reconduite du sens... Par une tentative de contournement et dissolution qui témoigne de la volonté d'échapper à l'enfermement. Le sens est ici envisagé comme une *prison, une réduction...* : « *La prison c'est le roman que j'écris, et dont les murs s'épaississent avec la durée de l'écriture, l'oubli progressif des numéros d'appel, des noms même, de ceux que je fréquentais encore naguère... La réduction du monde à cet état de cécité, d'insensibilité qui s'établit, et dont j'ai cependant comme une perception douloureuse.* »

Mais, paradoxalement, ce qui fait obstacle, qui fait contrainte, permet aussi la *relance* verbale. Comme si cette relance se faisait en dépit de et grâce à l'oubli et à l'aveuglement inséparables de l'exercice de l'écriture. Dans ce monde-livre dévasté, dans ce temps carcéral et sans illusions, seule subsiste la machine-à-mots, par delà les contradictions et l' inexplicable... par delà les contraintes et les censures...

Flaubert expliquait : « *Le génie, après tout, n'est peut-être qu'un raffinement de la douleur...* » Et Aragon nous permet d'ajouter, un *raffinement du désir*, jusqu'à la perversion ; un désir qui prendrait son temps, le pousserait, le différerait à l'infini, car dans l'écriture, l'objet (comme on sait du sujet) se désagrège et s'évanouit. L'écriture pourrait être un *désir sans objet* extrêmement ouvert dont la scène ou la *romance* seraient projetées sur des « *écrans couleurs paroles* », espaces déformants où couleurs et sons, sentiments et pulsions s'évanouiraient comme les lettres fuyantes promises au blanc. « *Sans adresse* » les écrits sans maître miment ce « *chien fou le cœur troué les pieds aveugles* » (révélant la nature et texture profondément œdipienne de l'écriture) qui se profile *en creux* et travaille dans le tissu de *songes et de mensonges...* Tissu, entrelacs, réseau, écran à trous, à hoquets et sanglots, à fantasmes et orgasmes, à pertes et résurgences, simulacres et transferts, le *roman-théâtre* aragonien engrange, dans un désordre qui n'est qu'apparent, les découvertes et mutations de la fiction moderne, les fait s'affronter tous rideaux relevés « *à la frontière transparente des abîmes* »... C'est dire que la *poésie*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, cette vieille putain malade, pourtant toute encore enrobée d'odeurs captivantes, c'est dire que la *poésie* sert de catalyseur... C'est elle qui nous introduit (elle sait y faire) *derrière le décor* où se profile la jouissance... *Through the looking glass*, car tout décor n'est qu'un miroir transparent où se mire l'*abîme*, cet *abyme en nous* qui seul rend possible (car il est *désir*) l'écriture ; « *... ce trou noir devant nos yeux écoutez son / Halètement sentez son souffle pluriel...* »

Mieux que tout autre livre, *Théâtre/Roman* nous introduit en ce *pays sauvage et inexploré*, en cet espace éclaté où se tissent, à coups de mots, les rêves les plus in-sensés. Et nous assistons à un véritable *happening* de la mémoire, sans fard aucun : « *Un masque d'enfant. Et ce geste de te décoller les couilles. Comme on se surprend à ronfler. La mauvaise odeur du matin.* » Tous les rôles sont possibles ; clown ou tragédien, *teddy boy* ou amant transi, victime ou bourreau, gentleman ou muflé, tel apparaît l'auteur-acteur. Le théâtre est omniprésent. Comprend tout au sens fort du terme. « *Tout est inscrit dans le cadre appelé Théâtre* ». Mais il s'agit d'un théâtre où, compte tenu des gestes, leurs doubles, tout n'est que *mots* avec la conscience qu'entre eux et les *choses* se dressent comme une barrière, une distance infranchissable, un vide... Le vide et la nudité/nullité des mots (« *Comme tout se perd en moi tout s'efface.* »).

Ainsi, *Théâtre/Roman* est une entreprise où les plus folles envolées verbales ne contrecarrent pas une lucidité extrême. Le flux langagier décousu,

hétérogène où *prose* et *poésie* s'articulent et se fondent, se jouent de nos lectures réductrices, le *bruit brisé* de ce discours submergeant y engendrent à différents niveaux et pour notre plaisir les actes déréglés d'une *tragédie d'aujourd'hui*, *raz-de-marée* où le *théâtre des temps sans rideaux* préfigure la chute de l'ordre ancien.

JOSEPH GUGLIELMI.

## HENRI DELUY : L'INFRACTION (*Editions Pierre Seghers*).

En quoi, dans *L'infraction*, le surréalisme est-il écriture ? En ceci que c'est dans le rêve, ordre saisissant, source où tout se perd, où tout se trouve infiniment, rigoureusement libre, où « l'esprit » a possibilité de se surprendre origine propre, activité et loi, que l'écriture a sans faillir, ici, sa vérité pratique.

Double irruption de monde et d'univers, d'inconscient et d'imaginaire, et présence à soi-même au point, à l'instant où la présence de soi-même se produit, le rêve est pour l'esprit acte de naissance : de l'inconscient il offre une première expression, un premier langage à l'imaginaire. Et ce partage originel, loi même du rêve, en fait ce domaine uniquement régi par la présence de soi à soi :

Collée au sol dans mon oreille la Révolution compte les semelles  
J'entends mon pas

Ce n'est point hasard d'anticipation, de prémonition, si la connaissance a pu être dite fille du rêve : en lui seul, par lui seul, apparaît ce qui se nommera ultérieurement rationalité — objet et sujet, c'est dans la présence à tout comme en tout que cette distinction prend sa source, au cœur du rêve et de son être duel. Comment cette distribution se fait-elle, à l'origine, entre objectif et subjectif ? Selon l'identification, infini métamorphe, et tout dans le rêve est syntaxe. Autrement dit d'abord, toute présence est double et ce qui, après élucidation du langage, aura nom objet est en même temps sujet :

Ce biais sous la hache nous regarde passer

et ce tout-pouvoir d'échange fonctionnel, fondement de toute rhétorique, est l'expression, à l'intérieur du langage qu'elle produit, de l'inconsciente unité matérielle du monde. Autrement dit encore, il serait vain de réduire à l'une ou l'autre position, subjectivité, objectivité, l'être du rêve : univers délivré du monde, il n'est plus monde et cependant, dit Eluard, « fraternellement seul fraternellement libre », il n'est que monde — en l'univers qu'il est, c'est le monde de tous en un et par un qui se délivre imaginaire :

Parle seul Parle pour toi-même

Ce que tu imagines Ce que tu inventes de ton trou dans les mots  
Ce sont les retombées d'un monde fou

Autrement dit enfin, la dualité fondamentale est dialogue et la première fiction grammaticale instaure un face-à-face entre les personnes Je et Tu qui, objet et sujet, ne le sont ni l'une ni l'autre ou le sont l'une et l'autre, et que l'interminable identification hyperbolise en Nous.

Interaction interne entre l'inconscient et l'imaginaire, entre rapport d'une part de l'univers au mot et d'autre part rapport du monde au corps, dialectique de ce corps et de cette parole : en ce lieu où l'être se fonde, où se décide un double et même destin, c'est sur l'imaginaire en cet état

naissant, miroir sans tain, pur pouvoir transformant, qu'il faut, pour modifier corps et parole ensemble, intervenir, c'est en cette zone opératoire. Aussi le mouvement qui contrevient à toute bonne et due forme afin de la remettre au feu, mots face au corps, est-il doublement infraction : atteinte à ce qui va sans dire, effraction en un certain point du langage de pure forme, et réfraction dans la parole, intériorisation jusqu'à cette origine où la parole reprend corps, le corps parole, où l'être se refait de refaire sienne une vérité, prise en charge au nom de laquelle, dépôt, drapeau, flambeau, enfant,

Nous porterons ton combat.

S'il n'était question que de sens, que de rétablir la forme première, une féroce gaieté suffirait, qui chanterait les amours du lieu commun et de la fosse commune, ou qui referait l'expression faite :

Mouillons les poules Messieurs Mouillons

mais qu'est-il de premier, si ce n'est l'activité de l'esprit, mais quel sens est le figuré, quel le propre,

Mais là-bas

Ceux-là

Claquent leur langue sous les pierres de mon jardin

et la question qu'ils posent, eux, n'est-elle pas autrement grave, autrement vitale, et simple aussi : que va-t-il advenir avec eux ? L'aventure du Nous qu'est tout être est à rendre sans cesse au dialogue, au Je et Tu du rêve, est sans cesse à régénérer : la seule question est de cette unité, perpétuelle reconstitution, d'un corps juste et d'une juste parole. Une telle pratique imaginaire est poétique nouvelle et qu'est-elle d'autre en vérité que recours de l'être à son origine ? Entre surréalisme et psychanalyse, il y a non pas communauté de champ, de méthode encore moins, mais fondamentalement accord sur la fonction éthique de la parole, et pour l'un comme pour l'autre est profondément évident que cette activité, ce pouvoir initial, rêve et miroir, cette naissance à l'imaginaire est le secret de toute action, le centre vif auquel toucher : l'analytique est le moyen pour l'une, et pour l'autre la poétique — et celle-ci n'est plus que la mise au point des accélérateurs d'imaginaire au gré desquels il soit possible, à même le quotidien vivant, de délivrer du « mal », de « refaire un corps », de revitaliser la vie. Ainsi ressource est la révolte et le désespoir n'est que l'autre nom d'un optimisme poétique absolu.

« Parler c'est se servir de ses pieds pour marcher » dit Eluard. Quand vraiment au fond

Le corps nu dans les chaussures est tout ce qui respire

l'essentiel ne devient-il pas, pour le marcheur, l'accord du pied et de ce qui le chausse ? Humour, ô vérité concrète ! Une parole garantissant au corps de bonnes chaussures, un corps garantissant à la parole une bonne marche : ainsi pourrait se formuler ce principe de mobilisation. Jeu de mots ? Mutualité, dans *L'infraction*, fondamentale — et le « cortège qui monte », identification par quoi s' imagine « au-dedans » le monde, est tout un peuple sans répit de pieds chaussés, de corps parlants :

Sourd j'écoute en moi cette parole des autres

et le dialogue, et la double présence où tout de Nous se vérifie, ordonne entièrement, parfois, ce qui peut se dire et se dit, par exemple, en l'un des textes les plus vifs, salubres, évidents — *Quelques biens de ce monde* :

Tu peux me dire que j'ai perdu l'un de mes lacets

et parfois même, en ce miroir originel qui ne connaît ni solitude ni silence, il y a, malgré tout, malgré pire encore, une telle justice entre le corps et la parole, une telle invincible unité, que la preuve est là, absolue, un par Nous, Nous par un, oui, tout marche, et la perfection tonique est possible — il s'agit de l'un des plus beaux poèmes de ce temps :

*A Simon Sanchez Montero, membre du Bureau Politique du P.C.E., arrêté, torturé, il ne donna aux policiers qu'une déclaration qui reprend le programme de son parti.*

Ce que je sais de l'Espagne  
Un oiseau le retiendrait  
Deux Trois plumes à sec dans la gorge  
Et puis l'air Tout l'air qui se refuse

Ce qui me vient de toi  
Un corbeau le cloue sur le bois de ma porte

Un homme parle sous la torture  
Il broie le noir du sang et ne dit rien de lui-même  
Il avance dans la mémoire blanche avec sa mémoire à lui  
Et le pouls qui tient à son cœur  
S'amasse là comme pour une femme

Un homme parle  
Et les mots qu'il emploie restent purs  
Par privilège couverts de rien  
Les mots qu'il emploie  
Demeurent ce qu'ils sont pour nous

Quel souvenir  
Quel savoir resterait immobile ?

L'immobilité, c'est le « mal », et mal par conséquent est tout ce qui peut démobiliser : l'espoir fou qui « voit des oiseaux partout », qui croit la marche un vol, mais aussi, mais surtout la souffrance, la tristesse, la lassitude — le doute.

Ne pas accuser d'immobile et d'amer

ce mot d'ordre est au cœur du livre, un livre à parcourir selon la spirale du doute, entre l'affirmation initiale et le « dernier mot » réaffirmatif, spirale en profondeur, creusement qui tourne en rond, « courbe protestataire » et contre tout :

Je veux dire c'en est assez puis dire le contraire

et de l'Indochine à Prague, à l'Espagne, au Chili, l'univers ici à l'épreuve est bien ce monde à nous, c'est bien ce temps que le doute emporte et confond, c'est sa révolte et son combat et son angoisse et même, en cet échec finalement évoqué, c'est tout son échec — mais le mouvement du doute est lui-même impatiente infraction, appel sans autre à l'origine, et la spirale un peu plus bas s'achève, un peu plus près du centre :

Le pled assassiné n'a jamais qu'un soulier

et le doute, à ce point où l'être à nouveau est parole en marche, est non pas surmonté, mais accompli, mais résorbé. Politiquement ? Poétiquement.

C'est à l'imaginaire, à sa fonction, qu'il revient d'établir toute certitude :

Collée au sol dans mon oreille la Révolution compte les semelles  
J'entends mon pas

Tout est politique, ici, et tout rêve. Activité de l'esprit, pouvoir fondamental des « plis ouverts de nos cerveaux », la poétique est ce par quoi, en chaque poème,

Je garantis à nouveau ma passion

Au « surréalisme même » on doit, tout compte fait, l'obligation pour l'écriture, à moins de se condamner, d'être une imitation du rêve. En un sens une nouvelle recette, en l'autre sens, le vrai, une expérience de l'origine, une générosité. Violente, elle se fait ici, sans rien taire et sans rien élire, insolence et sarcasme, humour, lucidité, tendresse, et pour finir fière obligeance. Afin que notre monde à tous, que notre vie ait dans la singularité sa mesure juste, il n'y a jamais qu'une parole à prendre et c'est la parole de naissance, une syntaxe à produire et c'est la syntaxe du rêve, infiniment libre et même synt :

L'égarément hante l'économie secrète du poème

une énergie à mettre à vif dans tous les mots, intensité génératrice, afin d'assurer « la bonne marche du sang ». Que la poétique, au-delà du néant comme de l'illusion, soit vraiment la seule éthique possible, Hölderlin l'avait annoncé, Rimbaud défini : le poète est ce maître ès mots qui prouve exemplairement la nécessité d'une « santé essentielle » — et quelle peut-elle être, aujourd'hui, sinon politique ?

MAURICE REGNAUT.

## PIERRE REVERDY : CETTE EMOTION APPELEE POESIE (*Flammarion*).

Les gens qui d'Aragon ne retiennent que les foucades et les engouements provocateurs feraient bien de relire le beau texte qu'il consacrait, dans ses *Chroniques du Bel Canto* (1947), à Pierre Reverdy. Justice y était rendue à « l'un des plus purs poètes de la langue française », en une période où s'affrontaient — avec plus ou moins de précision et de bonne foi, comme c'est souvent le cas — les tenants d'une poésie en congé de l'histoire et les partisans d'une poésie « engagée ». Poésie de circonstance et de la circonstance, avant-garde... On est frappé par la mesure dont fait preuve le solitaire de Solesmes lorsqu'ils donne son point de vue sur ces questions. Il ne refuse rien a priori — sauf l'entreprise de ceux qu'il appelle les « faiseurs » — mais il met en garde, s'interroge : « Que le poète aille à la barricade, c'est bien — c'est mieux que bien — mais il ne peut aller à la barricade et chanter la barricade en même temps. Il faut qu'il la chante avant ou après. Avant, c'est plus prudent... » Peu de temps après la poésie de la Résistance, la formule peut certes paraître légère ; aussi bien n'est-il pas question de reprendre totalement à notre compte, aujourd'hui, telle ou telle prise de position ou même toutes les formulations qu'inspire à l'auteur des *Jockeys camouflés* la fonction poétique. L'exigence d'authenticité, l'orgueilleuse modestie de Reverdy entraînent parfois chez lui quelque surdité vis-à-vis des palpitations de son époque. Et pourtant, les textes rassemblés ici, allusifs et retenus, ouvrent à la lecture de profondes résolutions.

A. L.

GUISEPPE UNGARETTI : VIE D'UN HOMME — POESIE 1914-1970  
(Ed. de Minuit-Gallimard).

Après tout, quand même, cette note, trop brève, trop tardive (un an après), sur l'œuvre d'Ungaretti rassemblée dans « *Vie d'un homme, poésie 1914-1970* ». D'abord parce que toute traduction en français d'une grande œuvre poétique étrangère (à plus forte raison quand il s'agit d'un tel phare) est retard de connaissance comblé, moment de découverte, et qu'une des activités essentielles de cette revue reste la mise à jour des poésies étrangères. Signaler, d'une manière ou d'une autre.

Parce que nous sommes en présence ici d'un remarquable ensemble de traductions signées Ph. Jacottet, P. J. Jouve, J. Lescure, A. P. de Mandiargue, F. Ponge et A. Robin. Remarquable par l'unité. Ungaretti, seul.

Peut-être aussi, à cause de ceci, cette position du poète en 1931 (note citée p. 346) : « Ce vieux livre est un journal. L'auteur n'a pas d'autre ambition, et il pense que les grands poètes n'eurent pas d'autre ambition, — que de laisser derrière lui une belle biographie. Ses poésies représentent donc ses tourments formels, mais il souhaite voir reconnu une bonne fois que la forme le tourmente seulement parce qu'il veut que'elle adhère aux variations de son esprit, et s'il a fait quelque progrès comme artiste, il voudrait que celui-ci révélât aussi quelque perfectionnement de l'homme... Sans jamais nier la nécessaire universalité de la poésie, il a toujours semblé que l'univers, pour être imaginable, doit s'accorder à la voix singulière du poète, à travers un sentiment actif de l'histoire. »

Ce sur quoi semble-t-il les poètes de cette revue s'accordent, accusés par ailleurs, quand on veut bien mentionner leur existence, de retard sur la sensibilité de leur époque, ou de complaisance excessive envers les idées « politiques ou autres ».

Contre la destruction et le brouillage (la bouillie), cette œuvre exemplaire s'élève. Clarté exigeante : « retrouver la profondeur et le rythme dans la signification de chaque mot » (note p. 347). Signalons ceci quand l'heure est, paraît-il, à l'écriture dans les interstices d'un langage « détruit, assassiné ». Seul capable, affirme-t-on, de transformer notre univers mental, mais passons...

Une belle préface de Philippe Jacottet désigne au lecteur, d'emblée, la profonde unité de cette « *Vita d'un uomo* », tout entière tendue vers la lumière, entendons par là l'accablante, l'évidente présence de l'univers. Quête, saisie d'instant dans l'étendue hostile du temps « qui s'est fait muet ». Temps sans visage, sauf aux « fugaces frissons ». S'élève alors une lumière absolue, qui échappe toujours et toujours appelle, au cœur d'instant, signes d'une autre étendue favorable, possédée. Les mots, leur puissance illusoire, seule vraie

« Est-ce le signe que rien ne meurt, dont se perpétue l'apparence »

Poésie de la stupeur surmontée donc, par l'aveuglante simplicité, la violence lapidaire. *L'Allégresse*. Quelques vers en pleine page, dans lesquels se manifestent les à-coups du monde. Persistance témoignée, de halte en chute :

Et tout de suite il reprend  
le voyage  
comme  
après le naufrage  
un loup de mer  
survivant



L'important : que l'univers se soit laissé dire, même après qu'il a fui des mots. Inlassablement cherchant « la fin de Chronos », la langue d'Ungaretti, erre, dans ces évidences lumineuses, possession brève, farouche des formes et couleurs ou bien venue paisible (« le rare bonheur qui en dérive / c'est tout doucement qu'il survient »), jusqu'aux grands discours poétiques de la maturité et de la vieillesse. *Carnet du Vieillard Ultimes chœurs pour la terre promise*. Accents montevertiens, autre manière de surmonter l'obscurité panique, l'hors instant, l'entre-lumière

« Mais ma vie est vouée à un apeurement croissant »

Tout au long de cette vie d'homme, langue parallèle au temps, avec la même rigueur formelle, la même bouleversante clarté, profondeur et rythme, s'inscrivent les surgissements de l'univers, les éblouissements d'infini, aussi bien que les terribles naufrages intimes (le pire, la mort de son petit Antonietto) et collectifs (de la guerre des tranchées, à la *Rome occupée*).

L'important, là, c'est, sur la mort côtoyée, son atroce contact, physique, le même attachement triomphant à la vie. Ungaretti sait dire, de quelle façon, l'horrible :

« Dans ton visage avalé déjà par le crâne,  
Les yeux, encore lumineux  
Il n'y a qu'un instant,  
Les yeux se dilatèrent... se perdirent... »

Mais peur et paix s'accouplent. En cette année, la poésie d'Ungaretti m'a été ô combien cette leçon de sérénité qui s'exprime dans le dernier poème de « *Jour par jour* » :

« Il fait doux et peut-être tu passes tout près  
Disant : « Que ce soleil et cet immense espace  
Te calment. Tu peux dans le vent pur  
Entendre cheminer le temps avec ma voix  
En moi j'ai recueilli peu à peu puis enclos  
L'élan muet de ton espoir  
Je suis pour toi l'aurore et le candide jour. »

Ce triomphe paisible sur le désert, l'engloutissement, qu'exprimait déjà le titre du premier recueil : « *l'allégresse des naufrages* », d'où a surgi ce cri unique :

J'ai été  
une flaque de ténèbres

Est-il leçon plus haute qui se puisse opposer à l'idéologie du moment qui voudrait détourner la poésie de cette rigueur, cette cohérence suprême entre le dire et l'espace dit de chaque mot.

CLAUDE ADELEN.

ALHAMA GARCIA : LA SAISON DES CENDRES (*Collection « La petite sirène » — Les Editeurs Français Réunis*).

« Un grand texte de terre et d'eau », ample et riche, une pleine parole du corps. Cinq sont les sens, mais jamais comme ici, peut-être, on n'a su les dire, à même un profond souffle, en leur activité totale. Ici, le jeu de tous les sens est lui-même le produit de cet autre qui fait le corps fondamental, sens du monde, énergie et rythme, ouverture émotive, et la parole est imaginativement union du cœur de l'être au cœur des choses. Ainsi en va-t-il du jour de soleil, splendeur fixe, et soudain

La harpe casse une corde mauve balaie le ciel

et que violente est la mélancolie, instant du soir, son, vibration, couleur, rupture d'espace, univers en intense perdition ! La harpe imaginaire est-elle monde ou corps ? La parole poétique est unité, ici, atteinte mortellement.



Ce poète en Afrique — un siècle après. Qu'a-t-il fui ? En quoi toute misère est-elle origine ? Entre l'humain et l'élément, n'est-elle pas histoire impossible, absence de médiation, face-à-face vital ? Déshumanisante, elle a pour vérité la résorption, la dissolution « du nuage des hommes », leur rappel taciturne à la matière, et cette vérité implique une seule heureuse fin : non pas une fonctionnelle harmonie entre l'institution et l'institué, mais le plein accord du corps et du monde. Exigence en creux, mais pour qui ?

Misère traductrice misère traîtresse

pour qui signifie-t-elle la version négative de l'unité ? Originelle intimité devenue étrangère, elle l'est pour celui qui est issu d'elle et s'en retrouve à jamais séparé, nostalgie et quête, homme de « fêlure ».

Sur la terre d'Afrique, « mère des hommes », la quête a-t-elle eu sa fin positive ? Un constat est offert en trois temps.

— *Tropique du scorpion* : la terre — avec les règnes, avec les rythmes, avec le fleuve :

il fuit sans savoir où résigné non  
il coule c'est tout

avec cette femme, aussi, corps glorifié mais délaissé :

par un pacte nocturne où tous les amants se valent  
ton frère m'a remplacé  
le sais-tu

dormeuse, à l'heure où cesse l'attente du jour, menacée par les « charognards ».

— *Tropique des oiseaux* : le ciel — avec les lois, les pères, les ancêtres, les dieux, dont les oiseaux sont messagers :

vos yeux ronds et votre langue aiguë  
vous rangent auprès des dieux  
.....  
tout vous est parole et chante

avec cet homme, aussi, ce vieil homme accroupi, immobile, au bord du fleuve, évidence à la quelle faire face :

A cette fulgurance qu'ai-je à perdre  
un regard de taupe sinon

— *Tropique des jarres* : la forme sacrée — avec la perfection de la rotundité, la familiarité de l'objet pratique où résonne la loi, où le ciel se dit — avec, aussi, « ce que dit le regard du vieil homme » :

Afrique Afrique comme d'une jarre fêlée  
ta force coule et c'est notre sang  
que le sable boit

et tout ce qui était précieux, les « nés-dans-la-puissance », auxquels se sont joints les fils mêmes de la mère Afrique,

Ils y ont mis le feu

Et les dieux nous ont quittés dans les flammes

.....  
Et voici que leur vengeance comme haleine  
de cendres tièdes retombe et nous décime

A chaque mouvement la mort : le documentaire en trois temps devient tragédie et c'est un continent, c'est tout un monde ici qui meurt. De civilisation ? De langage humain.

Le vrai langage, obscur et dur, provient des dieux. Le secret du vécu, du silence, est détenu par le ciel : pour lui tout est parole. Et comment, homme affamé du sens, comment convertir la loi divine en « vérité pratique », en pain quotidien ?

De quelle pierre *moudre le vrai* ?

Impossible désir ! Seul « le vol des oiseaux virgule d'ombre », seules « les plumes parlent » : aucune autre mesure entre l'homme et les dieux — vivre en connaissance est encore un rêve. Et que dire alors d'un pouvoir qui n'est même pas de réduction du vrai, même pas maîtrise humaine, enfin, du secret divin, mais confrontation de l'homme avec l'homme, en l'absence de tout, mesure de soi à soi exclusive, infinie ?

*Haïssable hauteur d'homme*

haïssable, non en son dénuement, mais en sa toute-puissance ! Ils ne connaissent qu'eux-mêmes, ceux qui sont venus, ils ne se définissent que par eux, que pour eux, ceux qui parlent, fonctionnaires de la médiation absolue, un absolu langage humain. Langage inconsciemment fatal : terre et ciel, vie et sens, que leur importe, à ceux qui ont tout oublié, que pour tous, cessant d'être dit, se meure le silence ?

Mais ceux qui vivaient là, ceux à qui la violence étrangère a signifié la fin du « pacte avec la terre » et qui ne peuvent, eux, être oubliés, les voilà expulsés de leur origine et brusquement, à jamais, face à elle :

Misère je te connais et te nommerai  
mère  
et nourrice afin que nul n'ignore  
ma race et son chemin

Misère je connais ton pacte  
et je dis qu'il est juste  
mais jusqu'à ces derniers temps  
j'ignorais ton nom  
misère je te connais je t'appelais vivre

Qui parle ainsi ? Le regard du vieil homme ou la voix off sur ce regard ? Le poète errant, l'homme de « fêlure », expulsé, lui aussi, de la misère originelle et désespérant du pacte nouveau, ou l'homme africain, le vieillard arraché au rythme ancien et qui n'a plus à vivre rien que cette perte de vie ?

Ecoutez j'avais raison criant  
l'homme au bord du fleuve  
preuve de ma fêlure mais du miroir aussi

En ce destin d'un peuple, un intime destin vient se reconnaître, un foyer trouve en ce continent son image agrandie immensément, et d'invisible, la

« fêlure » se révèle historique : une même puissance a rompu, en l'un et l'autre, un même accord. Nulle autre évidence, au fond du miroir, que cette universelle, cette inéluctable rupture.

Ce qui fait de la quête une nécessité est également ce qui la rend vaine : en Afrique non plus, aucun plan nouveau, et l'ancien, en Afrique aussi, le « vaste plan de (la) naissance » est pour toujours perdu. Constaté que toute unité, et négative et positive, est impossible, à présent que le seul rapport de l'homme avec l'homme est tyrannique « jactance » en prolifération, c'est déplorer en vérité non pas que le corps soit désuni du monde, mais que tout possible ait cessé pour l'unité que monde et corps sont ensemble : ensemble ils vivaient en accord réglé, c'est ensemble à présent qu'ils ont à disparaître — dans l'espace mourant meurt le corps,

de nos charognes la savane empeste



Il est deux instants, deux extrêmes, où toute fonction cède au silence, où toute identité s'anéantit pour laisser à nu la simple et souveraine unité du monde et du corps : l'instant extatique et l'instant d'agonie. En l'un comme en l'autre, adieu comme salut, la parole est rappel de toute médiation, de tout mensonge, à l'évidente, à l'immédiate implication du désir, faim et soif, vitalité pure. Eternel romantisme ? Anarchie essentielle. Et c'est à partir d'elle, ici, que la vérité totalement dénonce, à partir de cette unité pour qui l'agonie est légende et les Tropiques « pitié », unité impossible hors du seul poème — et rarement plus riche, plus juste qu'ici. Halluciné du monde ou corps hallucinant, haute et tendre éloquence concrète, un poète à la fois généreux et secret dont l'imaginaire, au rythme profond de la séparation, de l'exil, de la chute, unit l'intensité d'un déchirement d'enfance à l'ampleur d'une histoire en crise : Alhama Garcia.

MAURICE REGNAUT.

---

## lectures

---

- CLAUDE ADELEN : « Ordre du jour » (P. J. Oswald, 1968), 7,50 F.
- HENRI DELUY : « L'infraction » (Seghers, 1974), 13 F.
- CHARLES DOBZYNSKI : « Couleur mémoire » (E.F.R., 1974), 25 F.
- GIL JOUANARD : « Chronique du Bois d'Eucalyptus » (Chambelland, 1974).
- ALAIN LANCE : « L'écran bombardé » (A.P., 1974), 10 F.
- LIONEL RAY : « L'interdit est mon opéra » (Gallimard, 1973), 18 F.
- MAURICE REGNAUT : « Intermonde » (P. J. Oswald, 1974), 12 F.
- PAUL LOUIS ROSSI : « Le voyage de sainte Ursule » (Gallimard, 1973), 15 F.
- JACQUES ROUBAUD : « Trente et un au cube » (Gallimard, 1973), 43 F.
- ELISABETH ROUDINESCO : « Un discours au réel » (Mame, 1973), 13 F.
- BERNARD VARGAFTIG : « La véraison » (Gallimard, 1967), 6 F.

---

**action poétique**

---

« CET OBLIQUE RAYON », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 60 F.

« UN POETE DANS LA VILLE », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malrieu et Jean Todrani : 5 F.

*TITRES DISPONIBLES DANS LA COLLECTION « AL-LUVIONS » (aujourd'hui disparue) :*

Gérald Neveu : « LES 7 COMMANDEMENTS » ; Luc Boltanski : « POEMES » ; Galil : « LE MAITRE-MUR » ; Michel Flayeux : « FENETRES OUVERTES » ; André Portal : « ON PEUT VIVRE » ; Denise Miège : « GESTUAIRE ». (Chaque volume : 3 F ; 6 volumes : 16 F.)

# action poétique

Nos disponibles

26. — INÉDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POÈTES ET UN CRITIQUE (*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)... (9 F.)
27. — POÈMES ESPAGNOLS DE COMBAT. Et : *Tzara, Löwenfels, Volker Braun, Paul Chamberland*... (9 F.)
30. — NOUVEAUX POÈTES HONGROIS, POÈTES DE LA R.D.A. Et : *Sten, Malrieu, Zili, Venaille*. (9 F.)
31. — UMBERTO SABA (*traduction et étude de Georges Mounin*). Et : *Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar*. (9 F.)
- 32-33. — VLADIMIR HOLAN. Et : *Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre*... (12 F.)
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par *René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas*... (9 F.)
35. — POÈMES DU SUD-VIETNAM - NOVOMESKY - KHLEBNIKOV. Et : *J. Rousselot, C.-M. Cluny*... (9 F.)
36. — LA 1<sup>re</sup> POÉSIE LYRIQUE JAPONAISE. Et : *A. Liehm, A. Barret, P. Lartigue, F. Venaille*... (9 F.)
38. — (*Formule « poche »*) POÈTES POPULAIRES CHINOIS, *trad. et prés. par M. Loi*. QUATRE POÈTES TCHÉCOSLOVAQUES. Et : *Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye*... (9 F.)
39. — POÈTES IRANIENS D'AUJOURD'HUI, *trad. et prés. par A. Lance*. Et : *A. Adamov, Biermann, Bialik, Frénaud, M. Regnaut, M. Vachey, F. Venaille*... (9 F.)
40. — PROSES POÉTIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch*. (9 F.)
- 41-42. — « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde. Et : *M. Regnaut, B. Vargaftig, H. Deluy, Ritsos*. (12 F.)
43. — MAI 68 : *Poèmes suivis d'un débat*, *A. Jdanov* : discours, *H. Deluy* : note à propos du Jdanovisme, *M. Ronat* : Trois essais de formalisation en linguistique. Et : *P. L. Rossi, Cl. Adelen, G. Rebourcet, M. Regnaut*. (9 F.)
44. — (*Nouvelle formule*) DU RÉALISME SOCIALISTE. Et : *Ismaël Kadaré (poète albanais), P. Lartigue, C. Dobzynski, P. L. Rossi, C. Delmas*... (9 F.)
45. — POÉSIE YIDICH, *trad. et prés. Ch. Dobzynski*. Et : *J. Roubaud, J. Guglielmi, A. Lance, M. Ronat (sur M. Leiris), E. Roudinesco (L'inconscient et ses lettres)*. (9 F.)

46. — SPÉCIAL BERTOLT BRECHT : M. Regnaut, V. Braun, P. Schütt, A. Lance, J. Tailleur, H. Deluy, M. Gansel, E. Roudinesco, H. Rousset. — Et : Gyorgy Somlyo, Vassilis Vassilikos, L. Ray, M. Regnaut. (9 F.)
47. — QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX. Et : P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Garcia, V. Feyder, G. Le Gouic, G. Jouanard, J. Poels, M. Ronchin, B. Govy, C. Pelloux, A. Cru, P. Lagrue, J. Cadenat, Günter Kunert, Karl Mickel, Angel Valente. (9 F.)
48. — MAIAKOVSKI et les FUTURISMES - MANIFESTES FUTURISTES RUSSES : Khlebnikov, Asséev, Trétiakov, Bourliouk, Lijschits, Kroutchonykh, etc. Entretiens avec V. Pozner et L. Robel. Et : B. Vargaftig, C. Dobzynski, L. Ray, A. Lance, P. L. Rossi, E. Roudinesco. (12 F.)
49. — COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — G. Lukacs : *La politique culturelle de la République des Conseils*. — L. Kassak : *Lettre à Bela Kun*. — Moholy-Nagy : *Un scénario*. — S. Barta, G. Illyes, T. Dery. — E. Roudinesco : *Psychanalyse à l'origine*. — A. Jozsef : *Hegel, Marx, Freud*. — C. Dobzynski : *René Char ou la justesse*. Et : Guillevic, M. Füst, J. Guglielmi, C. Adelen, N. Naderpour, M. Delouze, R. Arnaud, C. Held, A. Raynaud, P. Lartigue... (12 F.)
50. — UNE LITTÉRATURE PERDUE (Problèmes du récit). J. C. Montel, Y. Mignot, M. de Gandillac, M. Ronat et P. L. Rossi (sur J.-P. Faye), Cl. Francillon, Ph. Boyer (sur Robert Pinget) — J.-L. Parant — E. Roudinesco (sur Raymond Rousset). — Walter Benjamin (un inédit sur la « Crise du roman »), N. Leskov. — W. Kuchelbecker — M. Lowry — *Poèmes d'O. Mandelstam, traduits et présentés par Serge Andrieu*. — Et : A. Bosquet, R. Doukhan, D. Grandmont, M. Regnaut, C. Roy, C. Tessier. (12 F.)
- 51-52. — AGITPROP et LITTÉRATURE OUVRIÈRE EN ALLEMAGNE — 1919-1933 et 1947-1972 (sous la République de Weimar et aujourd'hui en R.F.A.). — Poèmes et textes de la fin XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles. Franz Mehring : « L'art et le prolétariat ». — Un manifeste de Grosz et Heartfield — Entretien et poèmes de H. M. Enzensberger — Extrait du scénario de « Kuhle Wampe » de Brecht et Dudow — Chronologie — Biblio-discographie. Et : E. Roudinesco : « Mao Tsé Toung et la littérature de propagande ». Et : Ferenc Juhasz, Cl. Adelen, S. Andrieu et L. Ray. (15 F.)
- Supplément au n° 53. — VIETNAM : *Poèmes de Xuang Huang, Chinh Huu, Hoang Trung Thong*, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Guglielmi, A. Lance, P. Lartigue, L. Ray, M. Regnaut, M. Ronchin, P. L. Rossi, J. Roubaud, B. Vargaftig. (6 F.)
53. — L'IDÉOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTÉRAIRE : E. Roudinesco — M. Ronat (Chomsky et la théorie littéraire) — P. Kuentz — J. Roubaud — P. Cocâtre (sur M. Blanchot) — J. Attié — M. Ronat (sur G. Bataille) — Y. Boudier (sur P. Macherey) — H. Deluy (sur la notion de poésie) — Entretien avec J.-P. Faye — Poèmes traduits du turc : Yunus Emre, Nazim Hikmet, Ataol Behramoglu. — Et : M. Regnaut. (12 F.)
54. — S. TRETIKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART / RÉALISME SOCIALISTE — JOSÉ BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal. Et : G. Somlyo, P. L. Rossi, J. Garelli, A. Lance, X. Pommeret, M. Petit, D. Sila. (12 F.)



55. — CHILI : P. Neruda (Incitation au nixonicide et douze poèmes inédits). — Poèmes et témoignages : P. Soupault, C.-J. Cela, H. Pinochet, Aragon, J. Roubaud, G. Jouanard, C. Hodin, A. Lance, M. Ronat, E. Roudinesco, M.-A. Asturias, J. Bergamin, V. Braun, Che Lan Vien, J. Corbett, J. Cortazar, E. Evtouchenko, E. Fried, Y. Ritsos, S. Yurkievich, C. Adelen, A. Bosquet, M. Cahour, H. Deluy, C. Dobzynski, P. Gamarra, D. Grandmont, P. Lartigue, J. Guglielmi, J. Marcenac, J.-C. Montel, A. Rapoport, L. Ray, P. L. Rossi, M. Regnaut, A. Sala, B. Vargaftig. — Dossier de presse. — Poèmes d'ouvriers chiliens. — Couverture : Gaston Planet. — Dessins : Vieira da Silva, E. Pignon, Guanse, Lobo, F. Teyssier, Getzler, M. Charpin, T. Bonnelalbay, Varnarsky. (12 F.)
56. — POÉSIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie américaine traditionnelle. — Hommage à Jack Spicer. — Neruda : poèmes. (12 F.)
57. — CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. — La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco). — Et : J. Izoard, M. Bénézet, J. Roubaud, C. Dobzynski. (12 F.)

---

Supplément au n° 57. — Alain LANCE : *L'Ecran bombardé*. Poèmes. (10 F.)

---

58. — POÈTES PORTUGAIS. — B. BRECHT : Notes sur son évolution politique (F. Fischbach). — Catharsis, distanciation, identification (E. Roudinesco). — Et : P. Lartigue, L. Ray, B. Vargaftig, M. Ronchin, D. Grandmont, A. Rapoport, C. Fabrizio, E. Ardoin, G. Squires. (12 F.)
59. — PROLETKULT et LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE (Russie/URSS : 1905-1934) : un ensemble de textes inédits dans la plupart des pays du monde ; manifestes, éditoriaux, polémiques, poèmes. — De Bogdanov au 1<sup>er</sup> Congrès des Ecrivains Soviétiques — Chronologie — Bibliographie — Entretiens avec Claude Frioux, Michel Pécheux, Léon Robel et Elisabeth Roudinesco — Cahier d'illustrations — POÈTES SOVIÉTIQUES D'AUJOURD'HUI : la toute nouvelle génération. — Et : Maurice Regnaut. (328 pages — 24 F.)

Quatre numéros : 34 F (France) — 38 F (Etranger).

# action poétique

bulletin  
d'abonnement  
ou de  
réabonnement

Nom : ..... Prénom : .....

Profession (si vous désirez la préciser) : .....

Adresse : .....

— Je m'abonne pour .... an(s) à la revue **Action Poétique**.

1 an (4 n <sup>os</sup> )	France	30 F.	Etranger	36 F.
2 ans (8 n <sup>os</sup> )		60 F.		72 F.
Soutien (4 n <sup>os</sup> )		100 F.	(8 n <sup>os</sup> )	200 F.

— Je désire également recevoir :

- Les numéros suivant parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de ..... F par :

- chèque postal
- mandat postal
- chèque bancaire
- mandat-lettre

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 19, rue E.-Dubois, Paris-14<sup>e</sup>.

A , le

Signature :

P.S. - Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

**EFR**

**LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS**

21, rue de Richelieu, 75001-Paris

Le dernier livre de

**PABLO NERUDA**

publié au CHILI en 1973

**Incitation au nixonicide  
et  
Éloge de la révolution  
chilienne**

POÈMES

Un volume 10 × 18, 108 pages ..... 9,00 F

---

DU MÊME AUTEUR :

*Collection Petite Sirène*

VINGT POÈMES D'AMOUR ET UNE  
CHANSON DÉSESPÉRÉE

Un volume 10 × 13, relié toile ..... 15,00 F

# EUROPE

REVUE LITTÉRAIRE MENSUELLE

---

*Nos derniers numéros spéciaux :*

VALÉRY .....	15 F
KAFKA .....	15 F
NEVAL .....	15 F
DESNOS .....	15 F
SADÉ .....	15 F
RIMBAUD .....	15 F
NERUDA .....	15 F
FREUD .....	20 F
CORNEILLE .....	20 F
LE ROMAN-FEUILLETON .....	20 F
VERLAINE .....	20 F
NAZIM HIKMET .....	20 F

---

EUROPE

21, rue de Richelieu — PARIS-1<sup>er</sup>

C. C. P. Paris 4 560 04



# EDITIONS SOCIALES

## THÉORIE DE LA LITTÉRATURE ET CULTURE

### Histoire littéraire de la France

tome 1 : des origines à 1600 .....	cartonné 40,00 F
tome 2 : de 1600 à 1715 .....	cartonné 40,00 F
tome 3 : de 1715 à 1789 .....	cartonné 40,00 F
tome 4 : de 1789 à 1848	
1 <sup>re</sup> partie .....	cartonné 40,00 F
2 <sup>e</sup> partie .....	cartonné 40,00 F

### — Collection Problèmes

#### Lectures du réel (Pierre Barberis)

1 volume ..... 16,00 F

#### Sociologie et idéologie (Michel Dion)

1 volume ..... 16,00 F

#### Littérature, politique, idéologie (Claude Prévost)

1 volume ..... 16,00 F

#### Interventions. Socialisme. Avant-Garde. Littérature. (J. Thibaudeau)

1 volume ..... 16,00 F

#### L'écriture et les textes (France Vernier)

1 volume ..... 16,00 F

### — Collection Notre Temps

#### Culture, personnalité et sociétés (Gérard Belloin)

1 volume ..... 9,00 F

#### La Culture au présent (Roland Leroy)

La culture : sa conception - son développement sont l'objet d'un débat idéologique et politique de plus en plus vif.

1 volume ..... 16,00 F

### — Collection Ouvertures

#### L'art et la révolution (D. A. Siqueiros)

1 volume ..... 30,00 F

#### Ecrits de Moscou (G. Lukács)

1 volume ..... 16,00 F